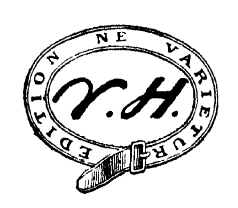
ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

MARION DE LORME

VICTOR HUGO

MARION DE LORME



PARIS

J. HETZEL & Cie	MAISON QUANTIN
18, RUE JACOB	RUE SAINT-BENOIT, 7

Cette pièce, représentée dix-huit mois après *Hernani*, fut faite trois mois auparavant. Les deux drames ont été composés en 1829, *Marion Delorme* en juin, *Hernani* en septembre. A cela près de quelques changements de détail, qui ne modifient en rien ni la donnée fondamentale de l'ouvrage, ni la nature des caractères, ni la valeur respective des passions, ni la marche des événements, ni même la distribution des scènes ou l'invention des épisodes, l'auteur donne au public, au mois d'août 1831, sa pièce telle qu'elle fut écrite au mois de juin 1829. Aucun remaniement profond, aucune mutilation, aucune soudure faite après coup dans l'intérieur du drame, aucune main-d'œuvre nouvelle, si ce n'est ce travail d'ajustement qu'exige toujours la représentation. L'auteur s'est borné à cela, c'est-à-dire à faire sur les bords extrêmes de son œuvre ces quelques rognures sans lesquelles le drame ne pourrait s'encadrer solidement dans le théâtre.

Cette pièce est donc restée éloignée deux ans du théâtre. Quant aux motifs de cette suspension, de juillet 1829 à juillet 1830, le public les connaît, elle a été forcée, l'auteur a été empêché. Il y a eu, et l'auteur écrira peut-être un jour cette petite histoire, demi-politique, demi-littéraire, il y eu *veto* de la censure, prohibition successive des deux ministères Martignac et Polignac, volonté formelle du roi Charles X. (Et si l'auteur vient de prononcer ici ce mot de *censure* sans y joindre d'épithète, c'est qu'il l'a combattue assez publiquement et assez longtemps pendant qu'elle régnait, pour être en droit de ne pas l'insulter maintenant qu'elle est au rang des puissances tombées. Si jamais on osait la relever, nous verrions.)

Pour la deuxième année, de 1830 à 1831, la suspension de *Marion de Lorme* a été volontaire. L'auteur s'est abstenu. Et, depuis cette époque, plusieurs personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître

lui ayant écrit pour lui demander s'il existait encore quelques nouveaux obstacles à la représentation de cet ouvrage, l'auteur, en les remerciant d'avoir bien voulu s'intéresser à une chose si peu importante, leur doit une explication. La voici :

Après l'admirable révolution de 1830, le théâtre ayant conquis sa liberté dans la liberté générale, les pièces que la censure de la restauration avait inhumées toutes vives *brisèrent du crâne,* comme dit Job, *la pierre de leur tombeau,* et s'éparpillèrent en foule et à grand bruit sur les théâtres de Paris, où le public vint les applaudir, encore toutes haletantes de joie et de colère. C'était justice. Ce dégorgement des cartons de la censure dura plusieurs semaines, à la grande satisfaction de tous. La Comédie-Française songea à *Marion de Lorme.* Quelques personnes influentes de ce théâtre vinrent trouver l'auteur. Elles le pressèrent de laisser jouer son ouvrage, relevé comme les autres de l'interdit. Dans ce moment de malédiction contre Charles X, le quatrième acte, défendu par Charles X, leur semblait promis à un succès de réaction politique. L'auteur doit le dire ici franchement, comme il le déclara alors dans l'intimité aux personnes qui faisaient cette démarche près de lui, et notamment à la grande actrice qui avait jeté tant d'éclat sur le rôle de doña Sol : ce fut précisément cette raison, *la probabilité d'un succès de réaction politique,* qui le détermina à garder, pour quelque temps encore, son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier.

Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux, de l'opposition, quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait l'âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté, quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisement une année auparavant, à propos de cette même *Marion de Lorme,* il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes ; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure! plus de hallebardes!* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui ; qu'il ne lui convenait

pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique; qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. C'est Louis XIII qu'il avait voulu peindre, dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendants. Et puis c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure.

Aujourd'hui que trois cent soixante-cinq jours, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, trois cent soixante-cinq événements, nous séparent du roi tombé, aujourd'hui que le flot des indignations populaires a cessé de battre les dernières années croulantes de la restauration, comme la mer qui se retire d'une grève déserte, aujourd'hui que Charles X est plus oublié que Louis XIII, l'auteur a donné sa pièce au public, et le public l'a prise comme l'auteur la lui a donnée, naïvement, sans arrière-pensée, comme chose d'art, bonne ou mauvaise, mais voilà tout.

L'auteur s'en félicite et en félicite le public. C'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est tout pour les hommes d'art, dans ce moment de préoccupations politiques, qu'une affaire littéraire soit prise littérairement.

Pour en finir sur cette pièce, l'auteur fera remarquer ici que, sous la branche aînée des Bourbons, elle eût été absolument et éternellement exclue du théâtre. Sans la révolution de juillet, elle n'eût jamais été jouée. Si cet ouvrage avait une plus haute valeur, on pourrait soumettre cette observation aux personnes qui affirment que la révolution de juillet a été nuisible à l'art. Il serait facile de démontrer que cette grande secousse d'affranchissement et d'émancipation n'a pas été nuisible à l'art, mais qu'elle lui a été utile; qu'elle ne lui a pas été utile, mais qu'elle lui a été nécessaire. Et en effet, dans les dernières années de la restauration, l'esprit nouveau du dix-neuvième siècle avait pénétré tout, réformé tout, recommencé tout, histoire, poésie, philosophie, tout, excepté le théâtre. Et à ce phénomène il y avait une raison bien simple. La censure murait le théâtre. Aucun moyen de traduire naïvement,

grandement, loyalement sur la scène, avec l'impartialité, mais aussi avec la sévérité de l'artiste, un roi, un prêtre, un seigneur, le moyen âge, l'histoire, le passé. La censure était là, indulgente pour les ouvrages d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent déguisent tout; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. A peine y a-t-il eu quelques exceptions; à peine trois ou quatre œuvres vraiment historiques et dramatiques ont-elles pu se glisser sur la scène dans les rares moments où la police, occupée ailleurs, en laissait la porte entre-bâillée. Ainsi la censure tenait l'art en échec devant le théâtre. Vidocq bloquait Corneille. Or la censure faisait partie intégrante de la restauration. L'une ne pouvait disparaître sans l'autre. Il fallait donc que la révolution sociale se complétât, pour que la révolution de l'art pût s'achever. Un jour, juillet 1830 ne sera pas moins une date littéraire qu'une date politique.

Maintenant l'art est libre. C'est à lui de rester digne.

Ajoutons-le en terminant. Le public, cela devait être et cela est, n'a jamais été meilleur, n'a jamais été plus éclairé et plus grave qu'en ce moment. Les révolutions ont cela de bon qu'elles mûrissent vite, et à la fois et de tous les côtés, tous les esprits. Dans un temps comme le nôtre, en deux ans, l'instinct des masses devient goût. Les misérables mots à querelles, *classique* et *romantique*, sont tombés dans l'abîme de 1830, comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 1789. L'art seul est resté. Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle de voir ce public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le pressent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi incomplètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse, dans une scène d'histoire, la leçon du passé, soit qu'on lui fasse, dans un drame de passion, la leçon de tous les temps. Certes, selon nous, jamais moment n'a été plus propice au drame. Ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Poëtes dramatiques, à l'œuvre! elle

est belle, elle est haute. Vous avez affaire à un grand peuple habitué aux grandes choses. Il en a vu et il en a fait.

Des siècles passés au siècle présent, le pas est immense. Le théâtre maintenant peut ébranler les multitudes et les remuer dans leurs dernières profondeurs. Autrefois, le peuple, c'était une immense muraille sur laquelle l'art ne peignait qu'une fresque.

Il y a des esprits, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est impossible. Pourquoi? Tout est toujours possible à tous les moments donnés, et jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons. Certes, on peut tout attendre de ces générations nouvelles qu'appelle un si magnifique avenir, que vivifie une pensée si haute, que soutient une foi si légitime en elles-mêmes. L'auteur de ce drame, qui est bien fier de leur appartenir, qui est bien glorieux d'avoir vu quelquefois son nom dans leur bouche, quoiqu'il soit le moindre d'entre eux, l'auteur de ce drame espère tout de ses jeunes contemporains, même un grand poëte. Que ce génie caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme des temps. Une époque trop avancée? pas de génie primitif possible? Laissez-les parler, jeune homme! Si quelqu'un eût dit à la fin du dix-huitième siècle, après le régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Louis XV, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes grandioses, poétiques et presque fabuleux, étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire la société tout entière, eussent haussé les épaules et ri. Eh bien! au commencement du dix-neuvième siècle, on a eu l'empire et l'empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poëte qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne?

Août 1831.

REPRISE DE *MARION DE LORME*

AU THÉATRE-FRANÇAIS

1873

L'apparition de *Marion de Lorme* à la scène date de 1831. Quarante-deux ans séparent de cette première représentation la reprise actuelle. L'auteur était jeune, il est vieux; il était présent, il est absent; il avait alors devant lui l'espérance, maintenant il a derrière lui la vie.

Son absence à cette reprise peut sembler volontaire, elle ne l'est pas. Les hommes que les cheveux blancs avertissent et devant qui le temps s'abrége ont des œuvres à terminer, sorte de testament de leur esprit. Ils peuvent être brusquement interrompus par l'arrivée subite de la fin, ils n'ont pas un jour à perdre; de là une nécessité sévère d'absence et de solitude. L'homme a des devoirs envers sa pensée. D'ailleurs tous les départs veulent quelques apprêts, l'entrée dans l'inconnu nous attend tous, et la solitude et l'absence sont une espèce de crépuscule qui prépare l'âme à cette grande ombre et à cette grande lumière.

L'auteur sent le besoin d'expliquer son absence à ceux qui veulent bien se souvenir de lui. Rien ne l'attristerait plus que de sembler ingrat. Tout solitaire qu'il est, il s'associe du fond du cœur à la foule qui aime et salue ces beaux talents, honneur de la reprise actuelle de *Marion de Lorme,* MM. Got, Delaunay, Maubant, Bressant, Febvre, groupe éclatant que vient compléter la jeune et brillante renommée de M. Mounet-Sully; il envoie toutes ses sympathies à ce glorieux Théâtre-Français, vieux et pourtant redevenu jeune,

grâce à l'habile et intelligente initiative de M. Émile Perrin; et il accomplit un devoir en offrant sa triple reconnaissance à Mademoiselle Favart, qui fut avec tant de puissance et de grâce doña Sol avant d'être Marion, et qui, il y a deux ans, vaillante et charmante dans les ténèbres sublimes de Paris assiégé, faisait redire à toutes les bouches ce mot qui est son nom, *Stella*.

V. H.

Hauteville-House, 1er février 1873



MARION DE LORME

PERSONNAGES

MARION DE LORME.
DIDIER.
LOUIS XIII.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
LE MARQUIS DE NANGIS.
L'ANGELY.
M. DE LAFFEMAS.
M. DE BELLEGARDE.
LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.
LE COMTE DE GASSÉ.
LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES.
LE CHEVALIER DE ROCHEBARON.
LE COMTE DE VILLAC.
LE CHEVALIER DE MONTPESAT.
} OFFICIERS DU RÉGIMENT D'ANJOU.
L'ABBÉ DE GONDI.
LE COMTE DE CHARNACÉ.
LE SCARAMOUCHE.
LE GRACIEUX.
LE TAILLEBRAS.
} COMÉDIENS DE PROVINCE.
UN CONSEILLER PRÈS LA GRAND'CHAMBRE.
LE CRIEUR PUBLIC.
LE CAPITAINE QUARTENIER DE LA VILLE DE BLOIS.
UN GEOLIER.
UN GREFFIER.
LE BOURREAU.
PREMIER OUVRIER.
DEUXIÈME OUVRIER.
TROISIÈME OUVRIER.
UN VALET.
DAME ROSE.

COMÉDIENS DE PROVINCE, GARDES, PEUPLE, GENTILSHOMMES, PAGES.

1638.

ACTE PREMIER

LE RENDEZ-VOUS

BLOIS

Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière en tapisserie. Dans l'ombre, un lit.

SCÈNE PREMIÈRE

MARION DE LORME, négligé très paré, assise près de la table et brodant une tapisserie; LE MARQUIS DE SAVERNY, tout jeune homme blond, sans moustache, vêtu à la dernière mode de 1638.

SAVERNY, s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.

Réconcilions-nous, ma petite Marie!

MARION, le repoussant.

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, insistant.

Un seul baiser!

MARION, avec colère.

Monsieur le marquis!

SAVERNY.

Quel courroux!
Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez...

SAVERNY.

Non pas! je me souviens, ma belle.

MARION, à part.

L'importun! le fâcheux!

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.
Que devons-nous penser de la brusque façon
Dont vous quittez Paris? et pour quelle raison,
Tandis que l'on vous cherche à la place Royale,
Vous retrouvé-je à Blois cachée?... Ah! déloyale!
Qu'est-on venue ici faire depuis deux mois?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois.
Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre! et, dites, madame,
Sont-ils libres aussi ceux dont vous avez l'âme?
Moi, — Gondi, qui passa l'autre jour devant nous
La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous;
Nesmond, le Pressigny, d'Arquien, les deux Caussades;
Tous de votre départ si fâchés, si maussades,
Que leurs femmes comme eux te voudraient à Paris,
Pour leur faire après tout de moins tristes maris!

MARION, souriant.

Et Beauvillain ?

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste ?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux. — Et le vieux président?... —

Riant.

Son nom déjà?...

Riant plus fort.

Leloup!

SAVERNY.

Mais, en vous attendant,
Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah! qu'il aimerait mieux vous brûler! — Çà, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis?

MARION, sérieuse et baissant les yeux.

Marquis, précisément.
Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite.
Tous ces brillants péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon cœur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amourette est là-dessous cachée!

MARION.

Vous croiriez...

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir
Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un œil noir.
C'est impossible. — Allons! vous aimez en province!
Clore un si beau roman d'un dénoûment si mince!

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons.

MARION.

Rose, quelle heure est-il?

DAME ROSE, du dehors.

Minuit bientôt.

MARION, à part.

Minuit!

SAVERNY.

Le détour est subtil
Pour dire: Allez-vous-en!

MARION.

Je vis fort retirée...
Ne recevant personne et de tous ignorée...
Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs...
Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit. Je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine.

SAVERNY.

On m'assassinera.

MARION.

Mais...

SAVERNY.

Vous êtes divine,
Mais avant de partir je veux savoir de vous
Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.
Nous autres gens de cour, on nous croit têtes folles,
Médisants, curieux, indiscrets, brouillons; mais
Nous bavardons toujours et ne parlons jamais.
— Vous vous taisez?...

Il s'assied.

Je reste

MARION.

Eh bien, oui ! que m'importe ?
J'aime, et j'attends quelqu'un !

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte !
A la bonne heure ! Où donc l'attendez-vous?

MARION.

Ici.

SAVERNY.

Et quand ?

MARION

Dans un instant.

Elle va au balcon et écoute.

Peut-être le voici.

Revenant.

Non.

A Saverny.

Vous voilà content.

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Oui, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse
Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier.
Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, éclatant de rire.

Vrai ?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, riant.

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là ! c'est du Racan tout pur.
Il va donc pour entrer escalader ce mur ?

MARION.

Peut-être. — Maintenant, partez-vite.

A part.

Il m'assomme !

SAVERNY, reprenant son sérieux.

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme ?

MARION.

Je n'en sais rien.

SAVERNY.

Comment !

A Marion, qui le pousse doucement vers la porte.

Je pars...

Il revient.

Encore un mot,
J'oubliais. Un auteur, qui n'est pas un grimaud,

Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, lisant le titre.

La Guirlande d'amour, à Marion de Lorme.

SAVERNY.

On ne parle à Paris que *Guirlande d'amour,*
Et c'est, avec *le Cid,* le grand succès du jour.

MARION, prenant le livre.

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre ?
Venir à Blois filer l'amour avec un rustre !

MARION, appelant dame Rose.

Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.

SAVERNY, saluant.

Marion ! Marion ! hélas ! vous dérogez !

Il sort.

SCÈNE II

MARION, puis DIDIER.

MARION, seule.

Elle referme la porte par laquelle Saverny est sorti.

Va, va donc ! — Je tremblais que Didier...

On entend sonner minuit

Minuit sonne.

Après avoir compté les coups.

Minuit. — Mais il devrait être arrivé.

Elle va au balcon et regarde dans la rue.

Personne !

Elle revient s'asseoir avec humeur.

Être en retard ! — Déjà ! —

Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre, et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines. — Il fait un pas, s'arrête, et regarde quelques instants Marion assise et les yeux baissés.

Ha !

Avec reproche.

Me laisser compter
L'heure en vous attendant !

DIDIER, gravement.

J'hésitais à monter.

MARION, piquée.

Ah ! monsieur !

DIDIER, *sans y prendre garde.*

Tout à l'heure, au pied de ces murailles,
J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles, —
Oui, de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là-haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
Les passants à genoux devraient joindre les mains.
Et moi, qui suis-je, hélas ! qui rampe avec la foule ?
Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule ?
Pourquoi cueillir ce lys ? Pourquoi d'un souffle impur
De cette âme sereine aller ternir l'azur ?
Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour ?

MARION, *à part.*

Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
Serait-ce un huguenot ?

DIDIER.

Mais la douce magie
De votre voix, venant jusqu'à moi dans la nuit,
M'a tiré de mon doute et près de vous conduit.

MARION.

Quoi ! vous m'avez ouï parler ? l'étrange chose !

DIDIER.

Avec une autre voix.

MARION, *vivement.*

Celle de dame Rose.
N'est-ce pas qu'on dirait une voix d'homme ? Elle a
Le parler rude et fort. — Mais, puisque vous voilà,

Je ne vous en veux plus. — Seyez-vous, je vous prie,

Lui montrant une place près d'elle.

Ici.

DIDIER.

Non. A vos pieds.

Il s'assied sur un tabouret aux pieds de Marion, et la regarde quelques instants dans une muette contemplation.

— Écoutez-moi, Marie.
J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. On me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
M'éleva, puis mourut, me laissant tout son bien,
Neuf cents livres de rente, à peu près, dont j'existe.
Seul à vingt ans, la vie était amère et triste
Je voyageai. Je vis les hommes, et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris,
Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
Si bien que me voici, jeune encore et pourtant
Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant,
Ne me heurtant à rien où je ne me déchire;
Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire.
Or, je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.
Je ne vous connais pas. Au détour d'une rue,
C'est à Paris qu'un soir vous m'êtes apparue.
Puis je vous ai parfois rencontrée, et toujours
J'ai trouvé doux vos yeux et tendres vos discours.
J'ai craint de vous aimer. J'ai fui. Hasard étrange!
Je vous retrouve ici, partout, comme mon ange.
Enfin, troublé d'amour, flottant, irrésolu,
J'ai voulu vous parler, vous avez bien voulu.

Maintenant, disposez de mon cœur, de ma vie.
A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie ?
Quel est l'homme ou l'objet qui vous est importun ?
Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
Qui meure pour cela ? qui meure sans rien dire
Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire ?
Vous le faut-il ? Parlez, ordonnez, me voici.

MARION, souriant.

Vous êtes singulier, mais je vous aime ainsi.

DIDIER.

Vous m'aimez ! Prenez garde. Une telle parole,
Hélas ! ne se dit pas d'une façon frivole.
Vous m'aimez ? Savez-vous ce que c'est que l'amour ?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui, longtemps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions !
Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne !
— Dites, est-ce l'amour dont vous parliez ?

MARION, émue.

Vraiment.

DIDIER.

Oh ! vous ne savez pas, je vous aime ardemment !
Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
Dès lors, tout a changé. Vous brillez à mes yeux
Comme un être inconnu, de l'espèce des cieux.
Cette vie, où longtemps gémit mon cœur rebelle,
Je la vois sous un jour qui la rend presque belle,
Car, jusqu'à vous, hélas ! seul, errant, opprimé,
J'ai lutté, j'ai souffert... Je n'avais point aimé !

MARION.

Pauvre Didier !

DIDIER.

Marie ! ..

MARION.

Eh bien, oui, je vous aime.
Oui, je vous aime ! Autant que vous m'aimez vous-même.
Plus peut-être ! — C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, tombant à genoux.

Oh ! ne me trompez pas !
A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie... — Oh ! si vous me trompiez !

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il ? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve !

MARION.

Parlez. Quoi ?

DIDIER.

Vous êtes sans doute
Libre ?

MARION, avec embarras.

Oui...

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui ;
Épousez-moi !

MARION, à part.

Pourquoi suis-je indigne de lui?

DIDIER.

Eh bien?

MARION.

Mais...

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu!

Il fait un pas pour sortir, Marion le retient.

MARION.

Didier! Didier! que dites-vous?

Elle fond en larmes.

DIDIER, revenant.

Pardon!
Mais pourquoi balancer?

En s'approchant d'elle

— Comprends-tu bien, Marie?
Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,
Un ciel! Vivre ignorés dans un lieu de ton choix,
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois!

MARION.

Ah! ce serait le ciel!

DIDIER.

En veux-tu?

MARION, à part.

Malheureuse!

Haut.

Je ne puis. Jamais.

Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.

DIDIER, glacial.

L'offre était peu généreuse
De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,
Allons!

MARION, à part.

Ah! maudit soit le jour où je lui plus!

Haut.

Didier! je vous dirai... Vous me déchirez l'âme...
Je vous expliquerai...

DIDIER, froidement.

Que lisiez-vous, madame,
Quand je suis arrivé?

Il prend le livre sur la table et lit.

La Guirlande d'amour,
A Marion de Lorme.

Amèrement.

Oui! la beauté du jour!

Jetant le livre à terre avec violence.

Ah! vile créature, impure entre les femmes!

MARION, tremblante.

Monsieur...

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes?
Comment sont-ils ici?

MARION, faiblement et baissant les yeux.

Le hasard...

DIDIER.

Savez-vous,
Vous dont l'œil est si pur, dont le front est si doux,
Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme?
Une femme, de corps belle, et de cœur difforme,
Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,
Son amour qui fait honte et fait horreur!

MARION, la tête dans ses mains.

Grand Dieu!

Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors, et des cris.

VOIX DANS LA RUE.

Au meurtre!

DIDIER, étonné.

Mais quel bruit dans la place voisine?

Les cris continuent.

VOIX DANS LA RUE.

A l'aide! au meurtre!

DIDIER, regardant au balcon.

C'est quelqu'un qu'on assassine.

Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon. Marion se lève, court à lui, et cherche à le retenir par son manteau.

MARION.

Didier! si vous m'aimez... — Ils vous tueront! — Restez.

DIDIER, sautant dans la rue.

Mais c'est lui qu'ils tueront, le pauvre homme!

Dehors, aux combattants.

Arrêtez!

— Tenez ferme, monsieur!

Cliquetis d'épées.

Poussez! — Tiens, misérable!

Bruit d'épées, de voix et de pas.

MARION, au balcon, avec terreur.

O ciel! Six contre deux!

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable!

Le cliquetis d'armes décroît peu à peu, puis cesse tout à fait. Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître Didier qui escalade le balcon.

DIDIER, encore en dehors du balcon, et tourné vers la rue.

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, du dehors.

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,
Sans vous remercier s'il vous plaît.

DIDIER, avec humeur.

Passez vite !
De vos remercîments, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY

Je vous remercîrai !

Il escalade le balcon.

DIDIER.

Hé ! sans monter ici,
Ne pouviez-vous d'en bas me dire : Grand merci ?

SCÈNE III

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, sautant dans la chambre, l'épée à la main.

Pardieu! ta tyrannie est étrange, et trop forte
De me sauver la vie et me mettre à la porte!
— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre! — Non,
Il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom
Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme
Sans lui dire : Marquis... — Le nom dont on vous nomme,
Monsieur?

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi?

DIDIER.

Didier de rien.
Çà, l'on vous tue, et moi je vous secours. C'est bien,
Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons! — Par ces traîtres
Que ne me laissiez-vous tuer sous vos fenêtres!
J'eusse aimé mieux cela. Car sans vous, sur ma foi,
J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi!
Mort! Six larges poignards contre une mince épée!

Apercevant Marion, qui jusque-là a cherché à l'éviter.

Mais vous aviez ici l'âme bien occupée,

Je comprends. Je dérange un entretien fort doux.
Pardon.

A part.

Voyons pourtant la dame.

Il s'approche de Marion tremblante et la reconnaît. — Bas.

Quoi! c'est vous!

Montrant Didier.

C'est donc lui!

MARION, bas.

Ha! monsieur, vous me perdez!

SAVERNY, saluant.

Madame...

MARION, bas.

C'est la première fois que j'aime.

DIDIER, à part.

Sur mon âme,
Cet homme la regarde avec des yeux hardis!

Il renverse la lampe d'un coup de poing.

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe?

DIDIER.

Je dis
Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions ensemble.

SAVERNY.

Soit. Je vous suis.

A Marion, qu'il salue profondément.

Adieu, madame.

DIDIER, à part

A quoi ressemble
Ce muguet?

A Saverny.

Venez donc!

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais
Je vous dois d'être en vie, et, s'il vous faut jamais
Dévoûment, zèle, ardeur, amitié fraternelle... —
Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon!

A part.

La voir par un fat examinée ainsi!

Ils sortent par le balcon. — On entend la voix de Didier dehors.

Votre route est par là. — La mienne est par ici.

SCÈNE IV

MARION, DAME ROSE.

Marion reste un moment rêveuse, puis appelle.

MARION.

Dame Rose!

Dame Rose paraît. — Lui montrant la fenêtre.

Fermez.

DAME ROSE.

La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essuyant une larme. — A part.

On dirait qu'elle pleure.

Haut.

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Oui, c'est votre heure,
A vous autres.

Défaisant ses cheveux.

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, la déshabillant.

Eh bien,
Madame, le monsieur de ce soir est-il bien?
— Riche?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant?

MARION.

Non.

Se tournant vers Rose.

Rose, il ne m'a pas même
Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites-vous?

MARION, *pensive.*

Je l'aime.

ACTE DEUXIÈME

LA RENCONTRE

BLOIS

La porte d'un cabaret. — Une place. On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre, et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent. — Ensuite LE CHEVALIER DE MONTPESAT, LE COMTE DE VILLAC; — puis L'ANGELY, — puis LE CRIEUR PUBLIC et LA FOULE.

BRICHANTEAU, se levant, à Gassé qui entre.

Gassé! —

Ils se serrent la main.

Tu viens à Blois joindre le régiment?

Le saluant.

Nous te complimentons de ton enterrement.

Examinant sa toilette.

Ah!

GASSÉ.

C'est la mode. Orange, avec des faveurs bleues.

Croisant les bras et retroussant ses moustaches.

Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues
De Paris?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine!

GASSÉ.

Et cela fait crier
Les femmes! Pour nous suivre, il faut s'expatrier!

BOUCHAVANNES, *se détournant du jeu.*

Monsieur vient de Paris?

ROCHEBARON, *quittant sa pipe.*

Dit-on quelques nouvelles?

GASSÉ, *saluant.*

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.
Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des riens à foison.
De trente huguenots on a fait pendaison.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes;
Lavardie avec Pons s'est rencontré le dix,
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis;
Sourdis avec d'Ailly, pour une du théâtre
De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre,
Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet;
Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était;
D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église.
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien;
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris! les duels ont repris de plus belle!

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.
On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

Bâillant.

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

A Gassé.

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

Examinant les manches de Rochebaron

Qu'avez-vous là, mon cher?
Songez que ce n'est plus la mode du bel air.
Aiguillettes, boutons! d'honneur, rien n'est plus triste.
Des nœuds et des rubans!

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste
De tous ces duels. Qu'en dit le roi?

GASSÉ.

Le cardinal
Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BOUCHAVANNES.

Point de courrier du camp?

GASSÉ.

Je crois que par surprise
Nous avons pris Figuère, ou bien qu'on nous l'a prise.

Réfléchissant.

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup
Le roi?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour? Le roi se porte bien sans doute?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original!
Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah! — c'est la mode.

BOUCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau?

GASSÉ.

Que dis-je?
Pas de nouvelles? — Mais un miracle, un prodige
Qui tient depuis deux mois Paris en passion!
La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, *d'un air mystérieux.*

A ton tour, écoute une nouvelle.
Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois?

BRICHANTEAU.

Incognito!

GASSÉ, *haussant les épaules.*

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!
Elle ici! Marion? elle qui fait la mode?
Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!
Regardez : — tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

Montrant les tours de Saint-Nicolas.

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douteriez-vous que Saverny l'ait vue?
Cachée ici? déjà d'un grand amant pourvue?
Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,
De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet;
Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre
L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est toute une histoire!

ROCHEBARON, *à Brichanteau.*

En êtes-vous bien sûr?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besans d'argent sur champ d'azur!

Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie
Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BOUCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.
Elle a changé depuis de logis et de nom.
On a perdu sa trace.

Marion et Didier traversent lentement le fond sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse
A Blois, pour retrouver Marion en province!

Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et se disputant.

VILLAC.

Moi, je te dis que non!

MONTPESAT.

Moi, je te dis que si!

VILLAC.

Le Corneille est mauvais!

MONTPESAT.

Traiter Corneille ainsi!
Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite!*

VILLAC.

Mélite, soit! j'en dois avouer le mérite;
Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
Comme ils font tous! Pour toi, je fais ce que je puis,
Parle-moi de *Mélite* et de *la Galerie*
Du Palais! Mais *le Cid*, qu'est cela, je te prie?

GASSÉ, à Montpesat.

Monsieur est modéré.

MONTPESAT.

Le Cid est bon!

VILLAC.

Méchant!
Ton *Cid,* mais Scudery l'écrase en le touchant!
Quel style! ce ne sont que choses singulières,
Que façons de parler basses et familières.
Il nomme à tout propos les cho-es par leurs noms.
Puis *le Cid* est obscène et blesse les canons.
Le Cid n'a pas le droit d'épouser son amante.
Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante?*
Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, à Montpesat.

Lisez aussi *le Grand et Dernier Soliman*
De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie.
Mais *le Cid!*

VILLAC.

Puis il a l'âme vaine et hardie.
Croit-il pas égaler messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin!

BRICHANTEAU, riant de pitié et haussant les épaules.

C'est excellent!

VILLAC.

Puis monsieur veut créer! inventer! Insolent!
Créer après Garnier! après le Théophile!

Après Hardy! Le fat! Créer, chose facile!
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé!
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce!

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant!

BOUCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPESAT.

Beaucoup!

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode...

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode.
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux mortiers de velours.

MONTPESAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, à Montpesat.

Tu vas trop loin! —

A Villac.

Garnier est très beau, — je suis neutre,
Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord.
C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse!

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BOUCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence. — En noir, velours, et passequilles d'or.

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rhapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies!
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur!
C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, *regardant L'Angely de travers.*

Dites donc monseigneur,
Ou parlez plus bas.

BRICHANTEAU.

Baste! au diable l'éminence!
N'est-ce donc pas assez que, soldats et finance,
Il ait tout, et de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser?

BOUCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte!
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate!

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit

Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui. Le roi, c'est la lanterne
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BOUCHAVANNES.

Oh! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau!

ROCHEBARON.

Ah! si chacun pensait comme moi sur son compte!...

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions...

A Bouchavannes.

— Qu'en penses-tu, vicomte?

BOUCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac!

L'ANGELY, se levant, d'une voix lugubre.

Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!

Tous tressaillent, se retournent, et se taisent consternés, l'œil fixé sur L'Angely, qui se rassied en silence.

VILLAC, prenant Montpesat à l'écart.

Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille.
Je voudrais à mon tour te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPESAT.

A l'épée?

VILLAC.

Oui.

MONTPESAT.

Veux-tu le pistolet?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPESAT, lui prenant le bras.

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, se levant.

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Boutteville!

Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, riant.

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BOUCHAVANNES, riant

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, debout.

Prenez garde, messieurs. Le ministre est puissant,
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang,
Et puis, il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mordieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre une foule de peuplé qui sort des rues et des maisons et couvre la place. Au milieu, le crieur public à cheval, avec quatre valets de ville en livrée, dont un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? — Ah! le crieur!
Que va-t-il nous chanter, en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre?

MONTPESAT, à Rochebaron.

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, d'une voix nasillarde.

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, bas, à Gassé.

Il est d'une mine farouche
Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu... »

BOUCHAVANNES, bas, à Brichanteau.

Manteau fleurdelysé qui cache Richelieu!

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs!

LE CRIEUR, poursuivant.

« ...Roi de France et de Navarre. »

BRICHANTEAU, bas, à Bouchavannes.

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, poursuivant.

...A tous ceux qui verront ces présentes, salut!

Il salue.

« Ayant considéré que chaque roi voulut
« Exterminer le duel par des peines sévères;
« Que, malgré les édits signés des rois nos pères,
« Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais;
« Ordonnons et mandons, voulons que désormais
« Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,
« Qu'il en survive un seul ou que tous deux survivent,
Soient, pour être amendés, traduits en notre cour,
« Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court.
« Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,
« Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.
« C'est notre bon plaisir. — Signé, Louis. — Plus bas,
« Richelieu. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas!

BOUCHAVANNES.

Nous pendre! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme!

LE CRIEUR, poursuivant.

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
« Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »

Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence en fer qui sort d'un mur à droite.

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins! c'est l'édit qu'il faut pendre.

BOUCHAVANNES, secouant la tête.

Oui, comte!... — en attendant celui qui l'a fait rendre!

Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, *allant à Saverny.*

Mon cousin Saverny! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe.
Les voleurs, le jeune homme, et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a.

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle.

GASSÉ.

C'est étrange!

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais
En le rencontrant?

SAVERNY.

Non. Je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,
C'est un nom de bourgeois.

SAVERNY.

C'est Didier qu'il se nomme.
Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,
Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands cœurs.
Moi, j'avais six voleurs; lui, Marion de Lorme;
Il la quitte, et me sauve. Ah! ma dette est énorme!
Et je la lui paîrai, je vous le jure à tous,
De tout mon sang!

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous
Vos dettes?

SAVERNY, fièrement.

J'ai toujours payé celles qu'on paie
Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.

La nuit est tout à fait tombée. On voit les fenêtres de la ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allumeur, qui allume un réverbère au-dessus de l'écriteau et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés Marion et Didier se rouvre. Didier en sort rêveur, marchant lentement, les bras croisés dans son manteau.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, DIDIER.

DIDIER, s'avançant lentement du fond, sans être vu ni entendu des autres.

Marquis de Saverny!... Je voudrais bien revoir
Ce fat qui fut près d'elle effronté l'autre soir.
J'ai son air sur le cœur.

BOUCHAVANNES, à Saverny qui cause avec Brichanteau.

Saverny!

DIDIER, à part.

C'est mon homme!

Il s'avance à pas lents, l'œil fixé sur les gentilshommes, et vient s'asseoir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écriteau, à quelques pas de L'Angely, qui demeure aussi immobile et silencieux.

BOUCHAVANNES, à Saverny qui se retourne.

Connaissez-vous l'édit?

SAVERNY.

Quel édit?

BOUCHAVANNES.

Qui nous somme
De renoncer au duel?

SAVERNY.

Mais c'est très sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais
Sous peine de la corde!

SAVERNY.

Ah! tu railles! — Jamais.
Qu'on pende les vilains, c'est très bien.

BRICHANTEAU, lui montrant l'écriteau.

Lis toi-même.
L'édit est sur le mur.

SAVERNY, apercevant Didier.

Hé! cette face blême
Peut me le lire.

A Didier, haussant la voix.

Holà! hé! l'homme au grand manteau!
L'ami! — Mon cher! —

A Brichanteau.

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.

Me parlez-vous?

SAVERNY.

Pardieu! — Pour récompense honnête,
Lisez-nous l'écriteau placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi?

SAVERNY.

Vous. Savez-vous pas épeler l'alphabet?

DIDIER, se levant.

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet,
Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.
Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme;
Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dus,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

Aux gentilshommes,

Ce peuple est insolent!

A Didier en ricanant.

Vous lisez mal, mon maître!
Mais vous avez la vue un peu basse peut-être.
Otez votre chapeau, vous lirez mieux. Otez!

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah! prenez garde à vous, monsieur! vous m'insultez.
Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête,
Il me la faut! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête!

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certes, sont bien acquis.
Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble.
Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.
Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins. Le comte
De Gassé, l'on n'a rien à dire sur son compte,

Et monsieur de Villac, qui tient à la maison
La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.
Maintenant êtes-vous noble homme?

DIDIER.

Que t'importe?
Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,
Et je n'ai pas de nom. Mais, cela suffit bien,
J'ai du sang à répandre en échange du tien!

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme.
Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,
Attendu qu'il peut l'être; et que c'est plus grand mal
Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.
Je vous rendrai raison. — Votre heure?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite?

DIDIER.

Une épée!

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée! Ah! pasquedieu!
C'est mal. On vous prendait pour quelqu'un de bas lieu.

Offrant sa propre épée à Didier.

La voulez-vous? Elle est fidèle et bien trempée.

L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.

L'ANGELY.

Pour faire une folie, ami, prenez l'épée
D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.

Ricanant.

En échange, écoutez, pour me porter bonheur
Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, *prenant l'épée, amèrement.*

Soit.

Au marquis.

Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde !

BRICHANTEAU, *sautant de joie.*

Un bon duel ! c'est charmant !

SAVERNY, *à Didier*

Mais où nous mettre ?

DIDIER.

Sous
Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons ! messieurs, êtes-vous fous ?
On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par saint George !

DIDIER.

On y voit assez clair pour se couper la gorge.

SAVERNY.

Bien dit.

VILLAC.

On n'y voit pas !

DIDIER.

On y voit assez clair,
Vous dis-je ! et chaque épée est dans l'ombre un éclair !
Allons, marquis !

Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux, dont ils se saluent, et qu'ils jettent derrière eux. Puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde !

Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur. — Tout à coup la petite porte s'entr'ouvre, et Marion en robe blanche paraît.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit ?

Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier!

Aux combattants.

Arrêtez!

Les combattants continuant.

A la garde!

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme ?

DIDIER, *se détournan .*

Ah ! Dieu!

BOUCHAVANNES, *accourant, à Saverny.*

Tout est perdu!
Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, *à Saverny.*

Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*

Ah!

Bas à Brichanteau, qui se penche sur lui.

Les maudites pierres!

Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le roi!

BRICHANTEAU, aux gentilshommes.

Sauvons le marquis! Il est mort
S'il est pris!

Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez! messieurs! — Pardieu, c'est fort!
Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit!

A Didier.

Rendez-vous?

Les archers saisissent et désarment Didier, qui est resté seul. — Montrant Saverny couché à terre et entouré des gentilshommes.

Et cet autre à l'œil terne,
Qu'est-il? Son nom?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.
Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort? Alors son procès est fini.
Il fait bien. Cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, effrayée.

Que dit-il?

LE CAPITAINE QUARTENIER, à Didier.

Maintenant, cette affaire est la vôtre.
Venez, monsieur.

Les archers emmènent Didier d'un côté. Les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, à Marion, immobile de terreur.

Adieu, Marie, oubliez-moi !

Adieu !

SCÈNE V

MARION, L'ANGELY.

MARION, courant pour le retenir.

Didier ! Pourquoi cet adieu-là ? pourquoi
T'oublier ?

Les soldats la repoussent : elle revient vers l'Angely avec angoisse.

Est-il donc perdu pour cette affaire ?
Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire ?

L'ANGELY lui prend la main et la mène en silence devant l'écriteau.

Lisez.

MARION. Elle lit et recule avec terreur.

Dieu ! juste Dieu ! la mort ! Ils me l'ont pris !
Ils le tueront ! C'est moi qui le perds par mes cris !
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres !
— C'est impossible ! — Un duel ! est-ce un si grand forfait ?

A L'Angely.

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner ?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper.

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes

MARION.

Ah ! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes !
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier !

A l'Angely.

Savez-vous
Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux ?
Dieu ! les cachots ! la mort ! Peut-être la torture !...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le roi ? Le roi porte un cœur vraiment royal.
Il fait grâce ?

L'ANGELY.

Oui, le roi. Mais non le cardinal.

MARION, égarée.

Mais qu'en ferez-vous donc ?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale,
Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible !

A l'Angely.

Monsieur, vous me glacez d'effroi.
Et qui donc êtes vous ?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier ! je suis indigne, vile, infâme.

Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

Elle sort du côté par où est sorti Didier.

L'ANGELY, resté seul.

Dieu sait où!

Ramassant son épée laissée à terre par Didier.

Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

Il sort.

ACTE TROISIÈME

LA COMÉDIE

CHATEAU DE NANGIS

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles ; le neuf, maison haute, en briques, à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE LAFFEMAS, petit costume de magistrat du temps; LE MARQUIS DE SAVERNY, déguisé en officier du régiment d'Anjou, moustaches et royale noires, un emplâtre sur l'œil.

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarade?

SAVERNY, retroussant sa moustache.

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny?

SAVERNY.

Bien mort!
D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie,
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir;
Si bien que la blessure était horrible à voir!

LAFFEMAS.

Est-il mort sur le coup?

SAVERNY.

A peu près. Son martyre
A peu duré. J'ai vu succéder au délire
Le spasme, puis au spasme un affreux tétanos,
Et l'emprosthotonos à l'opisthotonos.

LAFFEMAS.

Diable!

SAVERNY.

D'après cela, voyez-vous, je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent des chiens vivants.

LAFFEMAS.

Mort, ce pauvre marquis!

SAVERNY.

Une botte assassine!

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée?

SAVERNY.

Un peu.

Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi, vous en parlez, morbleu!

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice.
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice,
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai longtemps hésité. Puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme occupée
Un moment d'être acteur, poëte et montreur d'ours;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers!

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,
Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie?

SAVERNY.

Un peu. Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu
Du marquis?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.
Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.
Maigre était le cadeau. L'on donne ce qu'on á.
Ils m'ont fait officier; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre, et voilà mon histoire.

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau
Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,
Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passe au fond le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV. Grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, le regardant passer.

Pauvre homme!

Il va au fond et suit le marquis des yeux

SAVERNY, à part.

Mon bon oncle!

Entre Brichanteau, qui va à Saverny.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah! deux mots à l'oreille.

Riant.

Mais, depuis qu'il est mort, il se porte à merveille!

SAVERNY, bas, lui montrant le marquis qui passe.

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé
De lui porter ce coup que j'étais trépassé?
Si nous lui disions tout? Veux-tu pas que j'essaie?

BRICHANTEAU.

Garde-t'en bien? Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment,
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle!

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher,
Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand'peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil.

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, revenant.

Ah! pauvre vieux seigneur!
Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine!

BRICHANTEAU, bas à Saverny.

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine?

SAVERNY, avec un geste d'ignorance.

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, bas.

Le corbeau
Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais tais-toi — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate!

Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon.

SCÈNE III

Les mêmes, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, allant au-devant du vieux marquis.

Ah! monsieur le marquis, nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu
La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure!
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre!
Mourir sitôt!

Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.

SAVERNY, bas à Brichanteau.

Le diable ait l'oraison funèbre!
Il me loue, et le rend plus triste, sur ma foi!
Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, à Laffemas.

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet qui, dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans;
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel! Mais voyez donc! le grand mal! le grand crime!

A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.

Vous êtes officier?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat?

SAVERNY, *bas.*

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond. Il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien! Bien!

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe etendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie,
Tout son bien chaque nuit s'en allait au grand trot.

SAVERNY, *le tirant par la manche. — Bas.*

Assez, que diable, assez! tu le consoles trop!

LAFFEMAS, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt! c'est sans excuse!

BRICHANTEAU, *montrant Saverny*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah! moi je me récuse.

LAFFEMAS, affectueusement au vieux marquis.

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.
On a son meurtrier; eh bien, nous le pendrons!
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

A Brichanteau et à Saverny.

Comprend-on le marquis de Saverny? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier.
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier!

SAVERNY, à part.

Didier!

Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'ou il est venu. Ses gardes le suivent.

LAFFEMAS, essuyant une larme et le suivant des yeux.

En vérité, sa douleur me pénètre.

UN VALET, accourant.

Monseigneur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître.

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis, des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

Montrant une grange à gauche.

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse...

Lisant.

Monsieur de Laffemas...

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas à Saverny, qui est resté pensif dans un coin.*

Hâtons-nous, Saverny! viens tout expédier
Pour ton enterrement.

Le tirant par la manche.

Çà, rêves-tu?

SAVERNY, *à part.*

Didier!

Ils sortent.

SCÈNE IV

LAFFEMAS, *seul.*

C'est le sceau de l'état. — Oui, le grand sceau de cire
Rouge. Allons! quelque affaire! Ouvrons vite.

Lisant.

« Messire
« Lieutenant criminel, on vous fait ici part
« Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
« S'est échappé... » — Mon Dieu, c'est un malheur énorme!
« Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
« L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »
— Vite, des chevaux! Moi qui croyais le tenir!
Bon! une affaire encor manquée et mal conduite!
Malheur! sur deux pas un! L'un est mort, l'autre en fuite.
Ah! je le reprendrai!

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfants, en costumes de caractère. Parmi eux, Marion et Didier, vêtus à l'espagnole; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.

SCÈNE V

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, conduisant les comédiens à la grange.

Voici votre logis.
Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
Aux chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX. — Petit et bossu. —

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.

Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, au Gracieux.

Tais-toi! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, à Marion et à Didier, qui jusque-là sont restés immobiles dans un coin.

Çà, maintenant causons. Vous voilà de la troupe.
Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
Si l'on fuit la police ou bien les nécromants
Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
Cela ne me regarde en aucune manière.

Que jouerez-vous? voilà tout ce que je veux voir.
— Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir.

Marion fait une révérence.

DIDIER, indigné. — A part.

Lui voir ainsi parler, par un vil saltimbanque!

LE SCARAMOUCHE, à Didier.

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas,
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le Maure à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus *vous*,
Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore!

DIDIER, à part.

Ces drôles!

LE SCARAMOUCHE, aux autres comédiens.

Sur ce, faisons la soupe, et repassons nos rôles.

Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

SCÈNE VI

MARION, DIDIER, puis LE GRACIEUX, SAVERNY, puis LAFFEMAS.

DIDIER, après un long silence et avec un rire amer.

Marie! Eh bien! l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! Hélas! ma destinée
Marche, et brise la vôtre à sa roue enchaînée.
Eh bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, tremblante et joignant les mains.

Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.

Ah! que je sois maudit,
Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes
Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
Hélas! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,
Jamais il peut sortir un reproche pour toi!
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?
Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?
Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?
Avec le prisonnier qui donc se fit captive?
Avec le fugitif qui se fit fugitive?
Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,
Qui délivre, soutient, console tour à tour?
Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,

Sauvé de mon destin, hélas! et de mon âme?
N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?
Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, pleurant.

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse de tes yeux, laisse que je m'enivre!
Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon ;
Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, à part.

Hélas!

DIDIER.

Que de bonheur,
En quittant cette terre implacable et jalouse,
Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse!
Tu veux bien? dis, réponds.

MARION.

Je serai votre sœur,
Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh! non, cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne et pour sacrée,
Ne la refuse pas à mon âme altérée!

Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté.

MARION, à part.

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!
Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère!... Ah! cet homme, il vous dit : *tu!*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours, —
Des miens!

Elle a raison, elle a raison toujours!
Ah! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse!
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
Je ne t'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah! Dieu, tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, redevenu sombre.

Écoute,

Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais, je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais.
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière.
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière.
Laisse-moi suivre seul ma sombre route. Hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins
Partager avec vous... — oh! celle-là du moins!

Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère! insensée!
Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs.

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraie!
Va-t'en!

MARION, éclatant en sanglots.

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, la prenant dans ses bras.

Marie, ô mon trésor!
Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!
Fais ce que tu voudras! suis-moi! sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu!
Marie! ah! réponds-moi. Je parle, m'entends-tu?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon

MARION, se dégageant de ses bras.

Ah! vous m'avez fait mal.

DIDIER, à genoux et courbé sur sa main.

Moi qui mourrais pour elle!

MARION, souriant dans ses larmes.

Vous m'avez fait pleurer, méchant!

DIDIER.

Vous êtes belle!

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser, au front, pur comme nos amours!

Il la baise au front. — Tous deux, assis, se regardent avec ivresse

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours!

LE GRACIEUX, entrant.

On appelle doña Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny, qui s'arrête au fond, et considère attentivement Marion, sans voir Didier, qui est resté assis sur le banc, et qu'une broussaille lui cache

SAVERNY, au fond, sans être vu. — A part.

Pardieu! c'est Marion! l'aventure est étrange!

Riant.

Chimène!

LE GRACIEUX, à Didier qui veut suivre Marion

Restez là, vous, monsieur le jaloux.
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu!

MARION, bas à Didier.

Contenez-vous.

Didier se rassied. Elle entre dans la grange.

SAVERNY, au fond. — A part.

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir? Son Didier! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, en habits de voyage, saluant Saverny,

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, saluant.

Ah! vous voilà,
Monsieur! vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, riant.

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.
Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver?

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs?

SAVERNY.

Oui.

Riant plus fort.

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, tressaillant.

Marion de Lorme!

DIDIER, qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.

Hein!

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, riant toujours.

Il faut que j'en informe
Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté?

LAFFEMAS.

Oui, le fait y sera fidèlement porté.
Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître?...

SAVERNY.

Vive France! on connaît sa Marion, peut-être!
Fouillant dans sa poche.
J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par le peintre du roi.
Il donne à Laffemas un médaillon.
Comparez.
Montrant la porte de la grange.
On la voit par cette porte ouverte... —
En espagnole, — avec une basquine verte...

LAFFEMAS, portant les yeux tour à tour sur le portrait et sur la grange.

C'est elle! — Marion de Lorme!...

A part.

Je le tiens!

A Saverny.
A-t-elle un compagnon parmi tous ces payens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure. — Eh! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, à part.

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
A coup sûr, il est pris.

Il sort.

SAVERNY, egardant sortir Laffemas. — A part.

J'ai fait quelque sottise.
Bah!

Prenant à part le Gracieux, qui jusque-là était reste dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.

— Quelle est cette dame, — ici, — dans l'ombre, — assise? —

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Montrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

SCENE VII

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, se tournant vers Didier.

C'est monsieur? Dites-moi... — Mais c'est singulier comme
Il me regarde... — Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

Haut à Didier.

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air
D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe! —
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut! — Vous êtes Didier!

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard!

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie....

Il s'approche les bras ouverts — Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis, mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant ?
Que voulez-vous de moi ? mon bien ? mon sang ? mon âme ?

DIDIER.

Non, rien de tout cela. Mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait. Amèrement, en regardant le portrait.

Oui, voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide, — il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez ?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire
Ce portrait ?

SAVERNY, avec un signe affirmatif, saluant Didier.

A présent c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme !

DIDIER, avec un rire éclatant et désespéré.

Est-ce pas que je suis bien heureux !

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse, on a droit d'être fier,
C'est honorable. Et puis cela donne bon air.
C'est de bon goût. Et si de vous quelqu'un s'informe,
On dit tout haut : L'amant de Marion de Lorme !

Didier veut lui rendre le portrait ; il refuse de le recevoir.

Non. Gardez le portrait. Elle est à vous ; ainsi
Le portrait vous revient de droit. Gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en espagnole? —
Donc vous me succédez! Un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond.
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux, — qui m'ont
Supplanté.

Riant.

Croiriez-vous? le cardinal lui-même.
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme,
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son cœur
En bonne compagnie.

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER, à part.

Horreur!

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous avez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots,
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas? Ce doit être une histoire excellente!

DIDIER.

Toute une histoire!

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER, *d'une voix de tonnerre.*

Tête et sang! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi! seriez-vous jaloux?

Riant

Oh! ridicule énorme!

Jaloux de qui? jaloux de Marion de Lorme!
La pauvre enfant! N'allez pas lui faire un sermon!

DIDIER.

Soyez tranquille!

A part.

O Dieu! l'ange était un démon!

Entrent Laffemas et le Gracieux. — Didier sort — Saverny le suit.

SCÈNE VIII

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, à Laffemas.

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

A part.

Humph! Costume d'alcade et figure de sbire!
Un petit œil, orné d'un immense sourcil!
Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil!

LAFFEMAS, tirant une bourse

L'ami!

LE GRACIEUX, se rapprochant. — Bas à Laffemas.

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,
Et vous voulez savoir?...

LAFFEMAS, bas en souriant.

Oui, quel est son Rodrigue.

LE GRACIEUX.

Son galant?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi?

LAFFEMAS, avec impatience.

Est-il là?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, s'approchant vivement de lui

Eh! fais-le-moi voir!

LE GRACIEUX, avec une profonde révérence.

C'est moi.

J'en suis fou.

Laffemas, désappointé, s'éloigne avec dépit, puis se rapproche, faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines?

LE GRACIEUX.

Ah Dieu! cette musique a des douceurs divines!

LAFFEMAS, à part.

J'ai mon Didier!

Au Gracieux.

Vois-tu cette bourse?

LE GRACIEUX.

Combien?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph!

LAFFEMAS, lui faisant sonner sa bourse sous le nez.

Veux-tu?

LE GRACIEUX, lui arrachant la bourse.

Je veux bien.

D'un ton théâtral, à Laffemas qui l'écoute avec anxiete

Monseigneur! si ton dos portait, — bien à son centre —
Une bosse en grosseur égale à ton gros ventre,
Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,
De louis, de doublons, de sequins,... en ce cas...

LAFFEMAS, vivement.

Eh bien! que dirais-tu?

LE GRACIEUX, mettant la bourse dans sa poche

J'empocherais la somme,
Et je dirais :

Avec une profonde révérence.

Merci, vous êtes un bon homme!

LAFFEMAS, à part, furieux.

Peste du jeune singe!

LE GRACIEUX, à part, riant.

Au diable le vieux chat!

LAFFEMAS, à part.

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.
C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.
Oh! les maudits satans d'Égypte et de Bohême!

Au Gracieux, qui s'en va.

Çà, rends la bourse au moins!

LE GRACIEUX, se retournant, d'un ton tragique.

Pour qui me prenez-vous,
Seigneur? Et l'univers, que dirait-il de nous?
Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme
De vous vendre à prix d'or une tête et mon âme!

Il veut sortir.

LAFFEMAS, le retenant.

Fort bien! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, *toujours sur le même ton.*

Je garde mon honneur,
Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur!

Il salue et rentre dans la grange.

SCENE IX

LAFFEMAS, seul.

Vil baladin! l'orgueil en des âmes si basses!
S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombasses.
Et si je ne chassais un plus noble gibier... —
— Comment dans tout cela découvrir le Didier?
Prendre toute la bande en masse, et puis la faire
Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire!
C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé.
Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé
Qui, rongeant cuivre et plomb, mît à nu la parcelle
D'or pur que ce lingot d'alliage recèle. —
Retourner sans ma prise auprès de monseigneur
Le cardinal!

Se frappant le front.

Mais oui... quelle idée!... O bonheur!
Il est pris!

Appelant par la porte de la grange.

Hé! messieurs de la troupe comique,
Deux mots!

Les comédiens sortent en foule de la grange.

SCÈNE X

LES MÊMES, LES COMÉDIENS, parmi eux MARION et DIDIER, puis SAVERNY, puis LE MARQUIS DE NANGIS.

LE SCARAMOUCHE, à Laffemas.

Que nous veut-on ?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,
Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet
De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait
Aux moments de loisir que lui laisse le prince,
De bons comédiens, s'il en est en province.
Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc,
Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

Tous les comédiens s'approchent avec empressement. — Entre Saverny, qui observe avec curiosité ce qui se passe.

LE GRACIEUX, à part, comptant les génovines de Laffemas.

Douze! il m'avait dit vingt! il m'a volé! Vieux drôle!

LAFFEMAS.

Dites-moi tour à tour chacun un bout de rôle,
Tous, — pour que je choisisse et que je juge enfin.

A part.

S'il se tire de là, le Didier sera fin.

Haut.

Êtes-vous au complet?

Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.

LE GRACIEUX, allant à eux.

Eh! venez donc, vous autres!

MARION.

Juste ciel!

Didier la quitte et va se mêler aux comédiens; elle le suit.

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres!
Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,
Et dire tous les soirs des vers de cardinal!
C'est un sort!

Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux; Didier sans regarder Marion, l'œil fixé en terre, les bras croisés sous son manteau; Marion attachant sur Didier des yeux pleins d'anxiété.

LE GRACIEUX, en tête de la troupe. — A part.

Eût-on cru que ce corbeau sinistre
Recrutât des farceurs au cardinal-ministre!

LAFFEMAS, au Gracieux.

Toi, d'abord. Quel es-tu?

LE GRACIEUX, avec un grand salut et une pirouette qui fait ressortir sa bosse.

Je suis le Gracieux
De la troupe, et voici ce que je sais le mieux:

Il chante.

Des magistrats, sur des nuques
Ce sont d'énormes perruques.
De toute cette toison
On voit sortir à foison
Chaînes, gibet, roue, amende,
Au moindre signe évident
D'une perruque plus grande
Qu'on nomme le président.

Qu'un frater cuistre nomade,
Lave, enfarine et pommade

Des cheveux, que des pelés
A des tondus ont volés;
Qu'il les peigne, les éduque,
Leur donne un air d'apparat,
Cela fait une perruque,
C'est-à-dire un magistrat.

L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge,
C'est un mélange matois
De latin et de patois...

LAFFEMAS, *l'interrompant.*

Tu chantes faux, à rendre envieuse une orfraie!
Tais-toi!

LE GRACIEUX, *riant.*

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, *au Scaramouche.*

A votre tour.

LE SCARAMOUCHE, *saluant.*

Je suis Scaramouche, seigneur.
J'ouvre la scène ainsi dans *la Duègne d'honneur* :

Déclamant :

« Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
« Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
« Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet... »

Laffemas l'interrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler. Le Taillebras salue profondément et se redresse.

LE TAILLEBRAS, *avec emphase.*

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand khan, pris le mogol rebelle...

LAFFEMAS.

Autre chose!

Bas à Saverny, qui est debout près de lui.

Vraiment que Marion est belle!

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît, cependant,
Je serai Charlemagne, empereur d'Occident.

Il déclame avec emphase.

« Quel étrange destin; ô ciel! je vous appelle!
« Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle;
« Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
« Délivrer à un autre un amour qui est mien,
« En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
« M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
« Ainsi pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez;
« Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez;
« Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine;
« Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine!

LAFFEMAS.

Bon.

A Saverny

— Tudieu les beaux vers! c'est dans la *Bradamante*
De Garnier! quel poëte!

A Marion.

A votre tour, charmante!
Votre nom?

MARION, tremblante.

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment!
La Chimène? En ce cas, vous avez un amant.
Qui tue en duel quelqu'un...

MARION, effrayée.

Moi!

LAFFEMAS, ricanant.

J'ai bonne mémoire.
Et qui se sauve...

MARION, à part.

Dieu!

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, à demi tournée vers Didier.

« Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
« Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
« Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
« Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
« Combats pour m'affranchir d'une condition
« Qui me livre à l'objet de mon aversion.
« Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
« Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
« Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
« Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix! »

Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main. Marion, pâle, regarde Didier, qui demeure immobile, les yeux baissés.

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui mieux que vous ne faites
Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes;
Vous êtes adorable!

A Saverny.

On ne peut le nier,
Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à son éminence.

A Marion.

Quel talent! quels beaux yeux! vous enterrer ainsi!
Vous n'êtes pas, madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.

MARION, bas à Didier, avec angoisse.

Grand Dieu! restons ensemble!

LAFFEMAS, souriant.

Mais venez près de moi vous asseoir.

Didier repousse Marion, qui vient tomber, effrayée, sur le banc près de Laffemas.

MARION, à part.

Ah ! je tremble !

LAFFEMAS, souriant à Marion d'un air de reproche.

Enfin !

A Didier.

Vous, votre nom ?

Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.

DIDIER, d'un ton grave.

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier !

Étonnement et stupeur.

DIDIER, à Laffemas, qui ricane avec triomphe.

Vous pouvez à présent tous les congédier !
Vous avez votre proie. Elle reprend sa chaîne.
Ah ! cette joie enfin vous coûte assez de peine !

MARION, courant à lui.

Didier !

DIDIER, avec un regard glacé.

De celui-ci ne me détournez pas,
Madame !

Elle recule et vient tomber anéantie sur le banc.

A Laffemas.

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,

Démon! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme!
Je pouvais fuir ton piége, inutile à moitié.
Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié!
Prends-moi, fais-toi payer ta pauvre perfidie!

LAFFEMAS, avec une colère concentrée, et s'efforçant de rire.

Donc, vous ne jouez pas, monsieur, la comédie?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée!

LAFFEMAS.

Oh! je la jouerais mal,
Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal;
C'est une tragédie, — où vous aurez un rôle.

Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dédain.

Ne tournez pas ainsi la tête sur l'épaule,
Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.
Allez, recommandez, monsieur, votre âme à Dieu.

MARION.

Ah!...

En ce moment, le marquis de Nangis repasse au fond, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de hallebardiers. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.

LAFFEMAS, au marquis de Nangis.

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.
Bonne nouvelle! mais prêtez-moi votre escorte.
L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,
Mais nous l'avons repris.

MARION, se jetant aux genoux de Laffemas.

Monsieur, pitié pour lui!

LAFFEMAS, avec galanterie.

Vous à mes pieds, madame! Eh! ma place est aux vôtres!

MARION, toujours à genoux et joignant les mains.

Oh! monseigneur le juge! ayez pitié des autres,
Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux
Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous!

LAFFEMAS, souriant.

Mais quoi! c'est un sermon vraiment que vous nous faites!
Ah! madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes,
Mais ne nous prêchez point. — Pour vous je ferais tout,
Mais cet homme a tué, c'est un meurtre...

DIDIER, à Marion.

Debout!

Marion se relève tremblante.

A Laffemas.

Tu mens! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur...

DIDIER.

Tu mens, te dis-je.

LAFFEMAS.

Paix!

A Marion.

— Le sang veut du sang. Cette rigueur m'afflige.
Il a tué! tué qui? — Le marquis Gaspard
De Saverny, —

Montrant M. de Nangis.

neveu de ce digne vieillard,
Jeune seigneur parfait! C'est la plus grande perte
Pour la France et le roi! — S'il n'était pas mort, certe,
Je ne dis pas... mon cœur n'est pas de roche... et si...

SAVERNY, faisant un pas.

Celui que l'on croit mort n'est pas mort. — Le voici!

Étonnement général.

LAFFEMAS, tressaillant.

Gaspard de Saverny! mais, à moins d'un prodige?...
Ils ont là son cercueil!

SAVERNY, arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre et sa perruque noire.

Il n'est pas mort, vous dis-je.
Me reconnaissez-vous?

LE MARQUIS DE NANGIS, comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se jette dans ses bras.

Mon Gaspard! mon neveu!
Mon enfant!

Ils se tiennent étroitement embrassés.

MARION, toujours prosternée.

Ah! Didier est sauvé! — Juste Dieu!

DIDIER, froidement à Saverny.

A quoi bon? Je voulais mourir.

MARION, tombant à genoux et les yeux au ciel.

Dieu le protége.

DIDIER, continuant sans l'écouter.

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piége,
Et que je n'eusse pas rompu de l'éperon
Sa toile d'araignée à prendre un moucheron!
La mort est désormais le seul bien que j'envie.
Vous me servez bien mal pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il? Vous vivrez!

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.
Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny?

MARION.

Oui!

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

MARION, lui montrant le marquis de Nangis qui tient toujours Saverny embrassé

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure.

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny?

MARION.

Comment
Pouvez-vous en douter à cet embrassement?

LE MARQUIS DE NANGIS, se détournant.

Si c'est lui! mon Gaspard! mon fils! mon sang! mon âme!

A Marion.

N'a-t-il pas demandé si c'était lui, madame?

LAFFEMAS, au marquis de Nangis.

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu
Gaspard de Saverny?

LE MARQUIS DE NANGIS, avec force.

Oui!

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

A Saverny.

De par le roi, marquis Gaspard, je vous arrête.
— Votre épée.

Étonnement et consternation dans l'assistance.

LE MARQUIS DE NANGIS.

O mon fils!

MARION.

Ciel !

DIDIER.

Encore une tête !
Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain
C'est le moins qu'il revienne, une dans chaque main !

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit ?...

LAFFEMAS.

Demandez compte à son éminence.
Tous survivants au duel tombent sous l'ordonnance.

A Saverny.

Donnez-moi votre épée.

DIDIER, regardant Saverny.

Insensé !

SAVERNY, tirant son épée et la présentant à Laffemas.

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, l'arrêtant.

Un instant ! Devant moi nul n'est seigneur ici.
Seul j'ai dans ce château justice basse et haute ;
Notre sire le roi n'y serait que mon hôte.

A Saverny.

Ne remettez qu'à moi votre épée.

Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.

LAFFEMAS.

En honneur,
C'est un droit féodal fort déchu, monseigneur.
Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,
Mais moi qui ne veux pas vous affliger...

DIDIER.

Infâme !

LAFFEMAS, s'inclinant devant le marquis.

J'y souscris. En revanche, à présent, pour raison,
Prêtez-moi votre garde avec votre prison.

LE MARQUIS DE NANGIS, à ses gardes.

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres.
Je vous défends à tous de faire un pas !

LAFFEMAS, d'une voix tonnante.

Mes maîtres,
Écoutez ! — Je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or vous seriez hardis
De ne pas m'obéir ; car si, lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se taise,
Il hésite, alors c'est que sa tête lui pèse.

Les gardes, consternés, entraînent en silence les deux prisonniers. Le marquis de Nangis se détourne, indigné, et cache ses yeux de sa main.

MARION.

Tout est perdu !

A Laffemas.

Monsieur, si votre cœur...

LAFFEMAS, bas à Marion.

Ce soir
Je vous dirai deux mots, si vous venez me voir.

MARION, à part.

Que me veut-il ? Il a des sourires funèbres.

C'est une âme profonde et pleine de ténèbres.

Se jetant vers Didier.

Didier !

DIDIER, froidement.

Adieu, madame !

MARION, frissonnant du son de sa voix.

Eh bien ! qu'ai-je donc fait ?
Ah ! malheureuse !

Elle tombe sur le banc.

DIDIER.

Oui. Malheureuse, en effet !

SAVERNY.

Il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.

Monsieur, doublera-t-on le paîment pour deux têtes ?

UN VALET, entrant, au marquis.

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes.
Pour la cérémonie on vient de votre voix
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

Les gardes emmènent Didier et Saverny.

ACTE QUATRIÈME

LE ROI

CHAMBORD

La salle des gardes, au château de Chambord.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE BELLEGARDE, riche costume de cour avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau ; LE MARQUIS DE NANGIS, grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.

Ils traversent tous deux le fond de la salle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le roi fait grâce.
C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.
Soyez tranquille. Il est, de cœur comme de nom,
Fils d'Henri quatre.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Et moi j'en fus le compagnon.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Vive-Dieu ! nous avons pour le père avec joie
Usé plus d'un pourpoint de fer, et non de soie !
Marquis, allez au fils, montrez vos cheveux gris,
Et pour tout plaidoyer dites : Ventre-Saint-Gris !
— Que Richelieu lui donne une raison meilleure !
— Mais cachez-vous d'abord.

Il lui ouvre une porte latérale.

Il viendra tout à l'heure.
Puis, à vous parler franc, vos habits que voici
Sont taillés d'une mode à faire rire ici.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Rire de mon deuil !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah ! tous ces muguets ! — Compère,
Tenez-vous là. Le roi viendra bientôt, j'espère.
Je le disposerai contre le cardinal.
Puis, quand je frapperai du pied, à ce signal
Vous viendrez.

LE MARQUIS DE NANGIS, lui serrant la main.

Dieu vous paie !

LE DUC DE BELLEGARDE, à un mousquetaire qui se promène devant une petite porte dorée.

Eh ! monsieur de Navaille,
Que fait le roi ?

LE MOUSQUETAIRE.

Mon duc, sa majesté travaille...

Baissant la voix

Avec un homme noir.

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.

Je crois que justement
C'est un arrêt de mort qu'il signe en ce moment.

Au vieux marquis, en lui serrant la main.

Courage !

Il l'introduit dans la galerie voisine.

En attendant que je vous avertisse,
Regardez ces plafonds qui sont du Primatice.

Ils sortent tous deux. — Entre Marion en grand deuil par la grande porte du fond qui donne sur l'escalier

SCÈNE II

MARION, LES GARDES.

LE HALLEBARDIER de garde, à Marion.

Madame, on n'entre pas.

MARION, avançant.

Monsieur...

LE HALLEBARDIER, mettant sa hallebarde en travers de la porte.

On n'entre point.

MARION, avec dédain.

Ici contre une dame on met la lance au poing!
Ailleurs, c'est pour.

LE MOUSQUETAIRE, riant, au hallebardier.

Attrape!

MARION, d'une voix ferme.

Il faut, monsieur le garde,
Que je parle à l'instant au duc de Bellegarde.

LE HALLEBARDIER, baissant sa hallebarde. — A part.

Hum! tous ces verts galants!

LE MOUSQUETAIRE.

Madame, entrez.

Elle entre et s'avance d'un pas déterminé.

LE HALLEBARDIER, à part, et la regardant du coin de l'œil.

C'est clair !
Le bon vieux duc n'est pas si vieux qu'il en a l'air.
Jadis le roi l'eût fait mettre à la tour du Louvre
Pour donner rendez-vous chez lui.

LE MOUSQUETAIRE, faisant signe au hallebardier de se taire.

La porte s'ouvre.

La petite porte dorée s'ouvre. M. de Laffemas en sort, tenant à la main un rouleau de parchemin auquel pend un sceau de cire rouge à des tresses de soie.

SCÈNE III

MARION, LAFFEMAS.

Geste de surprise de tous deux. — Marion se détourne avec horreur.

LAFFEMAS, s'avançant vers Marion à pas lents. — Bas

Que faites-vous céans ?

MARION.

Et vous?

LAFFEMAS déroule le parchemin et l'étale devant ses yeux.

Signé du roi.

MARION, après un coup d'œil, cachant son visage de ses mains.

Dieu !

LAFFEMAS, se penchant à son oreille.

Voulez-vous ?

Marion tressaille et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion. Baissant la voix.

Veux-tu ?

MARION, le repoussant.

Tentateur ! laisse-moi !

LAFFEMAS, se redressant avec un ricanement.

Donc, vous ne voulez pas ?

MARION.

Crois-tu que je te craigne?

Le roi peut faire grâce, et c'est le roi qui règne.

LAFFEMAS.

Essayez-en. — Usez du bon vouloir du roi !

Il lui tourne le dos, puis revient tout à coup sur ses pas, croise les bras, et se penche à son oreille.

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi !

Il sort. — Entre le duc de Bellegarde.

SCÈNE IV

MARION, LE DUC DE BELLEGARDE.

MARION, allant au duc.

Monsieur le duc, ici vous êtes capitaine.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quoi! charmante, c'est vous!

Saluant.

Que voulez-vous, ma reine?

MARION.

Voir le roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quand?

MARION.

Sur l'heure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! l'ordre est bref. — Pour(

MARION.

Pour quelque chose.

LE DUC DE BELLEGARDE, éclatant de rire.

Allons! faites venir le roi.

Comme elle y va!

MARION.

C'est un refus?

LE DUC DE BELLEGARDE

Mais je suis vôtre!

En souriant.

Nous sommes-nous jamais rien refusé l'un l'autre?

MARION.

C'est fort bien, monseigneur, mais parlerai-je au roi?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Parlez d'abord au duc. Je vous donne ma foi
Que vous verrez le roi tout à l'heure au passage.
Mais causons cependant. Çà, petite! est-on sage?
Vous en noir! on dirait une dame d'honneur.
Vous aimiez tant à rire autrefois.

MARION.

Monseigneur,
Je ne ris plus.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Pardieu! mais je crois qu'elle pleure.
Vous!

MARION, essuyant ses larmes, d'une voix ferme.

Monseigneur le duc, je veux parler sur l'heure
Au roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais dans quel but?

MARION.

Ah! c'est pour...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Est-ce aussi
Contre le cardinal ?

MARION.

Oui, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE, lui ouvrant la galerie.

Entrez ici.
Je mets les mécontents dans cette galerie.
Ne sortez pas avant le signal, je vous prie.

Marion entre. Il referme la porte.

J'eusse pour le marquis fait ce coup hasardeux.
Il n'en coûte pas plus de travailler pour deux.

Peu à peu la salle se remplit de courtisans qui causent entre eux. Le duc de Bellegarde va de l'un à l'autre. — Entre L'Angely.

SCÈNE V

LES COURTISANS.

LE DUC DE BELLEGARDE, au duc de Beaupréau

Bonjour, duc.

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et que dit-on ?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

On parle
D'un nouveau cardinal.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Qui? l'archevêque d'Arle?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Non, l'évêque d'Autun. Du moins, tout Paris croit
Qu'il a le chapeau rouge.

L'ABBÉ DE GONDI.

Il lui revient de droit.
C'est lui qui commandait l'artillerie au siége
De la Rochelle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui-da!

L'ANGELY.

J'approuve le saint-siége.
Un cardinal du moins fait selon les canons.

L'ABBÉ DE GONDI, riant.

Ce fou de L'Angely!

L'ANGELY, saluant.

Monsieur sait tous mes noms.

Entre Laffemas. Tous les courtisans l'entourent à l'envi et s'empressent autour de lui. Le duc de Bellegarde les observe avec humeur.

LE DUC DE BELLEGARDE, à L'Angely.

Bouffon, quel est cet homme à fourrure d'hermine?

L'ANGELY.

A qui de toute part on fait si bonne mine?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui. Je n'ai point encor vu cet homme céans.
Est-ce que c'est quelqu'un de monsieur d'Orléans?

L'ANGELY.

On l'accueillerait moins.

LE DUC DE BELLEGARDE, l'œil sur Laffemas qui se pavane.

Quels airs de grand d'Espagne!

L'ANGELY, bas.

C'est le sieur Laffemas, intendant de Champagne,
Lieutenant criminel.

LE DUC DE BELLEGARDE, bas

Lieutenant infernal!
Celui qu'on surnommait bourreau du cardinal?

L'ANGELY, toujours bas.

Oui.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cet homme à la cour!

L'ANGELY.

Pourquoi pas, je vous prie?
Un chat-tigre de plus dans la ménagerie!
— Vous le présenterai-je?

LE DUC DE BELLEGARDE, avec hauteur.

Ah! bouffon!

L'ANGELY.

En honneur,
Je le ménagerais si j'étais grand seigneur.
Soyez de ses amis. Voyez, chacun le fête.
S'il ne vous prend la main, il vous prendra la tête!

Il va chercher Laffemas et le présente au duc, qui s'incline d'assez mauvaise grâce.

LAFFEMAS, saluant.

Monsieur le duc...

LE DUC DE BELLEGARDE, saluant.

Monsieur, je suis charmé...

A part.

Vrai Dieu!
Où sommes-nous tombés?... — Monsieur de Richelieu!...

Laffemas s'éloigne.

LE VICOMTE DE ROHAN, éclatant de rire au fond de la salle dans un groupe de courtisans.

Charmant!

L'ANGELY.

Quoi?

LE VICOMTE DE ROHAN.

Marion, là, dans la galerie!

L'ANGELY.

Marion?

LE VICOMTE DE ROHAN.

Je faisais cette plaisanterie :
Marion chez Louis le Chaste, c'est charmant!

L'ANGELY.

Oui-da, monsieur, c'est très spirituel, vraiment!

LE DUC DE BELLEGARDE, au comte de Charnacé.

Monsieur le louvetier, avez-vous quelque proie?
Bonne chasse?

LE COMTE DE CHARNACÉ.

Nulle. Hier, j'eus une fausse joie.
Les loups avaient mangé trois paysans. D'abord
J'ai cru que nous aurions force loups à Chambord.
Bah! j'ai fouillé le bois, pas un loup, pas de trace!

A L'Angely.

Fou, que sais-tu de gai?

L'ANGELY.

Rien de ce qui se passe.
Ah! si fait. — On va pendre, à Beaugency, je croi,
Deux hommes pour un duel.

L'ABBÉ DE GONDI.

Bah! pour si peu!

La petite porte dorée s'ouvre.

UN HUISSIER.

Le roi!

Entre le roi. Tout en noir, pâle, les yeux baissés, avec le Saint-Esprit au pourpoint et au manteau. Chapeau sur la tête. — Tous les courtisans se découvrent et se rangent en silence sur deux haies. — Les gardes baissent leurs piques et présentent leurs mousquets.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

Le roi entre à pas lents, traverse, sans lever la tête, la foule des courtisans, puis s'arrête sur le devant, et reste quelques instants rêveur et silencieux. Les courtisans se retirent au fond de la salle.

LE ROI.

Tout va de mal en pis... Tout!

Aux courtisans, avec un signe de tête.

Messieurs, Dieu vous garde!

Il se jette dans un grand fauteuil et soupire profondément.

Ah!... j'ai bien mal dormi, monsieur de Bellegarde!

LE DUC, s'avançant avec trois profondes révérences.

Mais, sire, on ne dort plus maintenant.

LE ROI, vivement.

N'est-ce pas?
Tant l'état marche au gouffre et se hâte à grands pas!

LE DUC.

Ah! sire! il est guidé d'une main forte et large...

LE ROI.

Oui, le cardinal-duc porte une lourde charge!

LE DUC.

Sire!...

LE ROI.

A ses vieilles mains je devrais l'épargner.
Mais, duc, — j'ai bien assez de vivre, sans régner!

LE DUC.

Sire,... le cardinal n'est pas vieux. .

LE ROI.

Bellegarde!
Franchement, — nul ici n'écoute et ne regarde, —
Que pensez-vous de lui?

LE DUC.

De qui, sire?

LE ROI.

De lui?

LE DUC.

De l'éminence?

LE ROI.

Eh! oui.

LE DUC.

Mon regard ébloui
Peut se fixer à peine...

LE ROI.

Est-ce votre franchise?

Regardant autour de lui.

Pourtant point d'éminence ici, — rouge ni grise!
Pas d'espion! Parlez, que craignez-vous? Le roi
Veut votre avis tout franc sur le cardinal.

LE DUC.

Quoi!
Tout franc, sire?

LE ROI.

Tout franc.

DUC, hardiment.

Eh bien!... — C'est un grand hom

LE ROI.

Au besoin, n'est-ce pas, vous l'iriez dire à Rome?
Entendez-vous? l'état souffre, entendez-vous bien?
Entre lui qui fait tout et moi qui ne suis rien.

LE DUC.

Ah!...

LE ROI.

Règle-t-il pas tout, paix, guerre, états, finances?
Fait-il pas lois, édits, mandements, ordonnances?
Il est roi, dis-je! Il a dissous par trahison
La ligue catholique: il frappe la maison
D'Autriche, qui me veut du bien, — dont est la reine.

LE DUC.

Sire! il vous laisse faire au Louvre une garenne.
Vous avez votre part!

LE ROI.

Avec le Danemark
Il intrigue.

LE DUC.

Il vous a laissé fixer le marc
De l'argent aux joailliers.

LE ROI, dont l'humeur augmente.

A Rome il fait la guerre.

LE DUC.

Il vous a laissé seul rendre un édit naguère

Qui défend qu'un bourgeois, quand même il le voudrait,
Mange plus d'un écu par tête au cabaret.

LE ROI.

Et tous les beaux traités qu'il arrange en cachette!

LE DUC.

Et votre rendez-vous de chasse à la Planchette?

LE ROI.

Lui seul fait tout. Vers lui requêtes et placets
Se précipitent. Moi, je suis pour les Français
Une ombre. En est-il un qui pour ce qu'il désire
Vienne à moi?

LE DUC.

Quand on a les écrouelles, sire!

La colère du roi va croissant

LE ROI.

Il veut donner mon ordre à monsieur de Lyon,
Son frère; mais non pas, j'entre en rébellion!

LE DUC.

Mais...

LE ROI.

On m'a dégoûté des siens.

LE DUC.

Sire! l'envie!

LE ROI.

Sa nièce Combalet mène une belle vie!

LE DUC.

La médisance!...

LE ROI.

Il a deux cents gardes à pié.

LE DUC.

Mais il n'en a que cent à cheval.

LE ROI.

C'est pitié!

LE DUC.

Sire, il sauve la France.

LE ROI.

Oui, duc? — Il perd mon âme!
D'un bras il fait la guerre à nos payens, — l'infâme!
De l'autre il signe un pacte aux huguenots suédois.

Bas à l'oreille de Bellegarde.

Puis, si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève! Toutes
De mes amis! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang! et c'est lui qui m'habille de deuil!

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens? Épargna-t-il Saint-Preuil?

LE ROI.

S'il a pour ceux qu'il aime une tendresse amère,
Certe, il m'aime ardemment!

Brusquement, après un silence, en croisant les bras.

Il m'exile ma mère!

LE DUC.

Mais, sire, il croit toujours agir à vos souhaits,
Il est fidèle, sûr, dévoué...

LE ROI.

Je le hais!

Il me gêne, il m'opprime! et je ne suis ni maître,
Ni libre, moi qui suis quelque chose peut-être.
A force de marcher à pas si lourds sur moi,
Craint-il pas à la fin de réveiller le roi?
Car près de moi, chétif, si grande qu'elle brille,
Sa fortune à mon souffle incessamment vacille,
Et tout s'écroulerait si, disant un seul mot,
Ce que je veux tout bas, je le voulais tout haut!

Un silence.

Un homme fait le bon mauvais, le mauvais pire.
Comme le roi, l'état, déjà malade, empire.
Cardinal au dehors, cardinal au dedans,
Le roi jamais! — Il mord l'Autriche à belles dents,
Laisse prendre à qui veut mes vaisseaux dans le golfe
De Gascogne, me ligue avec Gustave-Adolphe.
Que sais-je?... Il est partout comme l'âme du roi,
Emplissant mon royaume, et ma famille, et moi!
Ah! je suis bien à plaindre!

Allant à la fenêtre.

Et toujours de la pluie!

LE DUC.

Votre majesté donc souffre bien?

LE ROI.

Je m'ennuie.

Un silence.

Moi, le premier de France, en être le dernier!
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
Oh! chasser tout le jour! en vos allures franches
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les branches!
Rire des gens du roi! chanter pendant l'éclair,
Et vivre libre aux bois, comme l'oiseau dans l'air!
Le manant est du moins maître et roi dans son bouge.
— Mais toujours sous les yeux avoir cet homme rouge,

Toujours là, grave et dur, me disant à loisir:
— « Sire! il faut que ceci soit votre bon plaisir! »
— Dérision! cet homme au peuple me dérobe.
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit : — Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal? — on répond : C'est le roi!
— Puis ce sont tous les jours quelques nouvelles listes.
Hier des huguenots, aujourd'hui des duellistes,
Dont il lui faut la tête. — Un duel! le grand forfait!
Mais des têtes toujours! — Qu'est-ce donc qu'il en fait?

Bellegarde frappe du pied. — Entrent le marquis de Nangis et Marion.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARION, LE MARQUIS DE NANGIS

Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi, et met un genou en terre. Marion tombe à genoux à la porte.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice!

LE ROI.

Contre qui?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce!

LE ROI.

Pour qui?

MARION.

Didier.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice!

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, à Marion.

Vous?

MARION, avec fermeté.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, montrant tour à tour les deux mains du roi.

De cette main justice, et de l'autre merci.
Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine
De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, bas au marquis.

Parlez pour les deux, monseigneur!

LE MARQUIS DE NANGIS, continuant.

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.

Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens,
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, se relevant.

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire;
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale;
Il ne la frappait point sans y fort regarder;
Et, bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire avec des gens d'épées
Quelque chose de mieux que des têtes coupées;
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis longtemps qui ne seraient pas vieux!
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,

Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet!
Sire! le sang n'est pas une bonne rosée;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon
Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser, pendant que le bourreau travaille!
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc, je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice,
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats,
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes,
Qu'un prêtre qui se paie une dîme de têtes,
Et que cet homme illustre entre les inhumains
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains!

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits!

Montrant ses cheveux qui grisonnent.

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure!
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure!

LE ROI.

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard!

MARION.

La grâce de Didier!

LE ROI.

Tout ce qu'un roi départ
En grâces, trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah! sire! à notre deuil que le roi compatisse!
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés,
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés!
Mourir, grand Dieu! mourir sur un gibet infâme!
Vous aurez pitié d'eux! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois. Pleurer peut-être est mal;
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal!
Pourquoi leur en veut-il? Qu'ont-ils fait? Il n'a même
Jamais vu mon Didier. — Hélas! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux! les tuer pour un duel!
Leurs mères! songez donc! — Ah! c'est horrible! — O ciel!
Vous ne le voudrez pas!... — Ah! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes,
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous!

Ils ont eu tort, c'est vrai! Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez? la jeunesse!
Mon Dieu! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte.
Les choses tous les jours se passent de la sorte;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
Sire. — Est-ce pas, messieurs? — Ah! Dieu! l'affreux malheur!
Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes!
Oh! je vous aimerai, sire, si vous le faites!
Grâce! grâce! — Oh! mon Dieu! si je savais parler,
Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,
C'est une pauvre enfant, son Didier, c'est son âme... —
J'étouffe. Ayez pitié!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette dame?

MARION.

Une sœur, majesté, qui tremble à vos genoux.
Vous vous devez au peuple.

LE ROI.

Oui, je me dois à tous.
Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.

Il faut de la pitié, sire!

LE ROI.

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Deux enfants de vingt ans, sire! songez-y bien.
Ah! leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION.

Majesté, vous avez une mère, une femme.

Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, sire! — Eh bien! pitié pour une sœur!

LE ROI.

Un frère? non, madame.

Il réfléchit un instant.

Ah! si fait. J'ai MONSIEUR.

Apercevant la suite du marquis.

Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade?
Sommes-nous assiégés? allons-nous en croisade?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Êtes-vous duc et pair?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé pour des cérémonies.
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit!

LE ROI.

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur. Mais laissez-nous les nôtres sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, frissonnant.

Sire! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,

Il tombe à genoux.

Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
Grâce!

Le roi fait un signe brusque de colère et de refus.

Le marquis se relève lentement.

Du roi Henri, votre père et le nôtre,

Je fus le compagnon, et j'étais là quand l'autre...
L'autre monstre, — enfonça le poignard... — Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire! j'ai vu mon père, hélas! et mes six frères
Choir tour à tour au choc des factions contraires;
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant, — le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau qui s'en joue
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

Mettant la main sur sa poitrine.

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve!

Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.

LE ROI, essuyant une larme, en le suivant des yeux, à Bellegarde.

Pour ne pas défaillir il faut qu'un roi s'observe.
Bien faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...

Il rêve un moment et sort brusquement de son silence.

Aujourd'hui pas de grâce! hier j'ai trop péché.

Se rapprochant de Bellegarde.

Pour vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Mainte chose hardie et qui pourra vous nuire
Quand au cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.
J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde...

Bâillant.

Ah! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde!

Congédiant du geste gardes et courtisans.

Messieurs, laissez-nous seul. Allez.

à L'Angely.

Demeure, toi.

Tout le monde sort, excepté Marion, que le roi ne voit pas. Le duc de Bellegarde l'aperçoit accroupie au seuil de la porte, et va à elle.

LE DUC DE BELLEGARDE, bas à Marion

Vous ne pouvez rester à la porte du roi.
Qu'y faites-vous, collée ainsi qu'une statue?
Ma chère, allez-vous-en.

MARION.

J'attendrai qu'on m'y tue.

L'ANGELY, bas au duc.

Laissez-la, duc.

Bas à Marion.

Restez.

Il revient auprès du roi, qui s'est assis dans le grand fauteuil et rêve profondément

SCÈNE VIII

LE ROI, L'ANGELY.

LE ROI, *avec un profond soupir.*

L'Angely! L'Angely!
Viens, j'ai le cœur malade et d'amertume empli.
Point de rire à la bouche, et dans mes yeux arides
Point de pleurs. Toi qui seul quelquefois me dérides,
Viens. — Toi qui n'as jamais peur de ma majesté,
Fais luire dans mon âme un rayon de gaîté.

Un silence.

L'ANGELY.

N'est-ce pas que la vie est une chose amère,
Sire?

LE ROI.

Hélas!

L'ANGELY.

Et que l'homme est un souffle éphémère?

LE ROI.

Un souffle, et rien de plus.

L'ANGELY.

N'est-ce pas, dites-moi,
Qu'on est bien malheureux d'être homme et d'être roi,
Sire?

LE ROI.

On a double charge.

L'ANGELY.

Et, plutôt qu'être au monde,
Que mieux vaut le tombeau, si l'ombre en est profonde?

LE ROI.

Je l'ai toujours dit.

L'ANGELY.

Sire! être mort, ou pas né,
Voilà le seul bonheur. Mais l'homme est condamné.

LE ROI.

Que tu me fais plaisir de parler de la sorte!

Un silence.

L'ANGELY.

Une fois au tombeau, pensez-vous qu'on en sorte?

LE ROI, dont la tristesse a été toujours croissant aux paroles du fou.

Nous le saurons plus tard. — J'en voudrais être là.

Un silence.

Fou, je suis malheureux! Entends-tu bien cela?

L'ANGELY.

Je le vois. — Vos regards, votre face amaigrie,
Votre deuil...

LE ROI.

Et comment veux-tu donc que je rie?

Se rapprochant du fou.

Car avec moi, vois-tu, — tu perds ta peine. — A quoi
Te sert de vivre donc? Beau métier! fou de roi!

Grelot faussé, — pantin qu'on jette et qu'on ramasse,
Dont le rire vieilli n'est plus qu'une grimace. —
Que fais-tu sur la terre, à jouer arrêté?
Pourquoi vis-tu?

L'ANGELY.

Je vis par curiosité.
Mais vous, — à quoi bon vivre? Ah! je vous plains dans l'âme!
Comme vous êtes roi, mieux vaudrait être femme!
Je ne suis qu'un pantin dont vous tenez le fil;
Mais votre habit royal cache un fil plus subtil
Que tient un bras plus fort; et moi, j'aime mieux être
Pantin aux mains d'un roi, sire, qu'aux mains d'un prêtre!

Un silence.

LE ROI, rêvant et de plus en plus triste.

Tu ris, mais tu dis vrai. C'est un homme infernal.
— Satan pourrait-il pas s'être fait cardinal?
Si c'était lui dont j'ai l'âme ainsi possédée
Qu'en dis-tu?

L'ANGELY.

J'ai souvent, sire, eu la même idée.

LE ROI.

Ne parlons plus ainsi. Ce doit être un péché.
Vois comme le malheur sur moi s'est attaché.
Je viens ici, — j'avais des cormorans d'Espagne, —
Pas une goutte d'eau pour pêcher! — La campagne!
Point d'étang assez large en ce maudit Chambord
Pour qu'un ciron s'y voie en s'y mirant du bord!
Je veux chasser? — la mer. Je veux pêcher? — la plaine.
Suis-je assez malheureux?

L'ANGELY.

Oui, votre vie est pleine
D'affreux chagrins.

LE ROI.

Comment me consolerais-tu?

L'ANGELY.

Tenez, un autre encor. Vous tenez pour vertu,
Avec raison, cet art de dresser les alètes
A la chasse aux perdrix. Un bon chasseur, vous l'êtes,
Fait cas du fauconnier.

LE ROI, vivement.

Le fauconnier est dieu!

L'ANGELY.

Eh bien, il en est deux qui vont mourir sous peu.

LE ROI.

A la fois!

L'ANGELY.

Oui.

LE ROI.

Qui donc?

L'ANGELY.

Deux fameux!

LE ROI.

Qui, de grâce?

L'ANGELY.

Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait grâce...

LE ROI.

Ce Gaspard? ce Didier?...

L'ANGELY.

Je crois qu'oui. Les derniers.

LE ROI.

Quelle calamité! Vraiment, deux fauconniers!
Avec cela que l'art se perd! Ah! duel funeste!
Moi mort, cet art aussi s'en va, — comme le reste!
— Pourquoi ce duel?

L'ANGELY.

Mais l'un à l'autre soutenait
Que l'alète au grand vol ne vaut pas l'alfanet.

LE ROI.

Il avait tort. — Pourtant le cas n'est pas pendable.

Un silence.

Mais, après tout, mon droit de grâce est imperdable.
Au gré du cardinal je suis toujours trop doux.

Un silence.

A L'Angely.

Richelieu veut leur mort.

L'ANGELY.

Sire, que voulez-vous?

LE ROI, après réflexion et silence.

Ils mourront!

L'ANGELY.

C'est cela.

LE ROI.

Pauvre fauconnerie!

L'ANGELY, allant à la fenêtre.

Voyez donc, sire!

LE ROI, se détournant en sursaut.

Quoi?

L'ANGELY.

Regardez, je vous prie.

LE ROI, se levant et allant à la fenêtre.

Qu'est-ce?

L'ANGELY, lui montrant quelque chose au dehors.

On vient relever la sentinelle.

LE ROI.

Eh bien?
C'est tout?

L'ANGELY.

Quel est ce drôle aux galons jaunes?

LE ROI.

Rien.
Le caporal.

L'ANGELY

Il met un autre homme à la place.
Que lui dit-il ainsi tout bas?

LE ROI.

Le mot de passe.
Bouffon, où veux-tu donc en venir?

L'ANGELY.

A ceci :
Que les rois ici-bas font sentinelle aussi.
Au lieu de pique, ils ont un sceptre qui les charge.
Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large,
La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu
Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu
Lui donne le mot d'ordre, et ce mot c'est : CLÉMENCE!

LE ROI.

Non. C'est : JUSTICE. — Ah ! deux fauconniers, perte immense !
— Ils mourront !

L'ANGELY.

Comme vous, comme moi. — Grand, petit,
La mort dévore tout d'un égal appétit.
Mais, tout pressés qu'ils sont, les morts dorment à l'aise.
Monsieur le cardinal vous obsède et vous pèse,
Attendez, sire ! — Un jour, un mois, l'an révolu ,
Lorsque nous aurons bien, durant le temps voulu,
Fait tous trois, moi le fou, vous le roi, lui le maître,
Nous nous endormirons, et, si fier qu'on puisse être,
Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cercueil !
Lui, voyez déjà comme en litière on le traîne !...

LE ROI.

Oui, la vie est bien sombre et la tombe est sereine.
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu...

L'ANGELY.

Sire, précisément, je viens vous dire adieu.

LE ROI.

Que dis-tu ?

L'ANGELY.

Je vous quitte.

LE ROI.

Allons, quelle folie
Du service des rois la mort seule délie.

L'ANGELY.

Aussi vais-je mourir.

LE ROI.

Es-tu fou pour de bon,
Dis?

L'ANGELY.

Condamné par vous, roi de France et Bourbon.

LE ROI.

Si tu railles, bouffon, dis-nous où nous en sommes.

L'ANGELY.

Sire, j'étais du duel de ces deux gentilshommes.
Mon épée en était, du moins, si ce n'est moi.
Je vous la rends.

Il tire son épée et la présente au roi un genou en terre.

LE ROI, prenant l'épée et l'examinant.

Vraiment! une épée! oui, ma foi!
D'où te vient-elle, ami?

L'ANGELY.

Sire, on est gentilhomme.
Vous n'avez pas fait grâce aux coupables; en somme,
J'en suis.

LE ROI, grave et sombre.

Alors, bonsoir. Laissez-moi, pauvre fou,
Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par le cou.

Il embrasse L'Angely.

L'ANGELY, à part.

Il prend terriblement au sérieux la chose

LE ROI, après un silence.

Jamais à la justice un vrai roi ne s'oppose.
Mais, cardinal Armand, vous êtes bien cruel.

Deux fameux fauconniers et mon fou, pour un duel!

Il se promène vivement agité et la main sur le front. Puis il se tourne vers L'Angely inquiet.

Va, va! console-toi, la vie est bien amère,
Mieux vaut la tombe, et l'homme est un souffle éphémère.

L'ANGELY.

Diable!

Le roi continue de se promener et paraît violemment agité.

LE ROI.

Ainsi, pauvre fou, tu crois qu'ils te pendront?

L'ANGELY, à part.

Comme il y va! j'en ai la sueur sur le front!

Haut.

A moins d'un mot de vous...

LE ROI.

Qui donc me fera rire?
Si l'on sort du tombeau, tu viendras me le dire.
C'est une occasion.

L'ANGELY

Le message est charmant!

Le roi continue de se promener à grands pas, adressant çà et là la parole à L'Angely.

LE ROI.

L'Angely! quel triomphe au cardinal Armand!

Croisant les bras.

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître?

L'ANGELY.

Montaigne eût dit : *Que sais-je?* et Rabelais : *Peut-être.*

LE ROI, avec un geste de résolution.

Bouffon! un parchemin!

L'Angely lui présente avec empressement un parchemin qui se trouve sur une table près d'une écritoire. Le roi écrit précipitamment quelques mots, puis rend le parchemin à L'Angely.

Je vous fais grâce à tous!

L'ANGELY.

A tous trois?

LE ROI.

Oui.

L'ANGELY, courant à Marion.

Madame, arrivez! A genoux!
Remerciez le roi!

MARION, tombant à genoux.

Nous avons notre grâce?

L'ANGELY.

Et c'est moi...

MARION.

Quels genoux faut-il donc que j'embrasse?
Les vôtres ou les siens?

LE ROI, étonné, examinant Marion. — A part.

Que veut dire ceci?
Est-ce un piége?

L'ANGELY, donnant un parchemin à Marion.

Prenez le papier que voici.

Marion baise le parchemin, et le met dans son sein.

LE ROI, à part.

Suis-je dupe?

A Marion.

Un instant, madame! il faut me rendre
Cette feuille...

MARION.

Grand Dieu!

Au roi, avec hardiesse, en montrant sa gorge.

Sire, venez la prendre!
Et m'arrachez aussi le cœur!

Le roi s'arrête et recule embarrassé.

L'ANGELY, *bas à Marion.*

Bon! gardez-la.
Tenez ferme! Le roi ne met pas ses mains là.

LE ROI, *à Marion.*

Donnez, dis-je!

MARION.

Prenez.

LE ROI, *baissant les yeux.*

Quelle est cette sirène?

L'ANGELY, *bas à Marion.*

Il n'oserait rien prendre au corset de la reine!

LE ROI, *congédiant Marion du geste, après un moment d'hésitation et sans lever les yeux sur elle.*

Eh bien, allez!

MARION, *saluant profondément le roi.*

Courons sauver les prisonniers!

Elle sort.

L'ANGELY, *au roi.*

C'est la sœur de Didier, l'un des deux fauconniers.

LE ROI.

Elle est ce qu'elle veut. Mais c'est étrange comme

Elle m'a fait baisser les yeux, — moi qui suis homme!

Un silence.

Bouffon! tu m'as joué. C'est un autre pardon
Qu'il faut que je t'accorde.

L'ANGELY.

Eh! sire! accordez donc!
Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlève.

LE ROI.

Tu dis vrai. J'ai toujours souffert les jours de Grève.
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.

Se promenant à grands pas

C'est une trahison que de venir en face
Au fils du roi Henri rayer son droit de grâce.
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé?
Comme dans un sépulcre, en cet homme enfermé?
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent.
Non! non! je ne veux pas que ces deux enfants meurent
Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau.

Après une rêverie.

Dieu qui sait où l'on va peut ouvrir un tombeau.
Un roi, non. Je les rends tous deux à leur famille.
Ils vivront. Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront. C'est dit. J'ai signé, moi, le roi!
Le cardinal sera furieux, mais, ma foi,
Tant pis, cela fera plaisir à Bellegarde.

L'ANGELY.

On peut bien une fois être roi par mégarde!

ACTE CINQUIÈME

LE CARDINAL

BEAUGENCY

Le donjon de Beaugency. — Un préau. Au fond, le donjon ; tout à l'entour, un grand mur. — A gauche, une haute porte en ogive. A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte, une table de pierre devant un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE

DES OUVRIERS.

Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à gauche. La brèche est déjà assez avancée.

PREMIER OUVRIER, piochant.

Hum ! c'est dur !

DEUXIÈME OUVRIER, piochant.

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre !

TROISIÈME OUVRIER, piochant.

Pierre, as-tu vu l'échafaud?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

Il va à la grande porte et la mesure.

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est donc une maison?

PREMIER OUVRIER, avec un geste affirmatif.

Avec de grands rideaux.
Vingt-quatre hommes à pied la portent sur leurs dos.

DEUXIÈME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait. On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIÈME OUVRIER.

Que vient-il ici faire avec tant de sergents?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.
Il est malade, il a besoin de se distraire.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons!

Ils se remettent au travail. Le mur est presque démoli.

TROISIÈME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère?
Ce que c'est qu'être noble!

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout!

DEUXIÈME OUVRIER.

Il faut voir
Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir!

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue? Hein, Maurice,
Comprends-tu cela, toi?

TROISIÈME OUVRIER.

Non. C'est de la justice.

Ils continuent à démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison. Il s'arrête devant les ouvriers et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir qui la cache entièrement, puis il les congédie.

Presque en même temps paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le préau, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.

SCÈNE II

MARION, LAFFEMAS.

MARION, montrant un parchemin au guichetier.

Ordre du roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment!

LAFFEMAS, présentant un papier au guichetier.

Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez.

Laffemas, au moment d'entrer, se retourne, considère un instant Marion, et revient vers elle.

Le guichetier referme la porte.

LAFFEMAS, à Marion.

Mais quoi, vraiment,
C'est encor vous! Ici! L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.

Avec triomphe et montrant le parchemin.

J'ai la grâce!

LAFFEMAS, montrant le sien

Et moi, l'ordre qui la révoque.

MARION, avec un cri d'effroi.

L'ordre est d'hier matin!

LAFFEMAS.

Le mien, de cette nuit.

MARION, les mains sur ses yeux.

Oh! plus d'espoir!

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.
La clémence des rois est chose bien fragile.
Elle vient à pas lents, et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le roi lui-même à les sauver s'émeut!...

LAFFEMAS.

Est-ce que le roi peut, quand le cardinal veut?

MARION.

O Didier! la dernière espérance est éteinte!

LAFFEMAS, bas.

Pas la dernière.

MARION.

Ciel!

LAFFEMAS, se rapprochant d'elle. — Bas.

Il est — dans cette enceinte —
Un homme, — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un roi même, — et plus puissant aussi!

MARION.

Oh! Va-t'en!

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot?

MARION, avec hauteur.

De grâce!

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe!
Vous étiez autrefois tendre facilement.
Aujourd'hui, — qu'il s'agit de sauver votre amant... —

MARION, sans le regarder.

Elle se tourne vers la petite porte, les mains jointes.

Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
Je ne le puis! — Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier! Près de toi rien de moi n'est resté,
Et ton amour m'a fait une virginité!

LAFFEMAS.

Aimez-le donc!

MARION.

Le monstre! il va du crime au vice!
Laisse-moi pure!

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service
A vous rendre à présent?

MARION.

Quoi?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir,
Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, tremblant de tout son corps.

Dieu! ce soir!

LAFFEMAS.

Oui, ce soir. — Pour voir par la portière,
Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

Marion est plongée dans une profonde et convulsive rêverie. Tout à coup elle passe ses deux mains sur son front et se tourne comme égarée vers Laffemas.

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader ?

LAFFEMAS, bas.

Si... vous vouliez?... — Alors je puis faire garder
Cette brèche, par où viendra son éminence,
Par deux hommes à moi...

Il écoute du côté de la petite porte.

Du bruit... — On vient, je pense

MARION, se tordant les mains.

Et vous le sauveriez?

LAFFEMAS.

Oui.

Bas.

Pour tout dire ici
Les murs ont trop d'échos... — Ailleurs...

MARION, avec désespoir.

Venez!

Laffemas se dirige vers la grande porte et lui fait signe du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux, tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève avec un mouvement convulsif, et disparaît par la grande porte, à la suite de Laffemas. — Le petit guichet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de gardes, Saverny et Didier.

SCÈNE III

DIDIER, SAVERNY.

Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance et gaîté; Didier tout en noir pâle, à pas lents. Un geôlier accompagné de deux hallebardiers les conduit. Le geôlier place les deux hallebardiers en sentinelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en silence sur le banc de pierre.

SAVERNY, au geôlier qui vient de lui ouvrir la porte.

Merci!
Le bon air!

LE GEOLIER, le tirant à l'écart, bas.

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre!

LE GEOLIER, baissant de plus en plus la voix.

Voulez-vous fuir?

SAVERNY, vivement.

Par où faut-il qu'on passe?

LE GEOLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai?

Le geôlier fait un signe de tête.

Monsieur le cardinal,
Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal!
Pardieu! nous danserons encor! La bonne chose
Que de vivre!

Au geôlier.

Ah çà, quand?

LE GEOLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, se frottant les mains.

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.
D'où me vient ce secours?

LE GEOLIER.

Du marquis de Nangis.

SAVERNY

Mon bon oncle!

Au geôlier.

A propos, c'est pour tous deux, je pense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, hochant la tête.

Qu'un?

Bas au geôlier.

Alors, écoutez,

Montrant Didier.

Voilà celui qu'il faut sauver

LE GEOLIER.

Vous plaisantez.

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GEOLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre!
Votre oncle fait cela pour vous, non pour un autre.

SAVERNY.

Est-ce dit? En ce cas, préparez deux linceuls.

Il tourne le dos au geôlier, qui sort étonné. Entre un greffier.

Bon! — on ne pourra pas rester un instant seuls!

LE GREFFIER, saluant les prisonniers.

Messieurs, un conseiller du roi près la grand'chambre
Va venir.

Il salue de nouveau et sort.

SAVERNY.

Bien. —

En riant.

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre! — est-ce pas ennuyeux?

DIDIER, tenant le portrait à la main, immobile sur le devant, et comme absorbé dans une contemplation profonde.

Viens, viens. Regarde-moi. Bien, tes yeux sur mes yeux.
Ainsi! — Comme elle est belle! — et quelle grâce étrange!
Dirait-on une femme? Oh! non, c'est un front d'ange!
Dieu lui-même, en douant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence!...

Jetant par terre le portrait avec violence.

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître?
Pourquoi dans son malheur, — dans son crime peut-être,

En m'exilant du sein qui dut me réchauffer,
Fut-elle pas ma mère assez pour m'étouffer!

SAVERNY, *revenant du fond du préau.*

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas! Il pleuvra ce soir.

DIDIER, *sans l'entendre.*

Chose infidèle
Et folle qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond comme l'eau de la mer!
Hélas! à cette mer j'avais livré ma voile!
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile.
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau!
Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau,
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le cœur!... — O malheureuse femme!
Oh! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon âme à ta merci!

SAVERNY.

C'est encor Marion! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, *sans l'écouter, ramassant le portrait et y fixant les yeux.*

Quoi! parmi les choses dégradées
Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé!
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé!

Il remet le portrait sur son cœur.

Reviens là, c'est ta place! —

Se rapprochant de Saverny.

Un bizarre prodige!
Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je! —
Tandis que tu dormais, — en silence et sans bruit,
Écoute, il m'a rongé le cœur toute la nuit!

SAVERNY.

Pauvre ami! — De la mort disons quelque parole.

A part.

Cela m'attriste un peu, mais cela le console.

DIDIER.

Que me demandez-vous? Je n'ai point écouté.
Car, depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'âme affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, *lui prenant le bras.*

La mort?

DIDIER, *avec joie.*

Ah!

SAVERNY.

Parlez-moi de la mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi?

SAVERNY.

Très mal. — Mon lit est dur à meurtrir qui le touche!

DIDIER.

Bien. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie!

SAVERNY.

Allons! ma crainte s'est enfuie.
Mais, diable! être pendu, voilà ce qui m'ennuie!

DIDIER.

Eh! c'est toujours la mort, n'en demandez pas tant!

SAVERNY.

A votre aise! Mais moi, je ne suis pas content.

Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort, et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce nœud vous éteint comme on souffle une flamme,
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'âme!
Mais, après tout, qu'importe? et, si tout est bien noir.
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous loue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente, et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe.

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
C'est l'affaire du corps. Mais que m'importe, à moi!
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole...

Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers en noir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN CONSEILLER A LA GRAND'CHAMBRE, en grand costume ; GEOLIERS, GARDES.

LE GEOLIER, annonçant.

Monsieur le conseiller du roi.

LE CONSEILLER, saluant tour à tour Saverny et Didier.

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère...

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Eh bien, parlez, monsieur.

LE CONSEILLER

Il déroule un parchemin, et lit.

« Nous, Louis, roi de France
« Et de Navarre, au fond, rejetons le pourvoi
« Que lesdits condamnés ont formé près du roi ;
« Pour la forme, des leurs ayant l'âme touchée,
« Nous commuons leur peine à la tête tranchée. »

SAVERNY, avec joie.

A la bonne heure !

LE CONSEILLER, saluant de nouveau.

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts.
Ce doit être aujourd'hui.

Il salue et se dispose à sortir.

DIDIER, qui est resté dans son attitude rêveuse, à Saverny.

Je disais donc qu'après,
Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure!

LE CONSEILLER revenant sur ses pas, à Didier.

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas.
Pensez-y bien.

DIDIER, avec douceur.

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, gaîment à Didier.

Plus de gibet!

DIDIER.

Je sais. On a changé la fête.
Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
Il faut bien l'employer. La hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens! vous prenez cela froidement! L'intérêt
Est grand pourtant.

Au conseiller.

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle...

SAVERNY.

Ah! pardon. A quelle heure?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, — ce soir.

DIDIER.

Bien. Que du moins le ciel comme mon cœur soit noir

SAVERNY.

Où sera l'échafaud?

LE CONSEILLER, montrant de la main la cour voisine.

Ici, — dans la cour même.
Monseigneur doit venir.

Le conseiller sort avec tout son cortége. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles, qui se promènent en silence devant la brèche.

SCÈNE V

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, *solennellement, après un silence.*

A ce moment suprême,
Il convient de songer au sort qui nous attend.
Nous sommes à peu près du même âge, et pourtant
Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte.
D'autant plus que c'est moi qui vous perds; le défi
Vint de moi; vous viviez heureux, il m'a suffi
De toucher votre vie, hélas! pour la corrompre.
Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.
Or, nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
Du tombeau. Tenons-nous par la main...

On entend des coups de marteau.

SAVERNY.

Qu'est ce bruit?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on cloue.

Saverny s'assied sur le banc de pierre.

Continuant.

— Souvent au dernier pas le cœur de l'homme échoue.
La vie encor nous tient par de secrets côtés.

L'horloge sonne un coup.

Mais je crois qu'une voix nous appelle... Écoutez!

Un nouveau coup.

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

Un troisième coup.

DIDIER.

Oui. L'heure!

Un quatrième coup.

SAVERNY.

A la chapelle.

Quatre autres coups.

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur ses mains. On vient relever les hallebardiers de garde.

DIDIER.

Ami! gardez-vous de fléchir,
De trébucher au seuil qui nous reste à franchir!
Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
Frère! allons d'un pas ferme au-devant de leurs coups.
Que ce soit l'échafaud qui tremble et non pas nous.
On veut notre tête! eh! pour n'être pas en faute,
Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

Il s'approche de Saverny immobile.

Courage!

Il lui prend le bras, et s'aperçoit qu'il dort.

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
Le courage!... Il dormait! Qu'est le mien près du sien?

Il s'assied.

Dors, toi qui peux dormir! — Bientôt me viendra l'heure
De dormir à mon tour. — Oh! pourvu que tout meure!

Pourvu que rien d'un cœur dans la tombe enfermé
Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé!

La nuit est tout à fait tombée. Pendant que Didier se plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par la brèche du fond Marion et le geôlier. Le geôlier la précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il dépose le paquet et la lanterne à terre. Puis il s'avance avec précaution vers Marion, qui est restée sur le seuil, pâle, comme immobile, égarée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARION, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, à Marion.

Surtout, soyez dehors avant l'heure indiquée.

Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène, il continue de se promener de long en large au fond.

MARION.

Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps, elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.

... Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée!

Tout à coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite, et tombe haletante à ses genoux.

Didier! Didier! Didier!

DIDIER, éveillé comme en sursaut.

Elle ici! Dieu!

D'un ton froid.

— C'est vous?

MARION.

Qui veux-tu que ce soit? — Oh! laisse! à tes genoux!
Je me sens si bien là! — Tes mains, tes mains chéries,
Donne-les-moi, tes mains! — Comme ils les ont meurtries!
Des chaînes, n'est-ce pas? Des fers?... — Les malheureux!
Je suis ici, vois-tu? c'est que... — C'est bien affreux!

Elle pleure. On l'entend sangloter.

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure?
Non, je ris.

Elle rit.

Nous allons nous enfuir tout à l'heure.
Je ris, je suis contente, il vivra! C'est passé!

Elle retombe sur les genoux de Didier et pleure.

Oh! tout cela me tue, et j'ai le cœur brisé!

DIDIER.

Madame...

MARION.

Elle se lève sans l'entendre et court chercher le paquet, qu'elle apporte à Didier.

Profitons de l'instant où nous sommes.
Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes.
On peut sans être vu sortir de Beaugency.
Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.
Richelieu va venir voir comme on exécute
Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.
Le canon tirera pour sa venue. Ainsi
Tout alors est perdu si nous sommes ici.

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite! — Ah! mon Dieu! c'est bien lui! c'est lui-même!
Sauvé! Parle-moi donc. Mon Didier, je vous aime!

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très sûr.

J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.
Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.
D'ailleurs on vous prendra pour un passant. Voilà.
Quand vous serez bien loin, — mettez ces habits-là, —
Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.
Vite!

DIDIER, repoussant les habits du pied.

Rien ne presse.

MARION.

Ah! la mort est à la porte!
Fuyons! Didier! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi?

MARION.

Pour vous sauver. Grand Dieu! quelle demande, à moi!
Pourquoi ce ton glacé?

DIDIER, avec un sourire triste.

Vous savez que nous sommes
Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes!

MARION.

Viens! oh! viens! le temps presse, et les chevaux sont prêts.
Tous ce que tu voudras, tu le diras après.
Mais partons.

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde?

MARION.

C'est le geôlier. Il est gagné comme la garde.
Doutez-vous de ces gens? Vous avez l'air frappé...

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent l'on peut être trompé.

MARION.

Oh! viens! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule,
Je meurs, je crois entendre au loin marcher la foule.
Oh! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux!

DIDIER, montrant Saverny endormi.

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous?

MARION, un moment interdite.

A part.

Gaspard est généreux. Il ne m'a point nommée!

Haut.

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée?
Mon Didier, qu'avez-vous contre moi?

DIDIER.

Je n'ai rien.
Voyons, levez la tête et regardez-moi bien.

Marion, tremblante, fixe son regard sur le sien.

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore,
Mais viens donc!

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore?

Il la regarde fixement.

MARION, terrifiée sous le regard de Didier.

A part.

Dieu! les baisers de l'autre! Est-ce qu'il les verrait?

Haut.

Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret,
Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose!
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose

Souvent le mal, et puis, plus tard, on est fâché
Quand un malheur survient pour un secret caché.
Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées!
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus? — Vous souvient-il de Blois?
De la petite chambre où j'étais autrefois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde,
Que c'était un oubli de toute chose au monde?
Seulement, vous, parfois vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit : — Mon Dieu! si quelqu'un le voyait!
— C'était charmant! — Un jour a tout perdu. — Chère âme!
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées,
Mais aujourd'hui cédez! — Il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours,
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud!... — Eh bien, il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal!
J'ai couru pour venir, je suis bien fatiguée.
— Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vu si gaie
Si contente autrefois, de me voir pleurer là!
— As-tu quelque grief sur moi? dis-moi cela.
— Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse!
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt,
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries,
Et, si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
— Je fis assez longtemps tout ce que tu voulus,
C'est ton tour. Dans les fers ton âme s'est aigrie,
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi : Marie!...

DIDIER.

Marie, ou Marion?

MARION, *tombant épouvantée à terre.*

Didier, soyez clément!

DIDIER, *d'une voix terrible.*

Madame, on n'entre pas ici facilement!
Les bastilles d'état sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées.
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici?

MARION.

Didier, qui vous a dit?...

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier! j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver!

DIDIER

Merci!

Croisant les bras.

Ah! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,
C'est véritablement une honte, madame!

Il parcourt le préau à grands pas avec une explosion de cris de rage

Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix?
Où donc est le geôlier? le juge? où donc est l'homme?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci...

Il va pour briser le portrait entre ses mains, mais il s'arrête, et poursuit, éperdu.

Le juge! — Allez, messieurs! faites des lois
Et jugez! Que m'importe à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme!

A Marion.

— Allez le retrouver!

MARION.

Oh! ne me traitez pas
Ainsi! De vos mépris poussée à chaque pas,
Je tremble, un mot de plus, Didier, je tombe morte!
Ah! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier! Didier! c'est vous par moi!

DIDIER.

Ha! taisez-vous.
— J'aurais pu, — pour ma perte, — aussi, moi, naître femme;
J'aurais pu, — comme une autre, — être vile, être infâme;
Me donner pour de l'or, faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu; —
Mais s'il était venu, vers moi bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un honneur imbécile;
Si j'avais d'aventure, en passant rencontré
Un cœur d'illusions encor tout pénétré; —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête :
« Je suis cela! » plutôt que de lui faire fête,
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon œil chaste et pur ne faisait que mentir;
Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse!

MARION.

Oh!

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir

Comme vous fit mon cœur, cet étrange miroir!
Que vous avez bien fait de le briser, madame!
Vous étiez là, candide, et pure, et chaste!... O femme!
Que t'avait fait cet homme, au cœur profond et doux,
Et qui t'a si longtemps aimée à deux genoux?

Lui présentant le portrait.

A propos, à cette heure il convient de vous rendre
Ce bijou, d'amour pur gage fidèle et tendre.

MARION, se détournant avec un cri.

Dieu!

DIDIER.

Ne l'avez-vous pas pour moi fait peindre exprès?

Il rit, et jette violemment le médaillon à terre.

MARION, haletante.

Quelqu'un, par charité, me tuera-t-il après?

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah! le temps marche et l'instant s'envole!
— Didier! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien,
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit; mais voici l'heure affreuse. Ah! fuyez!
Le bourreau se souvient de vous qui l'oubliez!
Ah! j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir... — Écoute,
Ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi, — mais fuis!

DIDIER.

Fuir! qui fuir? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde,
Hors vous, — et je vous fuis, — et la tombe est profonde.

LE GEOLIER.

L'heure passe

MARION.

Viens! Fuis!

DIDIER.

Je ne peux pas!

MARION.

Pitié!

DIDIER.

Pour qui?

MARION.

Te voir saisi, grand Dieu! te voir lié!
Te voir... — Non, d'y penser j'en mourrais d'épouvante.
— Oh! dis, viens, viens! Veux-tu que je sois ta servante?
Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés,
Pour avoir quelque chose à fouler sous tes pieds?
Celle que tu daignas nommer aux jours d'épreuve
Épouse...

DIDIER.

Épouse!

On entend le canon dans l'éloignement.

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier!...

LE GEOLIER.

L'heure est passée.

Un roulement de tambours. — Entre le conseiller de la grand'chambre, accompagné de pénitents portant des torches, du bourreau, et suivi de soldats et de peuple.

MARION.

Ah!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, à Didier.

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait!

DIDIER, au conseiller.

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme
Marquis de Saverny?

Didier lui montre du doigt Saverny endormi.

Au bourreau.

Réveillez-le.

LE BOURREAU, le secouant.

Mais comme
Il dort! — Hé! monseigneur!

SAVERNY, se frottant les yeux.

Ah!... comment ont-ils pu
M'ôter mon bon sommeil?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme?

SAVERNY.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, lui présentant un parchemin.

Bien. Veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, prenant le parchemin, et le parcourant des yeux.

C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier,
Le récit de ma mort signé de mon paraphe!

Il signe, et parcourt de nouveau le papier.

Au greffier.

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

Il reprend la plume et les corrige.

Au bourreau.

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, à Didier.

Didier ?

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, se cachant les yeux.

Dieu ! cela fait frémir !

DIDIER, signant.

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie !

Les gardes font la haie et les entraînent tous deux.

SAVERNY, à quelqu'un dans la foule.

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, à Saverny.

Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas,
Embrassons-nous.

Il embrasse Saverny.

MARION, courant à lui.

Et moi! vous ne m'embrassez pas?
Didier! embrassez-moi!

DIDIER, montrant Saverny.

C'est mon ami, madame.

MARION, joignant les mains.

Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

Il se précipite vers Marion, haletant, et fondant en larmes.

Eh bien, non! Non, mon cœur se brise! C'est horrible!
Non. Je l'ai trop aimée! Il est bien impossible
De la quitter ainsi! — Non! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé!
Viens! oh! viens dans mes bras!

Il la serre convulsivement dans ses bras.

Je vais mourir. Je t'aime!
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier!...

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens! pauvre femme! — Ah! dites-moi, vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée

Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée?
J'avais tort! j'avais tort! — Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon ?
— Oh! viens, que je te dise! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée!
Écoute-moi. — Ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour!
— Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée?
— Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence!... — Ah! relève ton front!
— Écoutez tous. — A l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère.
— Eh bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
— Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut! —
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne!

MARION, étouffée de larmes.

O ciel!

DIDIER.

A ton tour maintenant,

Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi!

MARION.

Didier!...

DIDIER, toujours à genoux.

Pardonne-moi, te dis-je!

C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me laisse pas, pardonne-moi, Marie !

MARION.

Ah !...

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie.
Ou, si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... Je meurs, il faut me consoler !

Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.

Adieu ! — Marchons, messieurs !

MARION.

Elle se jette égarée entre lui et les soldats.

Non, c'est une folie !
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là ! — Messieurs, messieurs, épargnez-nous !
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle ? à genoux ?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas !

Aux spectateurs.

Et vous, messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles
Qui vous diront : — Mon Dieu ! c'est un bien grand forfait !
Vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait !
— Didier ! on doit savoir qu'il faut que je vous suive.
Ils ne vous tueront pas s'ils veulent que je vive !

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu ?

Ma blessure est profonde, amie! Elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais — vois-tu comme je pleure! —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau!

MARION.

Non! tu vivras pour moi. Sont-ils donc inflexibles?
Tu vivras!

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles.
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.
Embrasse-moi. Vois-tu, mort, tu m'aimeras mieux.
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée.
Mais vivre près de toi, vivre l'âme ulcérée,
O ciel! moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, — peux-tu bien y songer sans effroi? —
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées
Que je ne dirais pas, sur les choses passées,
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir,
Tu serais malheureuse! — Oh! laisse-moi mourir!

LE CONSEILLER, à Marion.

Il faut dans un moment que le cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal! c'est vrai. Le cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.
Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire.
Ah! comment peux-tu croire, enfin c'est un délire,
Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,
Ne te pardonne pas? — Tu me pardonnes bien!

Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire. Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.

DIDIER, au peuple.

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux sans pâlir nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité !

Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par vingt autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond. Rumeur dans la foule.

MARION, se traînant sur les genoux jusqu'à la litière, et se tordant les bras.

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce ! grâce pour eux, monseigneur !

UNE VOIX, sortant de la litière.

Pas de grâce !

Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortége des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.

MARION, seule.

Elle se relève à demi et se traîne sur les mains, en regardant autour d'elle.

Qu'a-t-il dit? — Où sont-ils ? — Didier ! Didier ! Plus rien.
Personne ici !... Ce peuple !... Était-ce un rêve ? ou bien
Est-ce que je suis folle ?

Rentre le peuple en désordre. La litière reparaît au fond, par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.

Il revient !

LES GARDES, écartant le peuple.

Place ! place !

MARION, debout, échevelée, et montrant la litière au peuple.

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !

Elle tombe sur le pavé.

NOTES

NOTES

1831

L'auteur croit devoir prévenir ceux de MM. les directeurs de province qui jugeraient à propos de monter sa pièce qu'ils pourront y faire (seulement dans les détails de caractère et de passion, bien entendu) les coupures qu'ils voudront. Cette portion du public, à laquelle les rapides croquis de Marivaux et de son école ont fait perdre l'habitude des développements, reviendra sans doute peu à peu, et revient même déjà tous les jours, à un sentiment plus mâle et plus large de l'art. Mais il ne faut rien brusquer. Observez le spectateur, voyez ce qu'il peut supporter, *quid valeat, quid non,* et arrêtez-vous là. Faites votre œuvre comme l'art et votre conscience la veulent, entière, complète, faites-la ainsi pour vous; mais ayez le courage de supprimer à la représentation ce que la représentation ne saurait encore admettre. On ne doit pas oublier que nous sommes dans la transition d'un goût ancien à un goût nouveau.

Le même conseil peut être adressé aux acteurs. Ceux de la Porte-Saint-Martin l'ont parfaitement compris. Cette troupe est décidément une des meilleures, une des plus intelligentes, une des

plus lettrées de Paris. Il n'est pas de pièce qui ait été exécutée avec plus d'ensemble que *Marion de Lorme*. Tous les rôles, et entre autre ceux de L'Angely, de Saverny, du marquis de Nangis, de Laffemas, du Gracieux. ont été joués avec un rare talent; chaque personnage a une physionomie vraie et une physionomie poétique qui ont été toutes deux saisies par l'acteur. M. Bocage, dans Didier, tour à tour grave, lyrique, sévère et passionné, a réalisé l'idéal de l'auteur. M. Gobert, dans Louis XIII, mélancolique, malade, sombre, ployé en deux sous le poids de la lourde couronne que lui a forgée Richelieu, a reproduit la réalité de l'histoire.

Quant à Madame Dorval, elle a développé, dans le rôle de Marion, toutes les qualités qui l'ont placée au rang des grandes comédiennes de ce temps; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle façon parfaite elle dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'elle leur donne : *Serait-ce un huguenot?* — *Être en retard! déjà!* — *Monseigneur, je ne ris plus*, — etc. — Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et, ce qui est plus encore, naturelle. Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire : elles pleurent.

1836

NOTE I

Acte V, scène II

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément! pour croire qu'une femme,
— Oui, Marion de Lorme! — après avoir aimé
Un homme le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous!

Au lieu de ces huit vers il y avait, dans le manuscrit de l'auteur, quatre vers qui ont été supprimés à la représentation, et que nous croyons devoir reproduire ici. Marion, aux odieuses propositions de Laffemas, se tournait sans lui répondre vers la prison de Didier.

Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
Je ne le puis! — Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier! près de toi, rien de moi n'est resté,
Et ton amour m'a fait une virginité.

Il est fâcheux que, dans notre théâtre, l'auteur même le plus consciencieux, le plus inflexible, soit si souvent obligé de sacrifier aux susceptibilités inqualifiables de la portion la moins respectable du public les passages parfois les plus austères de son œuvre, et qui, comme celui-ci, en contiennent même l'explication essentielle. Il en sera toujours ainsi, tant que les premières représentations d'un ouvrage sérieux ne seront pas exclusivement dominées par ce public grave, sincère, et pénétré de la pureté sereine de l'art, qui sait écouter des paroles chastes avec de chastes oreilles.

NOTE II

ACTE V, SCÈNE VI

Pour les raisons déjà exprimées dans la note précédente, à la représentation, au lieu de :

> Faire au premier venu
> Pour y dormir une heure offre de mon sein nu,

on dit :

> Vendre au premier venu,
> Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu.

Il n'y a rien qui soit plus grossier, à notre sens, que ces prétendues délicatesses du public blasé, lesquelles craignent moins la chose que le mot, et excluraient du théâtre tout Molière.

1873

REPRISE DE *MARION DE LORME*

AU THÉATRE-FRANÇAIS

Le progrès, souhaité et prévu par l'auteur, s'est accompli, et le drame de *Marion de Lorme* est représenté en 1873 sans altération ni atténuation, et tel qu'il a été écrit en 1829. L'heure du vrai public est venue.

1880

NOTE I

LE MANUSCRIT ORIGINAL

Marion de Lorme, sur une première feuille ancienne du manuscrit original, a pour titre : *Un duel sous Richelieu.*

Sur cette feuille on lit : *Reçu au Théâtre royal de l'Odéon, 14 juillet* 1829. HAREL.

Une autre première feuille, plus récente, donne le nouveau titre : *Marion de Lorme,* et cette mention : *Du* 2 *juin* 1829 *au* 26 *juin* 1829. *Joué le* 11 *août* 1831.

Le premier acte a été commencé le 2 juin, terminé le 9. Le second, commencé le 11, terminé le 13. Le troisième, commencé le 12, terminé le 18. Le quatrième, commencé le 19. Le cinquième, commencé le 24, terminé le 26.

Voici, d'après le manuscrit, les variantes et les scènes inédites de *Marion de Lorme :*

ACTE I

SCÈNE I

MARION, seule.

Elle va à la fenêtre, et regarde au dehors.

Tout dort profondément. La lune s'est couverte.
Tant mieux. Le ciel est noir, et la rue est déserte.
Trop déserte peut-être! — et les voleurs de nuit,
Comme les amoureux, vont dans l'ombre et sans bruit.

Elle s'assied à la table, prend un livre, lit quelques instants, puis laisse tomber le livre.

Viendra-t-il ? S'il manquait au rendez-vous?

Elle reprend le livre. Une horloge lointaine sonne une heure.

Une heure !

Ah ! qu'il ne vienne pas, hélas ! et que je meure !
Que suis-je pour qu'il m'aime ?...

SCÈNE II

DAME ROSE, annonçant.

Monsieur de Saverny.

MARION, se levant à demi.

Monsieur...

Bas, à Rose.

Madame Rose,
Saviez-vous pas ce soir que ma porte était close?

Haut, à Saverny.

Ce m'est un grand plaisir, marquis... Par quel hasard ?

SAVERNY.

Je vous baise les mains, belle dame. Il est tard
Pour venir d'une dame assiéger la demeure.
Mais notre privilége est d'entrer à toute heure,
A nous, pages de rois. Ce droit a ses ennuis
Parfois, et m'a sur pied fait passer bien des nuits.
Mais la charge est meilleure et cause moins de peine
Quand le roi par hasard se trouve être une reine,
Comme ce soir.

Il veut lui prendre la main. Elle la retire.

MARION.

Je vois que vous êtes toujours
D'humeur fort éveillée et galante en discours.

SAVERNY.

Vous raillez, mais je suis furieux, moi, madame.
D'honneur ! il faut n'avoir aucune bonté d'âme,

Il faut être de roc pour nous quitter ainsi,
Et venir s'enterrer toute vivante ici !

MARION.

Mais qui vous a prié de m'y suivre ?

SAVERNY.

Ah ! tigresse !
Ingrate ! ignorez-vous combien l'amour nous presse,
Et, quand une beauté nous accepte pour siens,
Que nous la suivrions jusque chez les russiens ?

MARION.

Mais vous me dites là des phrases d'Artamène !

SAVERNY.

Je viens à Blois exprès pour vous. D'ailleurs, ma reine,
La cour est à Chambord pour les chasses du roi.

MARION.

Bon. Le roi vient aussi sans doute exprès pour moi...

ACTE III

SCÈNE I

SAVERNY, LAFFEMAS.

. . . .

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu ?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant ?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,
Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

LAFFEMAS.

Je sais. Il m'en parlait sans cesse, en chasse, à table.
Car je l'aime de cœur, ce vieillard respectable,
Et je suis enchanté que son neveu soit mort.

SAVERNY.

Comment!

LAFFEMAS.

Vous comprenez. J'aurais eu du remord.
J'aime fort le marquis de Nangis. C'est mon hôte.
On est très bien chez lui. Mais devoir n'est pas faute.

SAVERNY.

Quoi?

LAFFEMAS.

J'avais l'ordre ici d'arrêter son neveu
Je trouve qu'il est mort. C'est charmant!

SAVERNY, à part.

Ventredieu!

Haut.

Monsieur, puis-je savoir ici qui j'accompagne?

LAFFEMAS.

Monsieur de Laffemas, intendant de Champagne
Et lieutenant civil.

SAVERNY, à part.

Lieutenant infernal!
Celui qu'on a nommé bourreau du cardinal!

Moi qui, pour me cacher, courrier de ma mort fausse,
Venais ici moi-même y voir faire ma fosse!
Laffemas!... — Fuir serait imprudent. J'attendrai.
Car je ne puis partir avant d'être enterré.

LAFFEMAS.

Que dites-vous donc là dans vos dents?

SAVERNY.

Je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent les chiens vivants.

LAFFEMAS.

C'est affreux! Ces docteurs sont sans miséricorde!
Ce sont des cruautés à punir de la corde!

SAVERNY.

Vous les pendriez bien, n'est-ce pas?

LAFFEMAS.

A l'instant.
J'en ai fait pendre cent qui n'en faisaient pas tant!
Ces pauvres chiens! Vivants!

SAVERNY.

Vous avez dû connaître
Monsieur le maréchal de Marillac?

LAFFEMAS.

Mon maître!
Je le porte en mon cœur. — Oui, c'est moi qui lui fis
Trancher la tête en Grève. Il avait quatre fils
Charmants!

SAVERNY.

Et Bassompierre?

LAFFEMAS.

Un vaillant de Castille!
Un dieu! C'est moi qui l'ai conduit à la Bastille.

SAVERNY.

Et monsieur Henri deux, duc de Montmorency?

LAFFEMAS, la main sur son cœur.

Il est là. — Je l'ai fait décapiter aussi.
Avec Souvré, Lansac, Champmaillard, Boiscervoise.
Ces bons amis! jamais ils ne m'ont cherché noise.
Il n'en est qu'un qui m'ait gardé rancune, un sot!
Jars, qui reçut sa grâce au pied de l'échafaud.
Nous ne nous voyons plus depuis.

SAVERNY.

Et Boutteville?

LAFFEMAS.

Celui-là m'a traité d'une façon civile!
J'en pleure d'y penser. Je l'ai fait décoller
Aux halles. Non, en Grève. Ah! cela fait trembler!
Pour un duel! — Maintenant un duel vaut la potence.

SAVERNY.

C'est renchéri.

LAFFEMAS.

Hé bien, moi qui lus leur sentence,
J'aime tous ces gens-là. — Souvré m'a fait prévôt.
Lansac m'a fait baron. Le Marillac me vaut
La lieutenance, avec la maison de campagne.
Montmorency m'a fait intendant de Champagne.
Ma petite fortune enfin, je la leur dois.

SAVERNY, à part.

Il jouit à compter des têtes sur ses doigts!
Des morts de sa façon il fait sa litanie,

Les fait décapiter, pendre en cérémonie,
Puis il leur dit après son *ora pro nobis!*

. . . .

A la scène suivante, Laffemas vient de reconduire le marquis de Nangis désespéré.

LAFFEMAS, revenant.

. . . . Ah! vraiment! quel malheur!

SAVERNY, amèrement.

Avoir pris Saverny vous vaudrait quelque office.

LAFFEMAS.

Ah! ce n'est pas pour moi! J'ai fait mon sacrifice.

ACTE V

SCÈNE I

PREMIER OUVRIER.

Tout pour les nobles!

DEUXIÈME OUVRIER.

Rien pour le peuple.

PREMIER OUVRIER.

Mettons
Qu'un jour nous assommions, armés de gros bâtons,
Un bourgeois, ou fassions des prouesses plus belles,
Comme d'ouvrir sans clef la caisse des gabelles,
Ou de tuer un daim du roi, certe, il faut voir
S'ils feraient, pour nous pendre, un bel échafaud noir.

DEUXIÈME OUVRIER.

Ah bien oui! — Ces seigneurs ont de drôles de crimes!
Il se gourment, et, comme ils savent les escrimes,
Ils conviennent que l'un tuera l'autre, d'accord.
Mais tuer un seigneur c'est mal, c'est un grand tort.
Alors pour leur prouver la chose sans réplique,
Tous deux on les tue. — Hein, comprends-tu, Dominique?

TROISIÈME OUVRIER, avec un signe négatif

Non. C'est de la justice. Et moi, je ne sais pas
Le latin.....

SCÈNE II

MARION, LAFFEMAS.

MARION.

Oh! va-t'en!

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot?

MARION.

Infâme!

LAFFEMAS.

Quel abîme profond qu'un caprice de femme!
Vous étiez autrefois humaine à moindre prix.
Aujourd'hui votre amant dans nos serres est pris.
Vous pouvez le sauver, c'est votre unique envie,
Et vous ne voulez pas! Pour une heure, une vie!
C'est bien payé pourtant!

MARION.

Oh! j'ai fait un grand pas!
Écoute...

Le repoussant.

Mais non. Toi, tu ne comprendrais pas!

Elle se tourne du côté de la prison, les mains jointes.

Même pour te sauver...

SCÈNE VI

La nuit est tout à fait tombée.

DIDIER, SAVERNY, endormi.
MARION rentre avec LAFFEMAS.

. . . .

LAFFEMAS.

Vous ne m'embrassez pas pour ma tête risquée?

MARION, reculant avec dégoût.

Non! non! — Devant Didier!

LAFFEMAS, la saisissant par la taille.

Mais on se dit adieu.

MARION, s'arrachant de ses bras.

Vous êtes donc un homme à ne pas croire en Dieu!

Laffemas la saisit et l'embrasse. Didier, qui s'est retourné au bruit, prend la lanterne sourde à terre, et la dirige brusquement sur les visages de Marion et de Laffemas. Tous trois restent quelques instants immobiles et comme pétrifiés. Enfin Didier éclate d'un rire terrible.

DIDIER.

La place est bien choisie, — et l'homme aussi, madame!

MARION, égarée.

Didier!... — Fuyez!... — Didier, j'en jure sur mon âme.
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir ce bourreau! pour vous sauver!

DIDIER.

Merci! —
Donc, je suis bien ingrat! — Comment! je vous tourmente,
Tandis que c'est pour moi, chaste et fidèle amante,
Qu'à ce juge, qui vient torturer et tuer,
Vous avez la bonté de vous prostituer!
Pardon. Je suis de trop. Je gêne, j'importune.

Madame et le bourreau sont en bonne fortune !

. . . .

DIDIER.

... Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse !

MARION.

Oh ! je la creuserai !

DIDIER.

Pourquoi donc ? qui vous tient ?
Vous êtes belle encore, —

Montrant Laffemas.

et vous voyez qu'on vient !

MARION.

Oh ! grâce !

SAVERNY, *en dormant.*

Marion ! venez, ma toute belle !
Un seul baiser !

DIDIER, *à Marion.*

Je crois que quelqu'un vous appelle.
— Moi,

A Laffemas.

— vous,

Montrant Saverny.

lui. — Seulement ici, nous sommes trois !

MARION, *se tordant les bras.*

Que ne suis-je rouée, et morte, et mise en croix !

NOTE II

LES REPRÉSENTATIONS

Marion de Lorme, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le jeudi 11 août 1831, a été reprise deux fois au Théâtre-Français, le 8 mars 1838 et le 10 février 1873, puis est revenue au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec Mlle Sarah Bernhardt, le mercredi 30 décembre 1885.

Voici quelles furent les distributions successives du drame :

	THÉATRE de la PORTE-ST-MARTIN	THÉATRE-FRANÇAIS	
	1831	1838	1873
PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*ACTEURS.*	*ACTEURS.*
MARION DE LORME..	Mme Dorval.	Mme Dorval.	Mlle Favart.
DIDIER...............	MM. Bocage.	MM. Beauvallet.	MM. Mounet-Sully.
LOUIS XIII..........	Gobert.	Geffroy.	Bressant.
SAVERNY............	Chéri.	Menjaud.	Delaunay.
NANGIS..............	Auguste.	Desmousseaux	Maubant.
L'ANGELY...........	Provost.	Provost.	Got.
M. DE LAFFEMAS....	Jemma.	Auguste.	F. Febvre.
M. DE BELLEGARDE.	Valter.	Marius.	Martel.
BRICHANTEAU.......	Davesne.	Mirecour.	Prudhon.
GASSÉ...............	Édouard.	Leroy.	Boucher.
BOUCHAVANNES.....	Matis.	Monlaur.	Charpentier.
ROCHEBARON........	Blés.	Mathien.	Joliet.
VILLAC..............	Monval.	Arsène.	Joumard.
MONTPESAT.........	Sevrin.	Fonta.	Garraud.
CHARNACÉ..........	....	Colson.	Achard.
LE SCARAMOUCHE......	Moessard.	L. Monrose.	Barré.
LE GRACIEUX..........	Serres.	Regnier.	Thiron.
LE TAILLEBRAS........	Granger.	Colson.	Coquelin cadet.
LE CRIEUR PUBLIC.....	Vissot.	Dailly.	Kime.
LE CAPIT. QUARTENIER.	Héret.	Brévanne.	Vaillant.
UN GEOLIER...........	Vissot.	Monlaur.	Mazoudier.
UN GREFFIER..........	Fonbonne.	Beaune.	A. Michel.
DAME ROSE.........	Mme Caumont.	Mlle Adeline.	Mlle Pauline Granger

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

1885.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MARION DE LORME................	Mlle Sarah Bernhardt.
DIDIER............................	MM. Marais.
LOUIS XIII.........................	Ph. Garnier.
SAVERNY.........................	Berton.
NANGIS............................	Dumaine.
L'ANGELY.........................	Léon Noël.
M. DE LAFFEMAS..................	Cosset.
M. DE BELLEGARDE................	Henri Luguet.
BRICHANTEAU.....................	Volny.
GASSE............................	Paul Reney.
BOUCHAVANNES....................	Ledien.
ROCHEBARON......................	Joliet.
VILLAC...........................	Angelo.
MONTPESAT.......................	Rosny.
LE SCARAMOUCHE..................	Gardel.
LE GRACIEUX......................	Cressonnois.
LE TAILLEBRAS....................	Piron.
LE CRIEUR PUBLIC.................	Samson.
L CAPITAINE QUARTENIER............	Riva.
LE CONSEILLER....................	Faille.
DAME ROSE........................	Mme P. Boulanger.

TABLE

Pages.

PRÉFACE 1

Acte I. LE RENDEZ-VOUS. 11

Acte II. LA RENCONTRE. 35

Acte III. LA COMÉDIE 65

Acte IV. LE ROI. 111

Acte V. LE CARDINAL. 155

NOTES 193

Paris. — L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

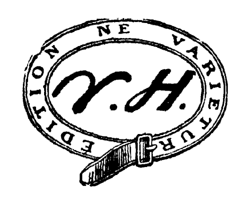
ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

LE ROI S'AMUSE

VICTOR HUGO

LE ROI S'AMUSE



PARIS

J. HETZEL & Cie — 18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN — RUE SAINT-BENOIT, 7

L'apparition de ce drame au théâtre a donné lieu à un acte ministériel inouï.

Le lendemain de la première représentation, l'auteur reçut de M. Jouslin de la Salle, directeur de la scène au Théâtre-Français, le billet suivant, dont il conserve précieusement l'original :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant l'*ordre** de
« suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor
« qui me communique cet ordre de la part du ministre.

« Ce 23 novembre. »

Le premier mouvement de l'auteur fut de douter. L'acte était arbitraire au point d'être incroyable.

En effet, ce qu'on a appelé la *charte-vérité* dit : « Les Français ont *le droit de publier...* » Remarquez que le texte ne dit pas seulement *le droit d'imprimer*, mais largement et grandement *le droit de publier*. Or, le théâtre n'est qu'un moyen de publication comme la presse, comme la gravure, comme la lithographie. La liberté du théâtre est donc implicitement écrite dans la charte, avec toutes les autres libertés de la pensée. La loi fondamentale ajoute : « *La censure ne pourra jamais être rétablie.* » Or, le texte ne dit pas *la censure des journaux, la censure des livres*, il dit *la censure*, la censure en général, toute censure, celle du théâtre comme celle des

* Le mot est souligné dans le billet écrit.

écrits. Le théâtre ne saurait donc désormais être légalement censuré.

Ailleurs la charte dit : *La confiscation est abolie.* Or, la suppression d'une pièce de théâtre après la représentation n'est pas seulement un acte monstrueux de censure et d'arbitraire, c'est une véritable confiscation, c'est une propriété violemment dérobée au théâtre et à l'auteur.

Enfin, pour que tout soit net et clair, pour que les quatre ou cinq grands principes sociaux que la révolution française a coulés en bronze restent intacts sur leurs piédestaux de granit, pour qu'on ne puisse attaquer sournoisement le droit commun des Français avec ces quarante mille vieilles armes ébréchées que la rouille et la désuétude dévorent dans l'arsenal de nos lois, la charte, dans un dernier article, abolit expressément tout ce qui, dans les lois antérieures, serait contraire à son texte et à son esprit.

Ceci est formel. La suppression ministérielle d'une pièce de théâtre attente à la liberté par la censure, à la propriété par la confiscation. Tout notre droit public se révolte contre une pareille voie de fait.

L'auteur, ne pouvant croire à tant d'insolence et de folie, courut au théâtre. Là le fait lui fut confirmé de toute part. Le ministre avait, en effet, de son autorité privée, de son droit divin de ministre, intimé *l'ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner. Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus qu'à le mettre, lui poëte, à la Bastille.

Nous le répétons, dans le temps où nous vivons, lorsqu'un pareil acte vient vous barrer le passage et vous prendre brusquement au collet, la première impression est un profond étonnement. Mille questions se pressent dans votre esprit. — Où est la loi? Où est le droit? Est-ce que cela peut se passer ainsi? Est-ce qu'il y a eu, en effet, quelque chose qu'on a appelé la révolution de juillet? Il est évident que nous ne sommes plus à Paris. Dans quel pachalik vivons-nous?

La Comédie-Francaise, stupéfaite et consternée, voulut essayer encore quelques démarches auprès du ministre pour obtenir la révocation de cette étrange décision. Mais elle perdit sa peine. Le divan, je me trompe, le conseil des ministres s'était assemblé dans la journée. Le 23, ce n'était qu'un ordre du ministre, le 24, ce fut un ordre du ministère. Le 23, la pièce n'était que *suspendue*,

le 24, elle fut définitivement *défendue*. Il fut même enjoint au théâtre de rayer de son affiche ces quatre mots redoutables : *Le Roi s'amuse*. Il lui fut enjoint, en outre, à ce malheureux Théâtre-Français, de ne pas se plaindre et de ne souffler mot. Peut-être serait-il beau loyal et noble de résister à un despotisme si asiatique. Mais les théâtres n'osent pas. La crainte du retrait de leur privilége les fait serfs et sujets, taillables et corvéables à merci, eunuques et muets.

L'auteur demeura et dut demeurer étranger à ces démarches du théâtre. Il ne dépend, lui poëte, d'aucun ministre. Ces prières et ces sollicitations que son intérêt mesquinement consulté lui conseillait peut-être, son devoir de libre écrivain les lui défendait. Demander grâce au pouvoir, c'est le reconnaître. La liberté et la propriété ne sont pas choses d'antichambre. Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre. Pour un droit, réclamez devant le pays.

C'est donc au pays qu'il s'adresse. Il a deux voies pour obtenir justice, l'opinion publique et les tribunaux. Il les choisit toutes deux.

Devant l'opinion publique, le procès est déjà jugé et gagné. Et ici l'auteur doit remercier hautement toutes les personnes graves et indépendantes de la littérature et des arts qui lui ont donné dans cette occasion tant de preuves de sympathie et de cordialité. Il comptait d'avance sur leur appui. Il sait que, lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté de l'intelligence et de la pensée, il n'ira pas seul au combat.

Et, disons-le ici en passant, le pouvoir, par un assez lâche calcul, s'était flatté d'avoir pour auxiliaires, dans cette occasion, jusque dans les rangs de l'opposition, les passions littéraires soulevées depuis si longtemps autour de l'auteur. Il avait cru les haines littéraires plus tenaces encore que les haines politiques, se fondant sur ce que les premières ont leurs racines dans les amours-propres, et les secondes seulement dans les intérêts. Le pouvoir s'est trompé. Son acte brutal a révolté les hommes honnêtes dans tous les camps. L'auteur a vu se rallier à lui, pour faire face à l'arbitraire et à l'injustice, ceux-là mêmes qui l'attaquaient le plus violemment la veille. Si par hasard quelques haines invétérées ont persisté, elles regrettent maintenant le secours momentané qu'elles ont apporté au pouvoir. Tout ce qu'il y a d'honorable et de loyal parmi les ennemis de l'auteur est venu lui tendre la main, quitte à recommencer le combat littéraire aussitôt que le combat politique sera

fini. En France, quiconque est persécuté n'a plus d'ennemis que le persécuteur.

Si maintenant, après avoir établi que l'acte ministériel est odieux, inqualifiable, impossible en droit, nous voulons bien descendre pour un moment à le discuter comme fait matériel et à chercher de quels éléments ce fait semble devoir être composé, la première question qui se présente est celle-ci, et il n'est personne qui ne se la soit faite : — Quel peut être le motif d'une pareille mesure?

Il faut bien le dire, parce que cela est, et que, si l'avenir s'occupe un jour de nos petits hommes et de nos petites choses, cela ne sera pas le détail le moins curieux de ce curieux événement, il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse*, cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes, la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène, le bureau des mœurs s'est voilé la face. M. Vidocq a rougi. Enfin le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net : *C'est que la pièce est immorale.* — Holà! mes maîtres! silence sur ce point.

Expliquons-nous pourtant, non pas avec la police à laquelle, moi, honnête homme, je défends de parler de ces matières, mais avec le petit nombre de personnes respectables et consciencieuses qui, sur des ouï-dire ou après avoir mal entrevu la représentation, se sont laissé entraîner à partager cette opinion, pour laquelle peut-être le nom seul du poëte inculpé aurait dû être une suffisante réfutation. Le drame est imprimé aujourd'hui. Si vous n'étiez pas à la représentation, lisez. Si vous y étiez, lisez encore. Souvenez-vous que cette représentation a été moins une représentation qu'une bataille, une espèce de bataille de Montlhéry (qu'on nous passe cette comparaison un peu ambitieuse) où les Parisiens et les Bourguignons ont prétendu chacun de leur côté avoir *empoché la victoire*, comme dit Mathieu.

La pièce est immorale? Croyez-vous? Est-ce par le fond? Voici le fond. Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour, triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice; il le lâche à travers toutes les familles des

gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Le roi dans les mains de Triboulet n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédiction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte. Cette malédiction, sur qui est-elle tombée? Sur Triboulet fou du roi? Non. Sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde, il la cache à tous les yeux, dans un quartier désert, dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion de la débauche et du vice, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien! la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi que Triboulet pousse au rapt, ravira sa fille à Triboulet. Le bouffon sera frappé par la providence exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piége au roi pour la venger, c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves, le roi et sa fille, le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de Cossé, c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille, c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.

Sans doute ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique, mais à coup sûr c'est là une idée morale.

Au fond de l'un des autres ouvrages de l'auteur, il y a la fatalité. Au fond de celui-ci, il y a la providence.

Nous le redisons expressément, ce n'est pas avec la police que nous discutons ici, nous ne lui faisons pas tant d'honneur, c'est avec la partie du public à laquelle cette discussion peut sembler nécessaire. Poursuivons.

Si l'ouvrage est moral par l'invention, est-ce qu'il serait immoral par l'exécution? La question ainsi posée nous paraît se détruire d'elle-même, mais voyons. Probablement rien d'immoral au premier et au second acte. Est-ce la situation du troisième qui vous choque? Lisez ce troisième acte, et dites-nous, en toute probité, si l'impression qui en résulte n'est pas profondément chaste, vertueuse et honnête?

Est-ce le quatrième acte? Mais depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge? Cela n'est même nouveau ni dans l'histoire ni au théâtre. Il y a mieux, l'histoire nous permettait de vous montrer François I[er] ivre dans les bouges de la rue du Pélican. Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nouveau non plus. Le théâtre grec, qui est le théâtre classique, l'a fait, Shakespeare, qui est le théâtre romantique, l'a fait; eh bien! l'auteur de ce drame ne l'a pas fait. Il sait tout ce qu'on a écrit de la maison de Saltabadil. Mais pourquoi lui faire dire ce qu'il n'a pas dit? pourquoi lui faire franchir de force une limite qui est tout en pareil cas et qu'il n'a pas franchie? Cette bohémienne Maguelonne, tant calomniée, n'est, assurément, pas plus effrontée que toutes les Lisettes et toutes les Martons du vieux théâtre. La cabane de Saltabadil est une hôtellerie, une taverne, le cabaret de *la Pomme de Pin,* une auberge suspecte, un coupe-gorge, soit, mais non un lupanar. C'est un lieu sinistre, terrible, horrible, effroyable, si vous voulez, ce n'est pas un lieu obscène.

Restent donc les détails du style. Lisez*. L'auteur accepte pour

* La confiance de l'auteur dans le résultat de la lecture est telle, qu'il croit à peine nécessaire de faire remarquer que sa pièce est imprimée telle qu'il l'a faite, et non telle qu'on l'a jouée, c'est-à-dire qu'elle contient un assez grand nombre de détails que le livre imprimé comporte, et qu'il avait retranchés pour les susceptibilités de la scène. Ainsi, par exemple, le jour de la représentation, au lieu de ces vers :

> J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
> Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille
> Elle attire chez nous le galant une nuit.

Saltabadil a dit :

> J'ai ma sœur, une jeune et belle créature,
> Qui chez nous aux passants dit la bonne aventure;
> Votre homme la viendrait consulter une nuit.

Il y a eu également des variantes pour plusieurs autres vers, mais cela ne vaut pas la peine d'y insister.

juges de la sévérité austère de son style les personnes mêmes qui s'effarouchent de la nourrice de Juliette et du père d'Ophélia, de Beaumarchais et de Regnard, de *l'École des Femmes* et d'*Amphitryon*, de Dandin et de Sganarelle, et de la grande scène du *Tartuffe*, du *Tartuffe* accusé aussi d'immoralité dans son temps! Seulement, là où il faudrait être franc, il a cru devoir l'être, à ses risques et périls, mais toujours avec gravité et mesure. Il veut l'art chaste, et non l'art prude.

La voilà pourtant cette pièce contre laquelle le ministère cherche à soulever tant de préventions! Cette immoralité, cette obscénité, la voilà mise à nu. Quelle pitié! Le pouvoir avait ses raisons cachées, et nous les indiquerons tout à l'heure, pour ameuter contre *le Roi s'amuse* le plus de préjugés possible. Il aurait bien voulu que le public en vînt à étouffer cette pièce sans l'entendre pour un tort imaginaire, comme Othello étouffe Desdémona. *Honest Iago!*

Mais comme il se trouve qu'Othello n'a pas étouffé Desdémona, c'est Iago qui se démasque et qui s'en charge. Le lendemain de la représentation, la pièce est défendue *par ordre*.

Certes, si nous daignions descendre encore un instant à accepter pour une minute cette fiction ridicule, que dans cette occasion c'est le soin de la morale publique qui émeut nos maîtres, et que, scandalisés de l'état de licence où certains théâtres sont tombés depuis deux ans, ils ont voulu à la fin, poussés à bout, faire, à travers toutes les lois et tous les droits, un exemple sur un ouvrage et sur un écrivain, certes, le choix de l'ouvrage serait singulier, il faut en convenir, mais le choix de l'écrivain ne le serait pas moins. Et en effet, quel est l'homme auquel ce pouvoir myope s'attaque si étrangement? C'est un écrivain ainsi placé que, si son talent peut être contesté de tous, son caractère ne l'est de personne. C'est un honnête homme avéré, prouvé et constaté, chose rare et vénérable en ce temps-ci C'est un poëte que cette même licence des théâtres révolterait et indignerait tout le premier, qui, il y a dix-huit mois, sur le bruit que l'inquisition des théâtres allait être illégalement rétablie, est allé de sa personne, en compagnie de plusieurs autres auteurs dramatiques, avertir le ministre qu'il eût à se garder d'une pareille mesure, et qui, là, a réclamé hautement une loi répressive des excès du théâtre, tout en protestant contre la censure avec des paroles sévères que le ministre, à coup sûr, n'a pas oubliées. C'est un artiste dévoué à l'art, qui n'a jamais cherché le succès par de

pauvres moyens, qui s'est habitué toute sa vie à regarder le public fixement et en face. C'est un homme sincère et modéré, qui a déjà livré plus d'un combat pour toute liberté et contre tout arbitraire, qui, en 1829, dans la dernière année de la restauration, a repoussé tout ce que le gouvernement d'alors lui offraît pour le dédommager de l'interdit lancé sur *Marion de Lorme*, et qui, un an plus tard, en 1830, la révolution de juillet étant faite, a refusé, malgré tous les conseils de son intérêt matériel, de laisser représenter cette même *Marion de Lorme*, tant qu'elle pourrait être une occasion d'attaque et d'insulte contre le roi tombé qui l'avait proscrite; conduite bien simple sans doute, que tout homme d'honneur eût tenue à sa place, mais qui aurait peut-être dû le rendre inviolable désormais à toute censure, et à propos de laquelle il écrivait ceci en août 1831 : « Les succès de scandale cherché et d'allusion poli-
« tique ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et
« durent peu. Et puis, c'est précisément quand il n'y a plus de
« censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, hon-
« nêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils pla-
« ceront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied
« de garder toute mesure*. »

Jugez maintenant. Vous avez d'un côté l'homme et son œuvre; de l'autre le ministère et ses actes.

A présent que la prétendue immoralité de ce drame est réduite à néant, à présent que tout l'échafaudage des mauvaises et honteuses raisons est là, gisant sous nos pieds, il serait temps de signaler le véritable motif de la mesure, le motif d'antichambre, le motif de cour, le motif secret, le motif qu'on ne dit pas, le motif qu'on n'ose s'avouer à soi-même, le motif qu'on avait si bien caché sous un prétexte. Ce motif a déjà transpiré dans le public, et le public a deviné juste. Nous n'en dirons pas davantage. Il est peut-être utile à notre cause que ce soit nous qui offrions à nos adversaires l'exemple de la courtoisie et de la modération. Il est bon que la leçon de dignité et de sagesse soit donnée par le particulier au gouvernement, par celui qui est persécuté à celui qui persécute. D'ailleurs nous ne sommes pas de ceux qui pensent guérir leur blessure en empoisonnant la plaie d'autrui. Il n'est que trop vrai qu'il y a au troisième acte de cette pièce un vers où la sagacité maladroite de quelques familiers du palais a

* Voyez la préface de *Marion de Lorme.*

découvert une allusion (je vous demande un peu, moi, une allusion!) à laquelle ni le public ni l'auteur n'avaient songé jusque-là, mais qui, une fois dénoncée de cette façon, devient la plus cruelle et la plus sanglante des injures. Il n'est que trop vrai que ce vers a suffi pour que l'affiche déconcertée du Théâtre-Français reçût l'ordre de ne plus offrir une seule fois à la curiosité du public la petite phrase séditieuse : *le Roi s'amuse.* Ce vers, qui est un fer rouge, nous ne le citerons pas ici ; nous ne le signalerons même ailleurs qu'à la dernière extrémité, et si l'on est assez imprudent pour y acculer notre défense. Nous ne ferons pas revivre de vieux scandales historiques. Nous épargnerons autant que possible à une personne haut placée les conséquences de cette étourderie de courtisans. On peut faire, même à un roi, une guerre généreuse. Nous entendons la faire ainsi. Seulement que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

Nous ne savons même pas si nous n'aurons pas dans la lutte quelque indulgence pour le ministère lui-même. Tout ceci, à vrai dire, nous inspire une grande pitié. Le gouvernement de juillet est tout nouveau né, il n'a que trente-trois mois, il est encore au berceau, il a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il en effet qu'on dépense contre lui beaucoup de colère virile? Quand il sera grand, nous verrons.

Cependant, à n'envisager la question pour un instant que sous le point de vue privé, la confiscation censoriale dont il s'agit cause encore plus de dommages peut-être à l'auteur de ce drame qu'à tout autre. En effet, depuis quatorze ans qu'il écrit, il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait eu l'honneur malheureux d'être choisi pour champ de bataille à son apparition, et qui n'ait disparu d'abord pendant un temps plus ou moins long sous la poussière, la fumée et le bruit. Aussi, quand il donne une pièce au théâtre, ce qui lui importe avant tout, ne pouvant espérer un auditoire calme dès la première soirée, c'est la série des représentations. S'il arrive que le premier jour sa voix soit couverte par le tumulte, que sa pensée ne soit pas comprise, les jours suivants peuvent corriger le premier jour. *Hernani* a été joué dans un orage, mais *Hernani* a eu cinquante-trois représentations. *Marion de Lorme* a été jouée dans un orage, mais *Marion de Lorme* a eu soixante et une représentations. *Le Roi s'amuse* a été joué dans un orage. Grâce à une

violence ministérielle, *le Roi s'amuse* n'aura eu qu'une représentation. Assurément le tort fait à l'auteur est grand. Qui lui rendra intacte et au point où elle en était cette troisième expérience si importante pour lui? Qui lui dira de quoi eût été suivie cette première représentation? Qui lui rendra le public du lendemain, ce public ordinairement impartial, ce public sans amis et sans ennemis, ce public qui enseigne le poëte et que le poëte enseigne?

Le moment de transition politique où nous sommes est curieux. C'est un de ces instants de fatigue générale où tous les actes despotiques sont possibles dans la société même la plus infiltrée d'idées d'émancipation et de liberté. La France a marché vite en juillet 1830; elle a fait trois bonnes journées; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux qui ne se lassent pas et qui vont toujours. On veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui marche, de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à comprendre, difficile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées. C'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories. C'est le commerce qui s'effarouche des systèmes; c'est le marchand qui veut vendre; c'est la rue qui effraie le comptoir; c'est la boutique armée qui se défend.

A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles. Il en est venu à tyranniser petitement. Il a tort pour lui et pour nous. S'il croit qu'il y a maintenant indifférence dans les esprits pour les idées de liberté, il se trompe. Il n'y a que lassitude. Il lui sera demandé sévèrement compte un jour de tous les actes illégaux que nous voyons s'accumuler depuis quelque temps. Que de chemin il nous a fait faire! Il y a deux ans on pouvait craindre pour l'ordre, on en est maintenant à trembler pour la liberté. Des questions de libre pensée, d'intelligence et d'art sont tranchées impérialement par les visirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet, *mulier formosa superne*.

Sans doute, si l'on ne considère que le peu d'importance de l'ouvrage et de l'auteur dont il est ici question, la mesure ministérielle qui les frappe n'est pas grand'chose. Ce n'est qu'un méchant petit

coup d'état littéraire, qui n'a d'autre *mérite que de ne pas trop* dépareiller la collection d'actes arbitraires à laquelle il fait suite. Mais si l'on s'élève plus haut, on verra qu'il ne s'agit pas seulement dans cette affaire d'un drame et d'un poëte, mais, nous l'avons dit en commencant, que la liberté et la propriété sont toutes deux, sont tout entières engagées dans la question. Ce sont là de hauts et sérieux intérêts; et quoique l'auteur soit obligé d'entamer cette importante affaire par un simple procès commercial au Théâtre-Français, ne pouvant attaquer directement le ministère, barricadé derrière les fins de non-recevoir du conseil d'état, il espère que sa cause sera aux yeux de tous une grande cause, le jour où il se présentera à la barre du tribunal consulaire, avec la liberté à sa droite et la propriété à sa gauche. Il parlera lui-même, au besoin, pour l'indépendance de son art. Il plaidera son droit fermement, avec gravité et simplicité, sans haine des personnes et sans crainte aussi. Il compte sur le concours de tous, sur l'appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l'opinion, sur l'équité des tribunaux. Il réussira, il n'en doute pas. L'état de siége sera levé dans la cité littéraire comme dans la cité politique.

Quand cela sera fait, quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poëte et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie dont on l'arrache violemment et qu'il eût voulu ne jamais quitter un instant. Il a sa besogne à faire, il le sait, et rien ne l'en distraira. Pour le moment un rôle politique lui vient; il ne l'a pas cherché, il l'accepte. Vraiment, le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte, notre tâche du passé et de l'avenir, pour aller nous mêler, indignés, offensés et sévères, à cet auditoire irrévérent et railleur qui, depuis quinze ans, regarde passer, avec des huées et des sifflets, quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de loi des Tuileries au Palais-Bourbon et du Palais-Bourbon au Luxembourg!

30 novembre 1832.

PERSONNAGES

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
M. DE SAINT-VALLIER.
SALTABADIL.
MAGUELONNE.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONTCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
M. DE LA TOUR-LANDRY.
MADAME DE COSSÉ.
DAME BÉRARDE.
UN GENTILHOMME DE LA REINE.
UN VALET DU ROI.
UN MÉDECIN.
SEIGNEURS, PAGES.
GENS DU PEUPLE.

Paris, 152..

ACTE PREMIER

M. DE SAINT-VALLIER

Une fête de nuit au Louvre. Salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure. — Flambeaux, musique, danses, éclats de rire. — Des valets portent des plats d'or et des vaisselles d'émail; des groupes de seigneurs et de dames passent et repassent. — La fête tire à sa fin; l'aube blanchit les vitraux. Une certaine liberté règne; la fête a un peu le caractère d'une orgie. — Dans l'architecture, dans les ameublements, dans les vêtements, le goût de la renaissance.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, comme l'a peint Titien; M. DE LA TOUR-LANDRY.

LE ROI.

Comte, je veux mener à fin cette aventure.
Une femme bourgeoise, et de naissance obscure
Sans doute, mais charmante!

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et vous la rencontrez
Le dimanche à l'église?

LE ROI.

A Saint-Germain-des-Prés.
J'y vais chaque dimanche.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et voilà tout à l'heure
Deux mois que cela dure?

LE ROI.

Oui.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

La belle demeure?

LE ROI.

Au cul-de-sac Bussy.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Près de l'hôtel Cossé?

LE ROI, avec un signe affirmatif.

Dans l'endroit où l'on trouve un grand mur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Ah! je sai.
Et vous la suivez, sire?

LE ROI.

Une farouche vieille
Qui lui garde les yeux, et la bouche, et l'oreille,
Est toujours là.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Vraiment?

LE ROI.

Et le plus curieux,

C'est que le soir un homme, à l'air mystérieux,
Très bien enveloppé, pour se glisser dans l'ombre,
D'une cape fort noire et de la nuit fort sombre,
Entre dans la maison.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Hé! faites de même!

LE ROI.

Hein!
La maison est fermée et murée au prochain!

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Par votre majesté quand la dame est suivie,
Vous a-t-elle parfois donné signe de vie?

LE ROI.

Mais, à certains regards, je crois, sans trop d'erreur,
Qu'elle n'a pas pour moi d'insurmontable horreur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Sait-elle que le roi l'aime?

LE ROI, avec un signe négatif.

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une robe grise.

M. DE LA TOUR-LANDRY, riant.

Je vois que vous aimez d'un amour épuré
Quelque auguste Toinon, maîtresse d'un curé!

Entrent plusieurs seigneurs et Triboulet.

LE ROI, à M. de la Tour-Landry.

Chut! on vient. — En amour il faut savoir se taire
Quand on veut réussir.

Se tournant vers Triboulet, qui s'est approché pendant ces dernières paroles et les a entendues.

N'est-ce pas?

TRIBOULET.

Le mystère
Est la seule enveloppe où la fragilité
D'une intrigue d'amour puisse être en sûreté.

SCÈNE II.

LE ROI, TRIBOULET, M. DE GORDES, PLUSIEURS SEIGNEURS. Les seigneurs, superbement vêtus. Triboulet, dans son costume de fou, comme l'a peint Boniface.

Le roi regarde passer un groupe de femmes.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Madame de Vendosme est divine!

M. DE GORDES.

Mesdames
D'Albe et de Montchevreuil sont de fort belles femmes.

LE ROI.

Madame de Cossé les passe toutes trois.

M. DE GORDES.

Madame de Cossé! Sire, baissez la voix.

Lui montrant M. de Cossé, qui passe au fond du théâtre. — M. de Cossé, court et ventru, « un des quatre plus gros gentilshommes de France », dit Brantôme.

Le mari vous entend.

LE ROI.

Hé! mon cher Simiane,
Qu'importe?

M. DE GORDES.

Il l'ira dire à madame Diane.

LE ROI.

Qu'importe?

Il va au fond du théâtre parler à d'autres femmes qui passent.

TRIBOULET, à M. de Gordes.

Il va fâcher Diane de Poitiers.
Il ne lui parle pas depuis huit jours entiers.

M. DE GORDES.

S'il l'allait renvoyer à son mari !

TRIBOULET.

J'espère
Que non.

M. DE GORDES.

Elle a payé la grâce de son père.
Partant, quitte.

TRIBOULET.

A propos du sieur de Saint-Vallier,
Quelle idée avait-il ce vieillard singulier,
De mettre dans un lit nuptial sa Diane,
Sa fille, une beauté choisie et diaphane,
Un ange que du ciel la terre avait reçu,
Tout pêle-mêle avec un sénéchal bossu?

M. DE GORDES.

C'est un vieux fou. — J'étais sur son échafaud même
Quand il reçut sa grâce. — Un vieillard grave et blême.
— J'étais plus près de lui que je ne suis de toi.
— Il ne dit rien, sinon : Que Dieu garde le roi!
Il est fou maintenant tout à fait.

LE ROI, passant avec madame de Cossé.

Inhumaine!
Vous partez!

MADAME DE COSSÉ, soupirant.

Pour Soissons, où mon mari m'emmène.

LE ROI.

N'est-ce pas une honte, alors que tout Paris,
Et les plus grands seigneurs et les plus beaux esprits,
Fixent sur vous des yeux pleins d'amoureuse envie,
A l'instant le plus beau d'une si belle vie,
Quand tous faiseurs de duels et de sonnets, pour vous,
Gardent leur plus beau vers et leurs plus fameux coups,
A l'heure où vos beaux yeux, semant partout les flammes,
Font sur tous leurs amants veiller toutes les femmes,
Que vous, qui d'un tel lustre éblouissez la cour
Que, ce soleil parti, l'on doute s'il fait jour,
Vous alliez, méprisant duc, empereur, roi, prince
Briller, astre bourgeois, dans un ciel de province!

MADAME DE COSSÉ.

Calmez-vous!

LE ROI.

Non, non, rien. Caprice original
Que d'éteindre le lustre au beau milieu du bal!

Entre M. de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voici mon jaloux, sire!

Elle quitte vivement le roi.

LE ROI.

Ah! le diable ait son âme!

A Triboulet.

Je n'en ai pas moins fait un quatrain à sa femme!
Marot t'a-t-il montré ces derniers vers de moi?

TRIBOULET.

Je ne lis pas de vers de vous. — Des vers de roi
Sont toujours très mauvais.

LE ROI.

Drôle!

TRIBOULET.

Que la canaille
Fasse rimer amour et jour vaille que vaille.
Mais près de la beauté gardez vos lots divers,
Sire, faites l'amour, Marot fera les vers.
Roi qui rime déroge.

LE ROI, avec enthousiasme.

Ah! rimer pour les belles,
Cela hausse le cœur. — Je veux mettre des ailes
A mon donjon royal.

TRIBOULET.

C'est en faire un moulin.

LE ROI.

Si je ne voyais là madame de Coislin,
Je te ferais fouetter.

Il court à madame de Coislin et paraît lui adresser quelques galanteries.

TRIBOULET, à part.

Suis le vent qui t'emporte
Aussi vers celle-là.

M. DE GORDES, s'approchant de Triboulet et lui faisant remarquer ce qui se passe au fond de la salle.

Voici par l'autre porte
Madame de Cossé. Je te gage ma foi
Qu'elle laisse tomber son gant pour que le roi
Le ramasse.

TRIBOULET.

Observons.

Madame de Cossé, qui voit avec dépit les attentions du roi pour madame de Coislin, laisse en effet tomber son bouquet. Le roi quitte madame de Coislin et ramasse le bouquet de madame de Cossé, avec qui il entame une conversation qui paraît fort tendre.

M. DE GORDES, à Triboulet.

L'ai-je dit?

TRIBOULET.

Admirable!

M. DE GORDES.

Voilà le roi repris.

TRIBOULET.

Une femme est un diable
Très perfectionné.

Le roi serre la taille de madame de Cossé, et lui baise la main. Elle rit et babille gaiement. Tout à coup M. de Cossé entre par la porte du fond. M. de Gordes le fait remarquer à Triboulet. — M. de Cossé s'arrête, l'œil fixé sur le groupe du roi et de sa femme.

M. DE GORDES, à Triboulet.

Le mari!

MADAME DE COSSÉ, apercevant son mari, au roi, qui la tient presque embrassée.

Quittons-nous

Elle glisse des mains du roi et s'enfuit.

TRIBOULET.

Que vient-il faire ici, ce gros ventru jaloux?

Le roi s'approche du buffet au fond et se fait verser à boire.

M. DE COSSÉ, s'avançant sur le devant tout rêveur.

A part.

Que se disaient-ils?

Il s'approche avec vivacité de M. de la Tour-Landry, qui lui fait signe qu'il a quelque chose à lui dire.

Quoi?

M. DE LA TOUR-LANDRY mystérieusement.

Votre femme est bien belle!

M. de Cossé se rebiffe, et va à M. de Gordes, qui paraît avoir quelque chose à lui confier.

M. DE GORDES, *bas.*

Qu'est-ce donc qui vous trotte ainsi par la cervelle?
Pourquoi regardez-vous si souvent de côté?

M. de Cossé le quitte avec humeur et se trouve face à face avec Triboulet, qui l'attire d'un air discret dans un coin, pendant que MM. de Gordes et de la Tour-Landry rient à gorge déployée?

TRIBOULET, *bas à M de Cossé.*

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté!

Il éclate de rire, et tourne le dos à M. de Cossé, qui sort furieux.

LE ROI, *revenant.*

Oh! que je suis heureux! Près de moi, non, Hercules
Et Jupiter ne sont que des fats ridicules!
L'Olympe est un taudis! Ces femmes, c'est charmant!
Je suis heureux! Et toi?

TRIBOULET.

Considérablement.
Je ris tout bas du bal, des jeux, des amourettes.
Moi, je critique, et vous, vous jouissez. Vous êtes
Heureux comme un roi, sire, et moi, comme un bossu.

LE ROI.

Jour de joie où ma mère en riant m'a conçu!

Regardant M. de Cossé, qui sort.

Ce monsieur de Cossé seul dérange la fête.
Comment te semble-t-il?

TRIBOULET.

Outrageusement bête.

LE ROI.

Ah! n'importe! excepté ce jaloux, tout me plaît.
Tout pouvoir, tout vouloir, tout avoir! Triboulet!
Quel plaisir d'être au monde, et qu'il fait bon de vivre!
Quel bonheur!

TRIBOULET.

Je crois bien, sire, vous êtes ivre!

LE ROI.

Mais là-bas j'aperçois... Les beaux yeux! les beaux bras!

TRIBOULET.

Madame de Cossé?

LE ROI.

Viens, tu nous garderas!

Il chante.

Vivent les gais dimanches
Du peuple de Paris!
Quand les femmes sont blanches...

TRIBOULET, *chantant.*

Quand les hommes sont gris!

Ils sortent. Entrent plusieurs gentilshommes.

SCÈNE III.

M. DE GORDES, M. DE PARDAILLAN, jeune page blond; **M. DE VIC,** MAITRE **CLÉMENT MAROT,** en habit de valet de chambre du roi; puis **M. DE PIENNE,** un ou deux autres gentilshommes. De temps en temps **M. DE COSSÉ,** qui se promène d'un air rêveur et très sérieux.

CLÉMENT MAROT, saluant M. de Gordes.

Que savez-vous ce soir?

M. DE GORDES.

Rien, que la fête est belle,
Et que le roi s'amuse.

MAROT.

Ah! c'est une nouvelle!
Le roi s'amuse? Ah! diable!

M. DE COSSÉ, qui passe derrière eux.

Et c'est très malheureux!
Car un roi qui s'amuse est un roi dangereux.

Il passe outre.

M. DE GORDES.

Ce pauvre gros Cossé me met la mort dans l'âme.

MAROT, bas

Il paraît que le roi serre de près sa femme?

M. de Gordes lui fait un signe affirmatif. Entre M. de Pienne.

M. DE GORDES.

Eh! voilà ce cher duc!

Ils se saluent.

M. DE PIENNE, d'un air mystérieux.

Mes amis! du nouveau!
Une chose à brouiller le plus sage cerveau!
Une chose admirable! une chose risible!
Une chose amoureuse! une chose impossible!

M. DE GORDES.

Quoi donc?

M. DE PIENNE.

Il les ramasse en groupe autour de lui.

Chut!

A Marot, qui est allé causer avec d'autres dans un coin.

Venez çà, maître Clément Marot!

MAROT, approchant.

Que me veut monseigneur?

M. DE PIENNE.

Vous êtes un grand sot.

MAROT.

Je ne me croyais grand en aucune manière.

M. DE PIENNE.

J'ai lu dans votre écrit du siége de Peschière
Ces vers sur Triboulet : « Fou de tête écorné,
Aussi sage à trente ans que le jour qu'il est né. — »
Vous êtes un grand sot.

MAROT.

Que Cupido me damne
Si je vous comprends!

M. DE PIENNE.

Soit.

A M. de Gordes.

Monsieur de Simiane,

A M. de Pardaillan.

Monsieur de Pardaillan,

M. de Gordes, M. de Pardaillan, Marot, et M. de Cosse, qui est venu se joindre au groupe, font cercle autour du duc.

Devinez, s'il vous plaît!
Une chose inouïe arrive à Triboulet.

M. DE PARDAILLAN.

Il est devenu droit?

M. DE COSSÉ.

On l'a fait connétable?

MAROT.

On l'a servi tout cuit par hasard sur la table?

M. DE PIENNE

Non. C'est plus drôle. Il a... — Devinez ce qu'il a.
C'est incroyable!

M. DE GORDES.

Un duel avec Gargantua?

M. DE PIENNE.

Point.

M. DE PARDAILLAN.

Un singe plus laid que lui?

M. DE PIENNE.

Non pas.

MAROT.

Sa poche
Pleine d'écus?

M. DE COSSÉ.

L'emploi du chien du tourne broche?

MAROT.

Un rendez-vous avec la vierge au paradis?

M. DE GORDES.

Une âme, par hasard?

M. DE PIENNE.

Je vous le donne en dix!
Triboulet le bouffon, Triboulet le difforme,
Cherchez bien ce qu'il a... — quelque chose d'énorme!

MAROT.

Sa bosse?

M. DE PIENNE.

Non, il a... — Je vous le donne en cent!
— Une maîtresse!

Tous éclatent de rire.

MAROT.

Ah! ah! le duc est fort plaisant.

M. DE PARDAILLAN.

Le bon conte!

M. DE PIENNE.

Messieurs, j'en jure sur mon âme,
Et je vous ferai voir la porte de la dame.
Il y va tous les soirs, vêtu d'un manteau brun,
L'air sombre et furieux, comme un poëte à jeun.
Je lui veux faire un tour. Rôdant à la nuit close,
Près de l'hôtel Cossé, j'ai découvert la chose.
Gardez-moi le secret.

MAROT.

Quel sujet de rondeau!
Quoi! Triboulet la nuit se change en Cupido!

M. DE PARDAILLAN, riant.

Une femme à messer Triboulet!

M. DE GORDES, riant.

Une selle
Sur un cheval de bois!

MAROT, riant.

Je crois que la donzelle,
Si quelque autre Bedfort débarquait à Calais,
Aurait tout ce qu'il faut pour chasser les Anglais!

Tous rient. Survient M. de Vic. M. de Pienne met son doigt sur sa bouche.

M. DE PIENNE.

Chut!

M. DE PARDAILLAN, à M. de Pienne.

D'où vient que le roi sort aussi vers la brune,
Tous les jours et tout seul, comme cherchant fortune?

M. DE PIENNE.

Vic nous dira cela.

M. DE VIC.

Ce que je sais d'abord,
C'est que sa majesté paraît s'amuser fort.

M. DE COSSÉ.

Ah! ne m'en parlez pas!

M. DE VIC.

Mais que je me soucie
De quel côté le vent pousse sa fantaisie,
Pourquoi le soir il sort, dans sa cape d'hiver,
Méconnaissable en tout de vêtements et d'air,
Si de quelque fenêtre il se fait une porte,
N'étant pas marié, mes amis, que m'importe?

M. DE COSSÉ, hochant la tête.

Un roi, — les vieux seigneurs, messieurs, savent cela,
Prend toujours chez quelqu'un tout le plaisir qu'il a.
Gare à quiconque a sœur, femme ou fille à séduire !
Un puissant en gaîté ne peut songer qu'à nuire.
Il est bien des sujets de craindre là dedans.
D'une bouche qui rit on voit toutes les dents.

M. DE VIC, bas aux autres.

Comme il a peur du roi !

M. DE PARDAILLAN.

Sa femme fort charmante
En a moins peur que lui.

MAROT.

C'est ce qui l'épouvante.

M. DE GORDES.

Cossé, vous avez tort. Il est très important
De maintenir le roi gai, prodigue et content.

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Je suis de ton avis, comte. Un roi qui s'ennuie,
C'est une fille en noir, c'est un été de pluie.

M. DE PARDAILLAN.

C'est un amour sans duel.

M. DE VIC.

C'est un flacon plein d'eau.

MAROT, bas.

Le roi revient avec Triboulet-Cupido.

Entrent le roi et Triboulet. Les courtisans s'écartent avec respect.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI, TRIBOULET.

TRIBOULET, entrant, et comme poursuivant une conversation commencée.

Des savants à la cour! monstruosité rare!

LE ROI.

Fais entendre raison à ma sœur de Navarre.
Elle veut m'entourer de savants.

TRIBOULET.

Entre nous,
Convenez de ceci, que j'ai bu moins que vous.
Donc, sire, j'ai sur vous, pour bien juger les choses.
Dans tous leurs résultats et dans toutes leurs causes,
Un avantage immense, et même deux, je croi,
C'est de n'être pas gris, et de n'être pas roi.
— Plutôt que des savants, ayez ici la peste,
La fièvre, et cætera!

LE ROI.

L'avis est un peu leste.
Ma sœur veut m'entourer de savants!

TRIBOULET.

C'est bien mal
De la part d'une sœur. — Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poëte,
Pas de mahométan, pas de théologien,

Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale, et plus gonflé de vent,
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant !
— Manquez-vous de plaisirs, de pouvoir, de conquêtes,
Et de femmes en fleur pour parfumer vos fêtes ?

LE ROI.

Hai... ma sœur Marguerite un soir m'a dit très bas
Que les femmes toujours ne me suffiraient pas,
Et quand je m'ennuierai...

TRIBOULET.

Médecine inouïe !
Conseiller les savants à quelqu'un qui s'ennuie !
Madame Marguerite est, vous en conviendrez,
Toujours pour les partis les plus désespérés.

LE ROI.

Eh bien ! pas de savants, mais cinq ou six poëtes...

TRIBOULET.

Sire ! j'aurais plus peur, étant ce que vous êtes,
D'un poëte, toujours de rimes barbouillé,
Que Belzébuth n'a peur d'un goupillon mouillé.

LE ROI.

Cinq ou six...

TRIBOULET.

Cinq ou six ! c'est toute une écurie !
C'est une académie, une ménagerie !

Montrant Marot.

N'avons-nous pas assez de Marot que voici,
Sans nous empoisonner de poëtes ainsi ?

MAROT.

Grand merci!

A part.

Le bouffon eût mieux fait de se taire!

TRIBOULET.

Les femmes, sire! ah Dieu! c'est le ciel, c'est la terre!
C'est tout! Mais vous avez les femmes! vous avez
Les femmes! Laissez-moi tranquille! vous rêvez,
De vouloir des savants!

LE ROI.

Moi, foi de gentilhomme!
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Éclats de rire dans un groupe au fond. — A Triboulet.

Tiens, voilà des muguets qui se raillent de toi.

Triboulet va les écouter et revient.

TRIBOULET.

Non, c'est d'un autre fou.

LE ROI.

Bah! de qui donc?

TRIBOULET.

Du roi.

LE ROI.

Vrai! Que chantent-ils?

TRIBOULET.

Sire, ils vous disent avare,
Et qu'argent et faveurs s'en vont dans la Navarre.
Qu'on ne fait rien pour eux.

LE ROI.

Oui, je les vois d'ici
Tous les trois. — Montchenu, Brion, Montmorency.

TRIBOULET.

Juste.

LE ROI.

Ces courtisans! engeance détestable!
J'ai fait l'un amiral, le second connétable,
Et l'autre, Montchenu, maître de mon hôtel.
Ils ne sont pas contents! as-tu vu rien de tel?

TRIBOULET.

Mais vous pouvez encor, c'est justice à leur rendre
Les faire quelque chose.

LE ROI.

Et quoi?

TRIBOULET.

Faites-les pendre.

M. DE PIENNE, *riant, aux trois seigneurs qui sont toujours au fond.*

Messieurs, entendez-vous ce que dit Triboulet?

M. DE BRION.

Il jette sur le fou un regard de colère.

Oui, certe!

M. DE MONTMORENCY.

Il le paiera!

M. DE MONTCHENU.

Misérable valet!

TRIBOULET, *au roi.*

Mais, sire, vous devez avoir parfois dans l'âme
Un vide... — Autour de vous n'avoir pas une femme
Dont l'œil vous dise non, dont le cœur dise oui!

LE ROI.

Qu'en sais-tu?

TRIBOULET.

N'être aimé que d'un cœur ébloui,
Ce n'est pas être aimé.

LE ROI.

Sais-tu si pour moi-me
Il n'est pas dans ce monde une femme qui m'aime?

TRIBOULET.

Sans vous connaître?

LE ROI.

Eh! oui.

A part.

Sans compromettre ici
Ma petite beauté du cul-de-sac Bussy

TRIBOULET.

Une bourgeoise donc?

LE ROI.

Pourquoi non?

TRIBOULET, *vivement*

Prenez garde.
Une bourgeoise! ô ciel! votre amour se hasarde.
Les bourgeois sont parfois de farouches romains.
Quand on touche à leur bien, la marque en reste aux mains
Tenez, contentons-nous, fous et rois que nous sommes,
Des femmes et des sœurs de vos bons gentilhommes.

LE ROI.

Oui, je m'arrangerais de la femme à Cossé

TRIBOULET.

Prenez-la.

LE ROI, *riant.*

C'est facile à dire et malaisé
A faire.

TRIBOULET.

Enlevons-la cette nuit.

LE ROI, montrant M. de Cossé.

Et le comte?

TRIBOULET.

Et la Bastille?

LE ROI.

Oh! non.

TRIBOULET

Pour régler votre compte,
Faites-le duc.

LE ROI.

Il est jaloux comme un bourgeois.
Il refusera tout, et criera sur les toits.

TRIBOULET, rêveur.

Cet homme est fort gênant, qu'on le paie ou l'exile...

Depuis quelques instants, M. de Cossé s'est rapproché par derrière du roi et du fou, et il écoute leur conversation. Triboulet se frappe le front avec joie.

Mais il est un moyen commode, très facile,
Simple, auquel je devrais avoir déjà pensé.

M. de Cossé se rapproche encore et écoute.

— Faites couper la tête à monsieur de Cossé.

M. de Cossé recule effaré.

— .... On suppose un complot avec l'Espagne ou Rome...

M. DE COSSÉ, éclatant.

Oh! le petit satan!

LE ROI, riant, et frappant sur l'épaule de M. de Cossé.

A Triboulet.

Là, foi de gentilhomme,
Y penses-tu? couper la tête que voilà!

Regarde cette tête, ami! vois-tu cela?
S'il en sort une idée, elle est toute cornue.

TRIBOULET.

Comme le moule auquel elle était contenue.

M. DE COSSÉ

Couper ma tête!

TRIBOULET.

Eh bien?

LE ROI, à Triboulet.

Tu le pousses à bout.

TRIBOULET.

Que diable! on n'est pas roi pour se gêner en tout,
Pour ne point se passer la moindre fantaisie.

M. DE COSSÉ.

Me couper la tête! ah! j'en ai l'âme saisie!

TRIBOULET.

Mais c'est tout simple. — Où donc est la nécessité
De ne pas vous couper la tête?

M. DE COSSÉ.

En vérité
Je te châtierai, drôle!

TRIBOULET.

Oh! je ne vous crains guère!
Entouré de puissants auxquels je fais la guerre,
Je ne crains rien, monsieur, car je n'ai sur le cou
Autre chose à risquer que la tête d'un fou.
Je ne crains rien, sinon que ma bosse me rentre
Au corps, et comme à vous me tombe dans le ventre,
Ce qui m'enlaidirait.

M. DE COSSÉ, la main sur son épée

Maraud!

LE ROI.

Comte, arrêtez. —
Viens, fou!

Il s'éloigne avec Triboulet en riant.

M. DE GORDES.

Le roi se tient de rire les côtés!

M. DE PARDAILLAN.

Comme à la moindre chose il rit, il s'abandonne!

MAROT.

C'est curieux, un roi qui s'amuse en personne!

Une fois le fou et le roi éloignés, les courtisans se rapprochent, et suivent Triboulet d'un regard de haine.

M. DE BRION.

Vengeons-nous du bouffon!

TOUS.

Hun!

MAROT.

Il est cuirassé.
Par où le prendre? où donc le frapper?

M. DE PIENNE.

Je le sai.
Nous avons contre lui chacun quelque rancune,
Nous pouvons nous venger.

Tous se rapprochent avec curiosité de M. de Pienne

Trouvez-vous à la brune,
Ce soir, tous bien armés, au cul-de-sac Bussy, —
Près de l'hôtel Cossé. — Plus un mot de ceci.

MAROT.

Je devine.

M. DE PIENNE.

C'est dit?

TOUS.

C'est dit.

M. DE PIENNE

Silence! il rentre.

Rentrent Triboulet, et le roi entouré de femmes.

TRIBOULET, seul dans son coin, à part.

A qui jouer un tour maintenant? — Au roi?... — Diantre!

UN VALET, entrant, bas à Triboulet.

Monsieur de Saint-Vallier, un vieillard tout en noir,
Demande à voir le roi.

TRIBOULET, se frottant les mains.

Mortdieu! laissez-nous voir
Monsieur de Saint-Vallier.

Le valet sort.

C'est charmant! comment diable!
Mais cela va nous faire un esclandre effroyable!

Bruit, tumulte au fond, à la grande porte.

UNE VOIX, au dehors.

Je veux parler au roi!

LE ROI, s'interrompant de sa causerie.

Non!... Qui donc est entré?

LA MÊME VOIX.

Parler au roi.

LE ROI, vivement.

Non, non!

Un vieillard, vêtu de deuil, perce la foule et vient se placer devant le roi, qu'il regarde fixement. Tous les courtisans s'écartent avec étonnement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE SAINT-VALLIER,
grand deuil, barbe et cheveux blancs.

M. DE SAINT-VALLIER, au roi.

Si! je vous parlerai!

LE ROI.

Monsieur de Saint-Vallier!

M. DE SAINT-VALLIER, immobile au seuil.

C'est ainsi qu'on me nomme.

Le roi fait un pas vers lui avec colère. Triboulet l'arrête.

TRIBOULET.

Oh! sire! laissez-moi haranguer le bonhomme.

A M. de Saint-Vallier, avec une attitude théâtrale.

Monseigneur! vous aviez conspiré contre nous,
Nous vous avons fait grâce, en roi clément et doux.
C'est au mieux. Quelle rage à présent vient vous prendre
D'avoir des petits-fils de monsieur votre gendre?
Votre gendre est affreux, mal bâti, mal tourné,
Marqué d'une verrue au beau milieu du né,
Borgne, disent les uns, velu, chétif et blême,
Ventru comme monsieur,

Il montre M. de Cossé, qui se cabre.

bossu comme moi-même.
Qui verrait votre fille à son côté rirait.
Si le roi n'y mettait bon ordre, il vous ferait
Des petits-fils tordus, des petits-fils horribles,

Roux, brèche-dents, manqués, effroyables, risibles,
Ventrus comme monsieur,

Montrant encore M. de Cossé, qu'il salue et qui s'indigne.

et bossus comme moi!
Votre gendre est trop laid! — Laissez faire le roi,
Et vous aurez un jour des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

Les courtisans applaudissent Triboulet avec des huées et des éclats de rire.

M. DE SAINT-VALLIER, *sans regarder le bouffon.*

Une insulte de plus! — Vous, sire, écoutez-moi,
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi!
Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève;
Là, vous m'avez fait grâce, ainsi que dans un rêve,
Et je vous ai béni, ne sachant en effet
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
Or, vous aviez caché ma honte dans la mienne. —
Oui, sire, sans respect pour une race ancienne,
Pour le sang de Poitiers, noble depuis mille ans,
Tandis que, revenant de la Grève à pas lents,
Je priais dans mon cœur le dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé!
Quoi! lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane!
Et lui, ce roi sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le compte,
Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte,
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser!
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,

Avant la fin du jour devait être, ô misère!
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père!
O Dieu! qui nous jugez, qu'avez-vous dit là-haut,
Quand vos regards ont vu, sur ce même échafaud,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante, et souillée,
La luxure royale en clémence habillée?
Sire, en faisant cela vous avez mal agi!
Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritait, étant de ceux du connétable.
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant,
Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie, et dont vous rendrez compte!
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas.
Le père était à vous, mais la fille non pas.
Ah! vous m'avez fait grâce! — Ah! vous nommez la chose
Une grâce! et je suis un ingrat, je suppose!
— Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot,
Je vous aurais crié : — Faites-moi mourir, grâce!
Oh! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race!
Oh! faites-moi mourir! la tombe, et non l'affront!
Pas de tête plutôt qu'une souillure au front!
Oh! monseigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme,
Soit moins décapité, répondez, monseigneur,
Quand au lieu de la tête il lui manque l'honneur?
— J'aurais dit cela, sire, et le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant baisant ma barbe grise,
Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré!
— Sire, je ne viens pas redemander ma fille.
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.

Gardez-la. — Seulement je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête,
Et jusqu'à ce qu'un père, un frère, ou quelque époux
— La chose arrivera, — nous ait vengés de vous,
Pâle, à tous vos banquets, je reviendrai vous dire :
— Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire ! —
Et vous m'écouterez, et votre front terni
Ne se relèvera que quand j'aurai fini.
Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,
Me rendre au bourreau. Non. Vous ne l'oserez faire,
De peur que ce ne soit mon spectre qui demain

Montrant sa tête.

Revienne vous parler, — cette tête à la main !

LE ROI, comme suffoqué de colère.

On s'oublie à ce point d'audace et de délire !... —

A M. de Pienne.

Duc ! arrêtez monsieur ?

M. de Pienne fait un signe, et deux hallebardiers se placent de chaque côté de M. de Saint-Vallier.

TRIBOULET, riant.

Le bonhomme est fou, sire !

M. DE SAINT-VALLIER, levant le bras.

Soyez maudits tous deux ! —

Au roi.

Sire, ce n'est pas bien
Sur le lion mourant vous lâchez votre chien !

A Triboulet.

Qui que tu sois, valet à langue de vipère,
Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit ! —

Au roi.

J'avais droit d'être par vous traité

Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolents,
Vous, de fleurs de lys d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilége ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez; — c'est Dieu qui venge l'autre!

ACTE DEUXIÈME

SALTABADIL

Le recoin le plus désert du cul-de-sac Bussy. A droite, une petite maison de discrète apparence, avec une petite cour entourée d'un mur qui occupe une partie du théâtre. Dans cette cour, quelques arbres, un banc de pierre. Dans le mur, une porte qui donne sur la rue. Sur le mur, une terrasse étroite, couverte d'un toit supporté par des arcades dans le goût de la renaissance. — La porte du premier étage de la maison donne sur cette terrasse qui communique avec la cour par un degré. — A gauche, les murs très hauts des jardins de l'hôtel de Cossé. — Au fond, des maisons éloignées; le clocher de Saint-Séverin.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET, SALTABADIL. — Pendant une partie de la scène, M. DE PIENNE et M. DE GORDES, au fond.

Triboulet, enveloppé d'un manteau et sans aucun de ses attributs de bouffon, paraît dans la rue, et se dirige vers la porte pratiquée dans le mur. Un homme vêtu de noir, et également couvert d'une cape, dont le bas est relevé par une épée, le suit.

TRIBOULET, rêveur.

Ce vieillard m'a maudit!

L'HOMME, le saluant.

Monsieur...

TRIBOULET, se détournant avec humeur.

Ah!...

Cherchant dans sa poche.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Je ne demande rien, monsieur! fi donc!

TRIBOULET, lui faisant signe de le laisser tranquille et de s'éloigner.

C'est bien!

Entrent M. de Pienne et M. de Gordes, qui s'arrêtent en observation au fond.

L'HOMME, le saluant.

Monsieur me juge mal. Je suis homme d'épée.

TRIBOULET, reculant.

Est-ce un voleur?

L'HOMME, s'approchant d'un air doucereux.

Monsieur a la mine occupée.
Je vous vois tous les soirs de ce côté rôder.
— Vous avez l'air d'avoir une femme à garder!

TRIBOULET, à part.

Diable!

Haut.

Je ne dis pas mes affaires aux autres.

Il veut passer outre. L'homme le retient.

L'HOMME.

Mais c'est pour votre bien qu'on se mêle des vôtres.
Si vous me connaissiez, vous me traiteriez mieux.

S'approchant.

Peut-être à votre femme un fat fait les doux yeux,
Et vous êtes jaloux?...

TRIBOULET, impatienté.

Que voulez-vous, en somme?

L'HOMME, avec un sourire aimable, bas et vite.

Pour quelque paraguante on vous tuera votre homme,

TRIBOULET, respirant.

Ah! c'est fort bien!

L'HOMME.

Monsieur, vous voyez que je suis
Un honnête homme.

TRIBOULET.

Peste!

L'HOMME.

Et que si je vous suis,
C'est pour de bons desseins.

TRIBOULET.

Oui, certe, un homme utile!

L'HOMME, modestement.

Le gardien de l'honneur des dames de la ville.

TRIBOULET.

Et combien prenez-vous pour tuer un galant?

L'HOMME.

C'est selon le galant qu'on tue, — et le talent
Qu'on a.

TRIBOULET.

Pour dépêcher un grand seigneur?

L'HOMME.

Ah! diantre
On court plus d'un péril de coups d'épée au ventre.

Ces gens-là sont armés. On y risque sa chair.
Le grand seigneur est cher.

TRIBOULET.

Le grand seigneur est cher!
Est-ce que les bourgeois, par hasard, se permettent
De se faire tuer entre eux?

L'HOMME, souriant.

Mais ils s'y mettent!
— C'est un luxe pourtant. — Luxe, vous comprenez,
Qui reste en général parmi les gens bien nés.
Il est quelques faquins qui, pour de grosses sommes,
Tiennent à se donner des airs de gentilshommes,
Et me font travailler. — Mais ils me font pitié.
— On me donne moitié d'avance, et la moitié
Après.

TRIBOULET, hochant la tête.

Oui, vous risquez le gibet, le supplice...

L'HOMME, souriant.

Non, non, nous redevons un droit à la police.

TRIBOULET.

Tant pour un homme?

L'HOMME, avec un signe affirmatif.

A moins... que vous dirai-je, moi?
Qu'on n'ait tué, mon Dieu... qu'on n'ait tué... le roi!

TRIBOULET.

Et comment t'y prends-tu?

L'HOMME.

Monsieur, je tue en ville
Ou chez moi, comme on veut.

TRIBOULET.

Ta manière est civile.

L'HOMME.

J'ai pour aller en ville un estoc bien pointu.
J'attends l'homme le soir...

TRIBOULET.

Chez toi, comment fais-tu?

L'HOMME.

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit..

TRIBOULET.

Je comprends.

L'HOMME.

Vous voyez, cela se fait sans bruit,
C'est décent. — Donnez-moi, monsieur, votre pratique,
Vous en serez content. Je ne tiens pas boutique,
Je ne fais pas d'éclat. Surtout je ne suis point
De ces gens à poignard, serrés dans leur pourpoint,
Qui vont se mettre dix pour la moindre équipée,
Bandits dont le courage est court comme l'épée.

Il tire de dessous sa cape une épée démesurément longue.

Voici mon instrument.

Triboulet recule d'effroi.

Pour vous servir.

TRIBOULET, considérant l'épée avec surprise.

Vraiment!
— Merci, je n'ai besoin de rien, pour le moment.

L'HOMME, remettant l'épée au fourreau.

Tant pis. — Quand vous voudrez me voir, je me promène
Tous les jours à midi devant l'hôtel du Maine.
Mon nom, Saltabadil.

TRIBOULET.

Bohême?

L'HOMME, saluant.

Et bourguignon.

M. DE GORDES, écrivant sur ses tablettes, au fond.

Bas, à M. de Pienne.

Un homme précieux, et dont je prends le nom.

L'HOMME, à Triboulet.

Monsieur, ne pensez pas mal de moi, je vous prie.

TRIBOULET.

Non. Que diable! il faut bien avoir une industrie!

L'HOMME.

A moins de mendier et d'être un fainéant,
Un gueux. — J'ai quatre enfants...

TRIBOULET.

Qu'il serait malséant
De ne pas élever...

Le congédiant.

— Le ciel vous tienne en joie!

M. DE PIENNE, à M. de Gordes, au fond, montrant Triboulet.

Il fait grand jour encor. Je crains qu'il ne vous voie.

Tous deux sortent.

TRIBOULET, à l'homme.

Bonsoir!

L'HOMME, le saluant.

Adiusias. Tout votre serviteur.

Il sort.

TRIBOULET, le regardant s'éloigner.

Nous sommes tous les deux à la même hauteur.
Une langue acérée, une lame pointue.
Je suis l'homme qui rit, il est l'homme qui tue.

SCÈNE II.

L'homme disparu, Triboulet ouvre doucement la petite porte pratiquée dans le mur de la cour. Il regarde au dehors avec précaution, puis il tire la clef de la serrure et referme soigneusement la porte en dedans. Il fait quelques pas dans la cour d'un air soucieux et préoccupé.

TRIBOULET, seul.

Ce vieillard m'a maudit... — Pendant qu'il me parlait,
Pendant qu'il me criait : — Oh! sois maudit, valet!
Je raillais sa douleur! — Oh! oui, j'étais infâme,
Je riais, mais j'avais l'épouvante dans l'âme.

Il va s'asseoir sur le petit banc près de la table de pierre.

Maudit!

Profondément rêveur et la main sur son front.

Ah! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet.
O rage! être bouffon! ô rage! être difforme!
Toujours cette pensée! et, qu'on veille ou qu'on dorme,
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour!
Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
Que rire! — Quel excès d'opprobre et de misère!
Quoi! ce qu'ont les soldats, ramassés en troupeau
Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
A tout homme ici-bas qui respire et se meut,
Le droit de ne pas rire et de pleurer s'il veut,
Je ne l'ai pas! — O Dieu! triste et l'humeur mauvaise,
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût de ma difformité,

Jaloux de toute force et de toute beauté,
Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,
Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
Si je veux recueillir et calmer un moment
Mon âme qui sanglote et pleure amèrement.
Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
A force de bonheur oubliant le tombeau,
Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
Et me dit en bâillant : Bouffon! fais-moi donc rire!
— O pauvre fou de cour! — C'est un homme, après tout.
— Eh bien! la passion qui dans son âme bout,
La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
Le calcul éternel de quelque affreux dessein,
Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie!
— Abjection! S'il marche, ou se lève, ou s'assied,
Toujours il sent le fil qui lui tire le pied.
— Mépris de toute part! — Tout homme l'humilie.
Ou bien c'est une reine, une femme, jolie,
Demi-nue et charmante, et dont il voudrait bien,
Qui le laisse jouer sur son lit, comme un chien!
Aussi, mes beaux seigneurs, mes railleurs gentilshommes,
Hun! comme il vous hait bien! quels ennemis nous sommes!
Comme il vous fait parfois payer cher vos dédains!
Comme il sait leur trouver des contre-coups soudains!
Il est le noir démon qui conseille le maître.
Vos fortunes, messieurs, n'ont plus le temps de naître.
Et, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
Quelque belle existence, il l'effeuille à plaisir!
— Vous l'avez fait méchant! — O douleur! est-ce vivre?
Mêler du fiel au vin dont un autre s'enivre,
Si quelque bon instinct germe en soi, l'effacer,

Étourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
Traverser chaque jour, comme un mauvais génie,
Des fêtes qui pour vous ne sont qu'une ironie,
Démolir le bonheur des heureux, par ennui,
N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui,
Et contre tous, partout où le hasard vous pose,
Porter toujours en soi, mêler à toute chose,
Et garder, et cacher sous un rire moqueur
Un fond de vieille haine extravasée au cœur!
Oh! je suis malheureux! —

Se levant du banc de pierre où il est assis.

Mais, ici, que m'importe?
Suis-je pas un autre homme en passant cette porte?
Oublions un instant le monde dont je sors.
Ici, je ne dois rien apporter du dehors.

Retombant dans sa rêverie.

— Ce vieillard m'a maudit! — Pourquoi cette pensée
Revient-elle toujours lorsque je l'ai chassée?
Pourvu qu'il n'aille rien m'arriver?

Haussant les épaules.

Suis-je fou?

Il va à la porte de la maison et frappe. Elle s'ouvre. Une jeune fille vêtue de blanc en sort, et se jette joyeusement dans ses bras.

SCÈNE III.

TRIBOULET, BLANCHE, ensuite DAME BÉRARDE.

TRIBOULET.

Ma fille!

Il la serre sur sa poitrine avec transport.

Oh! mets tes bras à l'entour de mon cou.
— Sur mon cœur! — Près de toi, tout rit, rien ne me pèse,
Enfant! je suis heureux, et je respire à l'aise!

Il la regarde d'un œil enivré.

— Plus belle tous les jours! — Tu ne manques de rien,
Dis? — Es-tu bien ici? — Blanche, embrasse-moi bien!

BLANCHE, *dans ses bras.*

Comme vous êtes bon, mon père!

TRIBOULET, *s'asseyant.*

Non, je t'aime,
Voilà tout. N'es-tu pas ma vie et mon sang même?
Si je ne t'avais point, qu'est-ce que je ferais,
Mon Dieu!

BLANCHE, *lui posant la main sur le front.*

Vous soupirez. Quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas? Dites-les à votre pauvre fille.
Hélas! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille.

TRIBOULET.

Enfant! tu n'en as pas.

BLANCHE.

J'ignore votre nom.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom?

BLANCHE.

Nos voisins de Chinon,
De la petite ville où je fus élevée,
Me croyaient orpheline avant votre arrivée.

TRIBOULET.

J'aurais dû t'y laisser. C'eût été plus prudent.
Mais je ne pouvais plus vivre ainsi cependant.
J'avais besoin de toi, besoin d'un cœur qui m'aime.

Il la serre de nouveau dans ses bras.

BLANCHE.

Si vous ne voulez pas me parler de vous même...

TRIBOULET.

Ne sors jamais!

BLANCHE.

Je suis ici depuis deux mois,
Je suis allée en tout à l'église huit fois.

TRIBOULET.

Bien.

BLANCHE.

Mon bon père, au moins parlez-moi de ma mère!

TRIBOULET.

Ah! ne réveille pas une pensée amère,
Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé
— Et, si tu n'étais là, je dirais : j'ai rêvé, —
Une femme contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité.
Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle

L'angélique secret de son amour fidèle,
De son amour, passé sur moi comme un éclair,
Rayon du paradis tombé dans mon enfer!
Que la terre, toujours à nous recevoir prête,
Soit légère à ce sein qui reposa ma tête!
— Toi seule m'es restée! —

Levant les yeux au ciel.

Eh bien! mon Dieu, merci!

Il pleure et cache son front dans ses mains.

BLANCHE.

Que vous devez souffrir! Vous voir pleurer ainsi,
Non, je ne le veux pas, non, cela me déchire!

TRIBOULET.

Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire?

BLANCHE.

Mon père, qu'avez-vous? Dites-moi votre nom.
Oh! versez dans mon sein toutes vos peines!

TRIBOULET.

Non.
A quoi bon me nommer? Je suis fon père. — Écoute
Hors d'ici, vois-tu bien, peut-être on me redoute,
Qui sait? l'un me méprise et l'autre me maudit.
Mon nom. qu'en ferais-tu, quand je te l'aurais dit?
Je veux ici du moins, je veux, en ta présence,
Dans ce seul coin du monde où tout soit innocence,
N'être pour toi qu'un père, un père vénéré,
Quelque chose de saint, d'auguste et de sacré!

BLANCHE.

Mon père!

TRIBOULET, la serrant avec emportement dans ses bras

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde?
Oh! je t'aime pour tout ce que je hais au monde!
— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.

Dis, aimes-tu ton père? Et, puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose,
Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis,
D'autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortége
D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je?
Moi, je n'ai que toi seule! Un autre est riche. Eh bien,
Toi seule es mon trésor et toi seule es mon bien!
Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu'en ton âme!
D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme,
Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,
Ils sont beaux; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté!
Chère enfant! — Ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,
Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi!
De tout autre côté ma pauvre âme est froissée.
— Oh! si je te perdais!... Non, c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment!
— Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant.
Oui, c'est toute ta mère! — Elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer, car il faut au cœur pur
Un front tout innocence et des yeux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps mon âme voit ton âme,
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle, et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde!

BLANCHE.

Oh! que je voudrais bien vous rendre heureux!

TRIBOULET.

Qui? moi?

Je suis heureux ici! quand je vous aperçoi,
Ma fille, c'est assez pour que mon cœur se fonde.

Il lui passe la main dans les cheveux en souriant.

Oh! les beaux cheveux noirs! Enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait?

BLANCHE, prenant un air caressant.

Un jour, avant le couvre-feu,
Je voudrais bien sortir et voir Paris un peu.

TRIBOULET, impétueusement.

Jamais! jamais! — Ma fille, avec dame Bérarde
Tu n'es jamais sortie, au moins?

BLANCHE, tremblante.

Non.

TRIBOULET.

Prends-y garde!

BLANCHE.

Je ne vais qu'à l'église.

TRIBOULET, à part.

O ciel! on la verrait,
On la suivrait, peut-être on me l'enlèverait!
La fille d'un bouffon, cela se déshonore,
Et l'on ne fait qu'en rire! oh! —

Haut.

Je t'en prie encore,
Reste ici renfermée! — Enfant, si tu savais
Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais!
Comme les débauchés vont courant par la ville!
Oh! les seigneurs surtout!

Levant les yeux au ciel.

O Dieu! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs

Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité!

Il cache sa tête dans ses mains, et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir, mais par grâce
Ne pleurez pas ainsi!

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.
J'ai tant ri l'autre nuit!

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.
Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, l'embrassant.

Reviendrez-vous bientôt, dites?

TRIBOULET.

Peut-être.
Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître.

Appelant.

Dame Bérarde!

Une vieille duègne paraît à la porte de la maison.

DAME BÉRARDE.

Quoi, monsieur?

TRIBOULET.

Lorsque je vien,
Personne ne me voit entrer?

DAME BÉRARDE.

Je le crois bien,

C'est si désert!

Il est presque nuit. De l'autre côté du mur, dans la rue, paraît le roi, déguisé sous des vêtements simples et de couleur sombre. Il examine la hauteur du mur et la porte qui est fermée, avec des signes d'impatience et de dépit.

TRIBOULET, tenant Blanche embrassée.

Adieu, ma fille bien-aimée!

A dame Bérarde.

La porte sur le quai, vous la tenez fermée?

Dame Bérarde fait un signe affirmatif.

Je sais une maison, derrière Saint-Germain,
Plus retirée encor. Je la verrai demain.

BLANCHE.

Mon père, celle-ci me plaît pour la terrasse
D'où l'on voit des jardins.

TRIBOULET.

N'y monte pas de grâce!

Écoutant.

Marche-t-on pas dehors?

Il va à la porte de la cour, l'ouvre, et regarde avec inquiétude dans la rue. Le roi se cache dans un enfoncement près de la porte, que Triboulet laisse entr'ouverte.

BLANCHE, montrant la terrasse.

Quoi! ne puis-je le soir
Aller respirer là?

TRIBOULET, revenant.

Prends garde! on peut t'y voir.

Pendant qu'il a le dos tourné, le roi se glisse dans la cour par la porte entre-bâillée, et se cache derrière un gros arbre.

A dame Bérarde.

Vous, ne mettez jamais de lampe à la fenêtre.

DAME BÉRARDE, joignant les mains.

Et comment voulez-vous qu'un homme ici pénètre?

Elle se retourne et aperçoit le roi derrière l'arbre. Elle s'interrompt, ébahie. Au moment où elle ouvre la bouche pour crier, le roi lui jette dans la gorgerette une bourse, qu'elle prend, qu'elle pèse dans sa main, et qui la fait taire.

BLANCHE, à Triboulet, qui est allé visiter la terrasse avec une lanterne.

Quelles précautions! Mon père, dites-moi,
Mais que craignez-vous donc?

TRIBOULET.

Rien pour moi. Tout pour toi!

Il la serre encore une fois dans ses bras.

Blanche! ma fille, adieu!

Un rayon de la lanterne que tient dame Bérarde éclaire Triboulet et Blanche.

LE ROI, à part derrière l'arbre.

Triboulet!

Il rit.

Comment diable!
La fille à Triboulet! l'histoire est impayable!

TRIBOULET.

Au moment de sortir, il revient sur ses pas.

J'y pense, quand tu vas à l'église prier,
Personne ne vous suit?

Blanche baisse les yeux avec embarras.

DAME BÉRARDE.

Jamais!

TRIBOULET.

Il faut crier
Si l'on vous suivait.

DAME BÉRARDE.

Ah! j'appellerais main-forte!

TRIBOULET.

Et puis, n'ouvrez jamais si l'on frappe à la porte.

DAME BÉRARDE, comme enchérissant sur les précautions de Triboulet.

Quand ce serait le roi!

TRIBOULET.

Surtout si c'est le roi!

Il embrasse encore une fois sa fille, et sort en refermant la porte avec soin.

SCÈNE IV.

BLANCHE, DAME BÉRARDE, LE ROI.

Pendant la première partie de la scène, le roi reste caché derrière l'arbre.

BLANCHE, pensive, écoutant les pas de son père qui s'éloigne.

J'ai du remords pourtant!

DAME BÉRARDE.

Du remords! et pourquoi?

BLANCHE.

Comme à la moindre chose il s'effraie et s'alarme!
En partant dans ses yeux j'ai vu luire une larme.
Pauvre père! si bon! j'aurais dû l'avertir
Que le dimanche, à l'heure où nous pouvons sortir,
Un jeune homme nous suit. Tu sais, ce beau jeune homme!

DAME BÉRARDE.

Pourquoi donc lui conter cela, madame? En somme,
Votre père est un peu sauvage et singulier.
Vous haïssez donc bien ce jeune cavalier?

BLANCHE.

Moi, le haïr! Oh! non! — Hélas! bien au contraire,
Depuis que je l'ai vu, rien ne peut m'en distraire.
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là.
Je suis à lui! vois-tu, je m'en fais une idée... —
Il me semble plus grand que tous d'une coudée!
Comme il est brave et doux! comme il est noble et fier
Bérarde! et qu'à cheval il doit avoir bel air!

DAME BÉRARDE.

C'est vrai qu'il est charmant!

Elle passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche.

BLANCHE.

Un tel homme doit être...

DAME BÉRARDE, tendant la main au roi, qui donne toujours de l'argent.

Accompli.

BLANCHE.

Dans ses yeux on voit son cœur paraître,
Un grand cœur!

DAME BÉRARDE.

Certe, un cœur immense.

A chaque mot que dit dame Bérarde, elle tend la main au roi, qui la lui remplit de pièces d'or.

BLANCHE.

Valeureux.

DAME BÉRARDE, continuant son manège.

Formidable!

BLANCHE.

Et pourtant... bon!

DAME BÉRARDE, tendant la main.

Tendre!

BLANCHE.

Généreux.

DAME BÉRARDE, tendant la main

Magnifique!

BLANCHE, avec un profond soupir

Il me plaît!

DAME BÉRARDE, tendant toujours la main à chaque mot qu'elle dit.

Sa taille est sans pareille!
Ses yeux! — son front! — son nez! —

LE ROI, à part.

O Dieu! voilà la vieille
Qui m'admire en détail! je suis dévalisé!

BLANCHE.

Je t'aime d'en parler aussi bien.

DAME BÉRARDE.

Je le sai.

LE ROI, à part.

De l'huile sur le feu!

DAME BÉRARDE.

Bon, tendre, un cœur immense,
Valeureux, généreux...

LE ROI, vidant ses poches.

Diable! elle recommence!

DAME BÉRARDE, continuant.

C'est un très grand seigneur, il a l'air élégant,
Et quelque chose en or de brodé sur son gant.

Elle tend la main. Le roi lui fait signe qu'il n'a plus rien.

BLANCHE.

Non. Je ne voudrais pas qu'il fût seigneur ni prince.
Mais un pauvre écolier qui vient de sa province,
Cela doit mieux aimer.

DAME BÉRARDE.

C'est possible, après tout,
Si vous le préférez ainsi.

A part.

Drôle de goût!

Cerveau de jeune fille, où tout se contrarie!

Essayant encore de tendre la main au roi.

Ce beau jeune homme-là vous aime à la furie...

Le roi ne donne pas.

A part.

Je crois notre homme à sec. — Plus un sou, plus un mot.

BLANCHE, toujours sans voir le roi.

Le dimanche jamais ne revient assez tôt,
Quand je ne le vois pas, ma tristesse est bien grande.
Oh! j'ai cru l'autre jour, au moment de l'offrande,
Qu'il allait me parler, et le cœur m'a battu!
J'y songe nuit et jour! De son côté, vois-tu,
L'amour qu'il a pour moi l'absorbe. Je suis sûre
Que toujours dans son âme il porte ma figure.
C'est un homme ainsi fait, oh! cela se voit bien!
D'autres femmes que moi ne le touchent en rien.
Il n'est pour lui ni jeu, ni passe-temps, ni fête.
Il ne pense qu'à moi.

DAME BÉRARDE, faisant un dernier effort et tendant la main au roi.

J'en jurerais ma tête!

LE ROI, ôtant son anneau qu'il lui donne.

Ma bague pour la tête!

BLANCHE.

Ah! je voudrais souvent,
En y songeant le jour, la nuit en y rêvant,
L'avoir là, — devant moi,

Le roi sort de sa cachette et va se mettre à genoux près d'elle. Elle a le visage tourné du côté opposé.

pour lui dire à lui-même :

Sois heureux! sois content! oh! oui, je t'ai...

Elle se retourne, voit le roi à ses genoux, et s'arrête, pétrifiée.

LE ROI, lui tendant les bras.

Je t'aime!
Achève! achève! — Oh! dis : Je t'aime! Ne crains rien.
Dans une telle bouche un tel mot va si bien!

BLANCHE, effrayée, cherche des yeux dame Bérarde qui a disparu.

Bérarde! — Plus personne, ô Dieu! qui me réponde!
Personne!

LE ROI, toujours à genoux.

Deux amants heureux, c'est tout un monde!

BLANCHE, tremblante.

Monsieur, d'où venez-vous?

LE ROI.

De l'enfer ou du ciel,
Qu'importe? que je sois Satan ou Gabriel,
Je t'aime!

BLANCHE.

O ciel! ô ciel! ayez pitié... — J'espère
Qu'on ne vous a point vu. Sortez! — Dieu! si mon père...

LE ROI.

Sortir, quand palpitante en mes bras je te tiens,
Lorsque je t'appartiens! lorsque tu m'appartiens!
— Tu m'aimes! tu l'as dit.

BLANCHE, confuse.

Il m'écoutait!

LE ROI.

Sans doute.
Quel concert plus divin veux-tu donc que j'écoute?

BLANCHE, suppliante.

Ah! vous m'avez parlé. Maintenant, par pitié,
Sors!

LE ROI.

Sortir, quand mon sort à ton sort est lié,
Quand notre double étoile au même horizon brille,
Quand je viens éveiller ton cœur de jeune fille,
Quand le ciel m'a choisi pour ouvrir à l'amour
Ton âme vierge encore et ta paupière au jour!
Viens, regarde, oh! l'amour, c'est le soleil de l'âme!
Te sens-tu réchauffée à cette douce flamme?
Le sceptre que la mort vous donne et vous reprend,
La gloire qu'on ramasse à la guerre en courant,
Se faire un nom fameux, avoir de grands domaines,
Être empereur ou roi, ce sont choses humaines.
Il n'est sur cette terre, où tout passe à son tour,
Q'une chose qui soit divine, et c'est l'amour!
Blanche, c'est le bonheur que ton amant t'apporte,
Le bonheur, qui, timide, attendait à ta porte!
La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
C'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel,
C'est la grâce tremblante à la force appuyée,
C'est ta main dans ma main doucement oubliée...
— Aimons-nous! aimons-nous!

Il cherche à l'embrasser. Elle se débat.

BLANCHE.

Non! Laissez!

Il la serre dans ses bras, et lui prend un baiser.

DAME BÉRARDE, au fond, sur la terrasse. A part.

Il va bien!

LE ROI, à part.

Elle est prise!

Haut.

Dis-moi que tu m'aimes!

DAME BÉRARDE, au fond, à part.

Vaurien!

LE ROI.

Blanche! redis-le-moi!

BLANCHE, baissant les yeux.

Vous m'avez entendue.
Vous le savez.

LE ROI l'embrasse de nouveau avec transport.

Je suis heureux!

BLANCHE.

Je suis perdue!

LE ROI.

Non. Heureuse avec moi!

BLANCHE, s'arrachant de ses bras.

Vous m'êtes étranger.
Dites-moi votre nom.

DAME BÉRARDE, au fond, à part.

Il est temps d'y songer!

BLANCHE.

Vous n'êtes pas au moins seigneur ni gentilhomme?
Mon père les craint tant!

LE ROI.

Mon dieu, non! Je me nomme...

A part.

— Voyons...

Il cherche.

Gaucher Mahiet. — Je suis un écolier...
Très pauvre...

DAME BÉRARDE, occupée en ce moment même à compter l'argent qu'il lui a donné.

Est-il menteur !

Entrent dans la rue M. de Pienne et M. de Pardaillan, enveloppés de manteaux, une lanterne sourde à la main.

M. DE PIENNE, bas à M. de Pardaillan.

C'est ici, chevalier !

DAME BÉRARDE, bas, et descendant précipitamment la terrasse.

J'entends quelqu'un dehors...

BLANCHE, effrayée.

C'est mon père peut-être !

DAME BÉRARDE, au roi.

Partez, monsieur !

LE ROI.

Que n'ai-je entre mes mains le traître
Qui me dérange ainsi !

BLANCHE, à dame Bérarde.

Fais-le vite passer
Par la porte du quai.

LE ROI, à Blanche.

Quoi ! déjà te laisser !
M'aimeras-tu demain ?

BLANCHE.

Et vous ?

LE ROI.

Ma vie entière !

BLANCHE.

Ah ! vous me tromperez, car je trompe mon père !

LE ROI.

Jamais! — Un seul baiser, Blanche, sur tes beaux yeux,

DAME BÉRARDE, à part.

Mais c'est un embrasseur tout à fait furieux!

BLANCHE, faisant quelque résistance.

Non, non!

Le roi l'embrasse, et rentre avec dame Bérarde dans la maison.

Blanche reste quelque temps les yeux fixés sur la porte par où il est sorti, puis elle rentre elle-même. Pendant ce temps-là, la rue se peuple de gentilshommes armés couverts de manteaux et masqués. M. de Gordes, MM. de Cossé, de Montchenu, de Brion et de Montmorency, Clément Marot, rejoignent successivement M. de Pienne et M. de Pardaillan. La nuit est très noire. La lanterne sourde de ces messieurs est bouchée. Ils se font entre eux des signes de reconnaissance, et se montrent la maison de Blanche. Un valet les suit portant une échelle.

SCÈNE V.

LES GENTILSHOMMES, puis TRIBOULET, puis BLANCHE.

Blanche reparaît par la porte du premier étage sur la terrasse. Elle tient à la main un flambeau qui éclaire son visage.

BLANCHE, sur la terrasse.

Gaucher Mahiet! nom de celui que j'aime,
Grave-toi dans mon cœur!

M. DE PIENNE, aux gentilshommes.

Messieurs, c'est elle-même.

M. DE PARDAILLAN.

Voyons.

M. DE GORDES, dédaigneusement.

Quelque beauté bourgeoise!

A M. de Pienne.

Je te plains
Si tu fais ton régal de femmes de vilains!

En ce moment Blanche se retourne, de façon que les gentilhommes peuvent la voir

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Comment la trouves-tu?

MAROT.

La vilaine est jolie

M. DE GORDES.

C'est une fée! un ange! une grâce accomplie!

M. DE PARDAILLAN.

Quoi! c'est là la maîtresse à messer Triboulet?
Le sournois!

M. DE GORDES

Le faquin!

MAROT.

La plus belle au plus laid.
C'est juste. — Jupiter aime à croiser les races.

Blanche rentre chez elle. On ne voit plus qu'une lumière à une fenêtre.

M. DE PIENNE.

Messieurs, ne perdons pas notre temps en grimaces.
Nous avons résolu de punir Triboulet.
Or, nous sommes ici, tous à l'heure qu'il est,
Avec notre rancune, et, de plus, une échelle.
Escaladons le mur et volons-lui sa belle,
Portons la dame au Louvre, et que sa majesté
A son lever demain trouve cette beauté.

M. DE COSSÉ.

Le roi mettra la main dessus, que je suppose.

MAROT.

Le diable à sa façon débrouillera la chose!

M. DE PIENNE.

Bien dit. A l'œuvre!

M. DE GORDES.

Au fait, c'est un morceau de roi.

Entre Triboulet.

TRIBOULET, rêveur, au fond.

Je reviens... à quoi bon? Ah! je ne sais pourquoi!

M. DE COSSÉ, aux gentilshommes.

Çà, trouvez-vous si bien, messieurs, que, brune et blonde,

Notre roi prenne ainsi la femme à tout le monde?
Je voudrais bien savoir ce que le roi dirait
Si quelqu'un usurpait la reine.

TRIBOULET, avançant de quelques pas.

Oh! mon secret!
— Ce vieillard m'a maudit! — Quelque chose me trouble

La nuit est si épaisse qu'il ne voit pas M. de Gordes près de lui et qu'il le heurte en passant.

Qui va là?

M. DE GORDES, revenant effaré, bas aux gentilhommes.

Triboulet, messieurs!

M. DE COSSÉ, bas.

Victoire double!
Tuons le traître!

M. DE PIENNE.

Oh! non.

M. DE COSSÉ.

Il est dans notre main.

M. DE PIENNE.

Et nous ne l'aurions plus pour en rire demain!

M. DE GORDES.

Oui, si nous le tuons, le tour n'est plus si drôle.

M. DE COSSÉ.

Mais il va nous gêner.

MAROT.

Laissez-moi la parole.
Je vais arranger tout.

TRIBOULET, qui est resté dans son coin aux aguets et l'oreille tendue.

On s'est parlé tout bas.

MAROT, approchant.

Triboulet!

TRIBOULET, *d'une voix terrible*

Qui va là?

MAROT.

La! ne nous mange pas.
C'est moi.

TRIBOULET.

Qui, toi?

MAROT.

Marot.

TRIBOULET.

Ah! la nuit est si noire!

MAROT.

Oui, le diable s'est fait du ciel une écritoire.

TRIBOULET.

Dans quel but?...

MAROT.

Nous venons, ne l'as-tu pas pensé?
Enlever pour le roi madame de Cossé.

TRIBOULET, *respirant.*

Ah!... — Très bien!

M. DE COSSÉ, *à part.*

Je voudrais lui rompre quelque membre.

TRIBOULET, *à Marot.*

Mais comment ferez-vous pour entrer dans sa chambre?

MAROT, *bas à M. de Cossé.*

Donnez-moi votre clé.

M. de Cossé lui passe sa clé, qu'il transmet à Triboulet.

Tiens, touche cette clé.
Y sens-tu le blason de Cossé ciselé?

TRIBOULET, *palpant la clé.*

Les trois feuilles de scie, oui.

A part.

Mon Dieu, suis-je bête!

Montrant le mur à gauche.

Voilà l'hôtel Cossé. Que diable avais-je en tête?

A Marot lui rendant la clé.

Vous enlevez la femme au gros Cossé? j'en suis!

MAROT.

Nous sommes tous masqués.

TRIBOULET.

Eh bien, un masque!

Marot lui met un masque, et ajoute au masque un bandeau, qu'il lui attache sur les yeux et sur les oreilles.

Et puis?

MAROT.

Tu nous tiendras l'échelle.

Les gentilshommes appliquent l'échelle au mur de la terrasse. Marot y conduit Triboulet, auquel il la fait tenir.

TRIBOULET, *les mains sur l'échelle.*

Hum! êtes-vous en nombre?

Je n'y vois plus du tout.

MAROT.

C'est que la nuit est sombre.

Aux autres en riant.

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd.
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

Les gentilshommes montent l'échelle, enfoncent la porte du premier étage sur la terrasse, et pénètrent dans la maison. Un moment après, l'un d'eux reparaît dans la cour, dont il ouvre la porte en dedans; puis le groupe tout entier arrive à son tour dans la cour et franchit la porte, emportant Blanche demi-nue et bâillonnée, qui se débat.

BLANCHE, échevelée, dans l'éloignement.

Mon père, à mon secours! ô mon père!

VOIX DES GENTILSHOMMES, dans l'éloignement

Victoire!

Ils disparaissent avec Blanche.

TRIBOULET, resté seul au bas de l'échelle.

Çà, me font-ils ici faire mon purgatoire?
Ont-ils bientôt fini? quelle dérision!

Il lâche l'échelle, porte la main à son masque et rencontre le bandeau.

J'ai les yeux bandés!

Il arrache son bandeau et son masque. A la lumière de la lanterne sourde qui a été oubliée à terre, il y voit quelque chose de blanc, il le ramasse, et reconnaît le voile de sa fille. Il se retourne, l'échelle est appliquée au mur de sa terrasse, la porte de sa maison est ouverte, il y entre comme un furieux, et reparaît un moment après traînant dame Bérarde bâillonnée et demi-vêtue. Il la regarde avec stupeur, puis il s'arrache les cheveux en poussant quelques cris inarticulés. Enfin la voix lui revient.

Oh! la malédiction!

Il tombe évanoui.

ACTE TROISIÈME

LE ROI

L'antichambre du roi, au Louvre. Dorures, ciselures, meubles, tapisseries, dans le goût de la renaissance. — Sur le devant, une table, un fauteuil, un pliant. — Au fond, une grande porte dorée. — A gauche, la porte de la chambre à coucher du roi, revêtue d'une portière en tapisserie. A droite, un dressoir chargé de vaisselle d'or et d'émaux. — La porte du fond s'ouvre sur un mail.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES GENTILSHOMMES.

M. DE GORDES.

Maintenant, arrangeons la fin de l'aventure.

M. DE PARDAILLAN.

Il faut que Triboulet s'intrigue, se torture,
Et ne devine pas que sa belle est ici!

M. DE COSSÉ.

Qu'il cherche sa maîtresse, oui, c'est fort bien! mais si
Les portiers cette nuit nous ont vus l'introduire?

M. DE MONTCHENU.

Tous les huissiers du Louvre ont ordre de lui dire
Qu'ils n'ont point vu de femme entrer céans la nuit.

M. DE PARDAILLAN.

De plus, un mien laquais, drôle aux ruses instruit,
Pour lui donner le change, est allé sur sa porte
Dire aux gens du bouffon que, d'une et d'autre sorte,
Il avait vu traîner à l'hôtel d'Hautefort
Une femme à minuit qui se débattait fort.

M. DE COSSÉ, riant.

Bon. L'hôtel d'Hautefort le jette loin du Louvre!

M. DE GORDES.

Serrons bien sur ses yeux le bandeau qui les couvre.

MAROT.

J'ai ce matin au drôle envoyé ce billet :

Il tire un papier et lit.

« Je viens de t'enlever ta belle, ô Triboulet!
« Je l'emmène, s'il faut t'en donner des nouvelles,
« Hors de France avec moi. »

Tous rient.

M. DE GORDES, à Marot.

Signé?...

MAROT.

« Jean de Nivelles!

Les éclats de rire redoublent.

M. DE PARDAILLAN.

Oh! comme il va chercher!

M. DE COSSÉ.

Je jouis de le voir.

M. DE GORDES.

Qu'il va, le malheureux, avec son désespoir,

Ses poings crispés, ses dents de colère serrées,
Nous payer en un jour de dettes arriérées !

La porte latérale s'ouvre. Entre le roi vêtu d'un magnifique négligé du matin. Il est accompagné de M. de Pienne. Tous les courtisans se rangent et se découvrent. Le roi et M. de Pienne rient aux éclats.

LE ROI, désignant la porte du fond.

Elle est là?

M. DE PIENNE.

La maîtresse à Triboulet !

LE ROI.

Vraiment !
Dieu ! souffler sa maîtresse à mon fou ! c'est charmant !

M. DE PIENNE.

Sa maîtresse, ou sa femme !

LE ROI, à part.

Une femme ! une fille !
Je ne le savais pas si père de famille !

M. DE PIENNE.

Le roi la veut-il voir?

LE ROI.

Pardieu !

M. de Pienne sort, et revient un moment après soutenant Blanche, voilée et toute chancelante. Le roi s'assied nonchalamment dans son fauteuil.

M. DE PIENNE, à Blanche.

Ma belle, entrez.
Vous tremblerez après tant que vous le voudrez.
Vous êtes près du roi.

BLANCHE, toujours voilée.

C'est le roi, ce jeune homme !...

Elle court se jeter aux pieds du roi.
A la voix de Blanche, le roi tressaille et fait signe à tous de sortir.

SCÈNE II.

LE ROI, BLANCHE.

Le roi, resté seul avec Blanche, soulève le voile qui la cache.

LE ROI.

Blanche!

BLANCHE.

Gaucher Mahiet! ciel!

LE ROI, éclatant de rire.

Foi de gentilhomme,
Méprise ou fait exprès, je suis ravi du tour.
Vive Dieu! ma beauté, ma Blanche, mon amour,
Viens dans mes bras!

BLANCHE, reculant.

Le roi! le roi! Laissez-moi, sire!
Mon Dieu! je ne sais plus comment parler ni dire... —
Monsieur Gaucher Mahiet... — Non, vous êtes le roi.

Retombant à genoux.

Oh! qui que vous soyez, ayez pitié de moi!

LE ROI.

Avoir pitié de toi, Blanche! moi qui t'adore!
Ce que Gaucher disait, François le dit encore.
Tu m'aimes, et je t'aime, et nous sommes heureux!
Être roi ne saurait gâter un amoureux.
Enfant! tu me croyais bourgeois, clerc, moins peut-être.
Parce que le hasard m'a fait un peu mieux naître,
Parce que je suis roi, ce n'est pas un motif

De me prendre en horreur subitement tout vif!
Je n'ai pas le bonheur d'être un manant, qu'importe?

BLANCHE, à part.

Comme il rit! O mon Dieu! je voudrais être morte!

LE ROI, souriant et riant plus encore.

Oh! les fêtes, les jeux, les danses, les tournois,
Les doux propos d'amour le soir au fond des bois,
Cent plaisirs que la nuit couvrira de son aile,
Voilà ton avenir, auquel le mien se mêle!
Oh! soyons deux amants, deux heureux, deux époux!
Il faut un jour vieillir, et la vie, entre nous,
Cette étoffe où, malgré les ans qui la morcellent,
Quelques instants d'amour par places étincellent,
N'est qu'un triste haillon sans ces paillettes-là!

En riant.

Blanche, j'ai réfléchi souvent à tout cela,
Et voici la sagesse : honorons Dieu le père,
Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère!

BLANCHE, atterrée et reculant.

O mes illusions! qu'il est peu ressemblant!

LE ROI.

Quoi! me croyais-tu donc un amoureux tremblant,
Un cuistre, un de ces fous lugubres et sans flammes,
Qui pensent qu'il suffit, pour que toutes les femmes
Et tous les cœurs charmés se rendent devant eux,
De pousser des soupirs avec un air piteux?

BLANCHE, le repoussant.

Laissez-moi! — Malheureuse!

LE ROI.

Oh! sais-tu qui nous sommes?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesses, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi.

Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le roi!
Eh bien! du souverain tu seras souveraine.
Blanche! je suis le roi, toi, tu seras la reine!

BLANCHE.

La reine! et votre femme?

LE ROI, riant.

Innocence! ô vertu!
Ah! ma femme n'est pas ma maîtresse, vois-tu?

BLANCHE.

Votre maîtresse! oh non! quelle honte!

LE ROI.

La fière!

BLANCHE.

Je ne suis pas à vous, non, je suis à mon père!

LE ROI.

Ton père! mon bouffon, mon fou! mon Triboulet!
Ton père! il est à moi! j'en fais ce qui me plaît!
Il veut ce que je veux!

BLANCHE, pleurant amèrement et la tête dans ses mains.

O Dieu! mon pauvre père!
Quoi! tout est donc à vous?

Elle sanglote. Il se jette à ses pieds pour la consoler.

LE ROI, avec un accent attendri.

Blanche! oh! tu m'es bien chère!
Blanche, ne pleure plus, Viens sur mon cœur!

BLANCHE, résistant.

Jamais!

LE ROI, tendrement.

Tu ne m'as pas encor redit que tu m'aimais.

BLANCHE.

Oh! c'est fini!

LE ROI.

Je t'ai, sans le vouloir, blessée.
Ne sanglote donc pas comme une délaissée.
Oh! plutôt que de faire ainsi pleurer tes yeux,
J'aimerais mieux mourir, Blanche! j'aimerais mieux
Passer dans mon royaume et dans ma seigneurie
Pour un roi sans courage et sans chevalerie!
Un roi qui fait pleurer une femme! ô mon Dieu!
Lâcheté!

BLANCHE, *égarée et sanglotant.*

N'est-ce pas, tout ceci n'est qu'un jeu?
Si vous êtes le roi, j'ai mon père. Il me pleure.
Faites-moi ramener près de lui. Je demeure
Devant l'hôtel Cossé. Mais vous le savez bien.
Oh! qui donc êtes-vous? je n'y comprends plus rien.
Comme ils m'ont emportée avec des cris de fête!
Tout ceci comme un rêve est brouillé dans ma tête.

Pleurant.

Je ne sais même plus, vous que j'ai cru si doux,
Si je vous aime encor!

Reculant avec un sursaut de terreur.

Vous roi! — J'ai peur de vous!

LE ROI, *cherchant à la prendre dans ses bras.*

Je vous fais peur, méchante!

BLANCHE, *le repoussant.*

Oh! laissez-moi!

LE ROI, *la serrant de plus près.*

Qu'entends-je?
Un baiser de pardon!

BLANCHE, *se débattant.*

Non!

LE ROI, *riant, à part.*

Quelle fille étrange!

BLANCHE, s'échappant de ses bras.

Laissez-moi! — cette porte!...

Elle aperçoit la porte de la chambre du roi ouverte, s'y précipite, et la referme violemment sur elle.

LE ROI, prenant une petite clef d'or à sa ceinture.

Oh! j'ai la clef sur moi.

Il ouvre la porte, la pousse vivement, entre et la referme sur lui.

MAROT, en observation à la porte du fond depuis quelques instants. Il rit.

Elle se réfugie en la chambre du roi!
O la pauvre petite!

Appelant M. de Gordes.

Hé, comte!

SCÈNE III.

MAROT, puis LES GENTILHOMMES, ensuite TRIBOULET.

M. DE GORDES, à Marot.

Est-ce qu'on rentre?

MAROT.

Le lion a traîné la brebis dans son antre.

M. DE PARDAILLAN, sautant de joie.

Oh! pauvre Triboulet!

M. DE PIENNE, qui est resté à la porte, et qui a les yeux fixé vers le dehors.

Chut! le voici!

M. DE GORDES, bas aux seigneurs.

Tout doux!

Çà! n'ayons l'air de rien, et tenons-nous bien tous.

MAROT.

Messieurs, je suis le seul qu'il puisse reconnaître.
Il n'a parlé qu'à moi.

M. DE PIENNE.

Ne faisons rien paraître.

Entre Triboulet. Rien ne paraît changé en lui. Il a le costume et l'air indifférent du bouffon. Seulement il est très pâle.

M. DE PIENNE, ayant l'air de poursuivre une conversation commencée et faisant des yeux aux plus jeunes gentilshommes, qui compriment des rires étouffés en voyant Triboulet.

Oui, messieurs, c'est alors, — hé! bonjour, Triboulet! —

Qu'on fit cette chanson en forme de couplet :

Il chante.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu ! quel capitaine
Trouverons-nous dedans ?

TRIBOULET, continuant la chanson.

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

Rires et applaudissements ironiques.

TOUS.

Parfait !

TRIBOULET, qui s'est avancé lentement jusque sur le devant.
A part.

Où peut-elle être ?

Il se remet à fredonner.

Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

M. DE GORDES, applaudissant.

Ah ! Triboulet, bravo !

TRIBOULET, examinant tous ces visages qui rient autour de lui.
A part.

Ils ont tous fait le coup, c'est sûr !

M. DE COSSÉ, frappant sur l'épaule de Triboulet, avec un gros rire.

Quoi de nouveau,
Bouffon ?

TRIBOULET, aux autres, montrant M. de Cossé.

Ce gentilhomme est lugubre à voir rire.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Quoi de nouveau, bouffon ?

M. DE COSSÉ, riant toujours.

Oui, que viens-tu nous dire?

TRIBOULET, le regardant de la tête aux pieds.

Que si vous vous mettez à faire le charmant,
Vous allez devenir encor plus assommant!

Pendant toute la première partie de la scène, Triboulet a l'air de chercher, d'examiner, de fureter. Le plus souvent son regard seul indique cette préoccupation. Quelquefois, quand il croit qu'on n'a pas l'œil sur lui, il déplace un meuble, il tourne le bouton d'une porte pour voir si elle est fermée. Du reste, il cause avec tous, comme à son habitude, d'une manière railleuse, insouciante et dégagée. Les gentilshommes, de leur coté, ricanent entre eux et se font des signes, tout en parlant de choses et d'autres.

Où l'ont-ils cachée? — Oh! si je la leur demande,
Ils se riront de moi!

Accostant Marot d'un air riant.

Marot, ma joie est grande
Que tu ne te sois pas cette nuit enrhumé.

MAROT, jouant la surprise.

Cette nuit?

TRIBOULET, clignant de l'œil d'un air d'intelligence.

Un bon tour, et dont je suis charmé!

MAROT.

Quel tour?

TRIBOULET, hochant la tête.

Oui!

MAROT, d'un air candide.

Je me suis, pour toutes aventures,
Le couvre-feu sonnant, mis sous mes couvertures,
Et le soleil brillait quand je me suis levé.

TRIBOULET.

Ah! tu n'es pas sorti cette nuit? J'ai rêvé!

Il aperçoit un mouchoir sur la table et se jette dessus.

M. DE PARDAILLAN, bas à M. de Pienne

Tiens, duc, de mon mouchoir il regarde la lettre.

TRIBOULET, laissant tomber le mouchoir, à part.

Non, ce n'est pas le sien.

M. DE PIENNE, à quelques jeunes gens qui rient au fond.

Messieurs!...

TRIBOULET, à part.

Où peut-elle être?

M. DE PIENNE, à M. de Gordes.

Qu'avez-vous donc à rire ainsi?

M. DE GORDES, montrant Marot.

Pardieu, c'est lui
Qui nous fait rire!

TRIBOULET, à part.

Ils sont bien joyeux aujourd'hui!

M. DE GORDES, à Marot, en riant.

Ne me regarde pas de cet air malhonnête,
Ou je vais te jeter Triboulet à la tête.

TRIBOULET, à M. de Pienne.

Le roi n'est pas encore éveillé?

M. DE PIENNE.

Non, vraiment!

TRIBOULET.

Se fait-il quelque bruit dans son appartement?

Il veut approcher de la porte. M. de Pardaillan le retient.

M. DE PARDAILLAN.

Ne va pas réveiller sa majesté!

M. DE GORDES, à M. de Pardaillan.

Vicomte,

Ce faquin de Marot nous fait un plaisant conte.
Les trois Guy, revenus, ma foi, l'on ne sait d'où,
Ont trouvé l'autre nuit, — qu'en dit ce maître fou?
Leurs femmes, toutes trois, avec d'autres...

MAROT.

Cachées.

TRIBOULET.

Les morales du temps se font si relâchées!

M. DE COSSÉ.

Les femmes, c'est si traître!

TRIBOULET, à M. de Cossé.

Oh! prenez garde!

M. DE COSSÉ.

Quoi?

TRIBOULET.

Prenez garde, monsieur de Cossé!

M. DE COSSÉ.

Quoi!

TRIBOULET.

Je voi
Quelque chose d'affreux qui vous pend à l'oreille.

M. DE COSSÉ.

Quoi donc?

TRIBOULET, lui riant au nez.

Une aventure absolument pareille!

M. DE COSSÉ, le menaçant avec colère.

Hun!

TRIBOULET.

Messieurs, l'animal est, vraiment, curieux,

Voilà le cri qu'il fait quand il est furieux,

Contrefaisant M. de Cossé.

— Hun!

Tous rient. Entre un gentilhomme à la livrée de la reine.

M. DE PIENNE.

Qu'est-ce, Vaudragon?

LE GENTILHOMME.

La reine ma maîtresse
Demande à voir le roi pour affaire qui presse.

M. de Pienne lui fait signe que la chose est impossible, le gentilhomme insiste.

Madame de Brézé n'est pas chez lui pourtant.

M. DE PIENNE, avec impatience.

Le roi n'est pas levé.

LE GENTILHOMME.

Comment, duc, dans l'instant
Il était avec vous.

M. DE PIENNE, dont l'humeur redouble, et qui fait au gentilhomme des signes que celui-ci ne comprend pas, et que Triboulet observe avec une attention profonde.

Le roi chasse!

LE GENTILHOMME.

Sans pages
Et sans piqueurs alors. Car tous ses équipages
Sont là.

M. DE PIENNE, à part.

Diable!

Parlant au gentilhomme entre deux yeux et avec colère.

On vous dit, comprenez-vous ceci?
Que le roi ne peut voir personne!

TRIBOULET, éclatant et d'une voix de tonnerre.

Elle est ici!
Elle est avec le roi!

Étonnement dans les gentilshommes.

M. DE GORDES.

Qu'a-t-il donc? il délire!
Elle!

TRIBOULET.

Oh! vous savez bien, messieurs, qui je veux dire!
Ce n'est pas une affaire à me dire : Va-t'en!
— La femme qu'à vous tous, Cossé, Pienne et Satan,
Brion, Montmorency,... la femme désolée
Que vous avez hier dans ma maison volée,
— Monsieur de Pardaillan vous en étiez aussi! —
Oh! je la reprendrai, messieurs! — Elle est ici!

M. DE PIENNE, riant.

Triboulet à perdu sa maîtresse! Gentille
Ou laide, qu'il la cherche ailleurs.

TRIBOULET, effrayant.

Je veux ma fille

TOUS.

Sa fille!

Mouvement de surprise.

TRIBOULET, croisant les bras

C'est ma fille! — Oui, riez maintenant!
Ah! vous restez muets, vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille!
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille?
Ne puis-je avoir aussi la mienne? Allons! assez!

D'une voix terrible.

Que si vous plaisantiez, c'est charmant, finissez!
Ma fille, je la veux, voyez-vous! — Oui, l'on cause
On chuchote, on se parle en riant de la chose.

Moi, je n'ai pas besoin de votre air triomphant.
Messeigneurs, je vous dis qu'il me faut mon enfant!

Il se jette sur la porte du roi.

Elle est là!

Tous les gentilshommes se placent devant la porte, et l'empêchent.

MAROT.

Sa folie en furie est tournée.

TRIBOULET, reculant avec désespoir.

Courtisans! courtisans! démons! race damnée!
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits!
— Une femme à leurs yeux ce n'est rien, je vous dis!
Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas gauches,
Les servent fort. — L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.
Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paye à chaque terme.
Ce sont mille faveurs pleuvant on ne sait d'où,
C'est un gouvernement, un collier sur le cou,
Un tas d'accroissements que sans cesse on augmente!

Les regardant tous en face.

— En est-il parmi vous un seul qui me démente?
N'est-ce pas que c'est vrai, messeigneurs? — En effet,

Il va de l'un à l'autre.

Vous lui vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,

A M. de Brion.

Toi, ta femme, Brion!

A M. de Gordes.

Toi, ta sœur!

Au jeune page Pardaillan.

Toi, ta mère!

UN PAGE se verse un verre de vin au buffet, et se met à boire en fredonnant.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu! quel capitaine...

TRIBOULET, se retournant.

Je ne sais à quoi tient, vicomte d'Aubusson,
Que je te brise aux dents ton verre et ta chanson!

A tous.

Qui le croirait? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
O honte! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes-Simiane, un Pienne, un Pardaillan,
Vous, un Montmorency! les plus grands noms qu'on nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme!
— Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons!
Non, vous n'en êtes pas! — Au milieu des huées,
Vos mères aux laquais se sont prostituées!
Vous êtes tous bâtards!

M. DE GORDES.

Ah çà, drôle!

TRIBOULET.

Combien
Le roi vous donne-t-il pour lui vendre mon bien?
Il a payé le coup, dites! —

S'arrachant les cheveux

Moi, qui n'ai qu'elle!
— Si je voulais, — sans doute, — elle est jeune, elle est belle,
Certe, il me la paierait!

Les regardant tous.

Est-ce que votre roi
S'imagine qu'il peut quelque chose pour moi?

Peut-il couvrir mon nom d'un nom comme les vôtres?
Peut-il me faire beau, bien fait, pareil aux autres?
— Enfer! il m'a tout pris! — Oh! que ce tour charmant
Est vil, atroce, horrible, et s'est fait lâchement!
Scélérats! assassins! vous êtes des infâmes,
Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes!
Messeigneurs, il me faut ma fille! il me la faut
A la fin! allez-vous me la rendre bientôt?
— Oh! voyez! — cette main, — main qui n'a rien d'illustre,
Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs!
— Voici longtemps déjà que j'attends, il me semble!
Rendez-la-moi! — La porte! ouvrez-la!

Il se jette de nouveau en furieux vers la porte que défendent tous les gentilshommes. Il lutte contre eux quelque temps, et revient enfin tomber sur le devant, épuisé haletant, à genoux.

Tous ensemble
Contre moi! dix contre un!

Fondant en larmes et en sanglots.

Eh bien! je pleure, oui!

A Marot.

Marot, tu t'es de moi bien assez réjoui.
Si tu gardes une âme, une tête inspirée,
Un cœur d'homme du peuple, encor, sous ta livrée,
Où me l'ont-ils cachée, et qu'en ont-ils fait, dis?
Elle est là, n'est-ce pas? Oh! parmi ces maudits,
Faisons cause commune en frères que nous sommes.
Toi seul as de l'esprit dans tous ces gentilshommes.
Marot! mon bon Marot! — Tu te tais!

Se traînant vers les seigneurs.

Oh! voyez!
Je demande pardon, messeigneurs, sous vos pieds!
Je suis malade... Ayez pitié, je vous en prie!
— J'aurais un autre jour mieux pris l'espièglerie.
Mais, voyez-vous, souvent j'ai, quand je fais un pas,

Bien des maux dans le corps dont je ne parle pas.
On a comme cela ses mauvaises journées
Quand on est contrefait. — Depuis bien des années,
Je suis votre bouffon! je demande merci!
Grâce! ne brisez pas votre hochet ainsi!
Ce pauvre Triboulet qui vous a tant fait rire!
Vraiment, je ne sais plus maintenant que vous dire.
Rendez-moi mon enfant, messeigneurs, rendez-moi
Ma fille qu'on me cache en la chambre du roi!
Mon unique trésor! — Mes bons seigneurs, par grâce!
Qu'est-ce que vous voulez à présent que je fasse
Sans ma fille? — Mon sort est déjà si mauvais!
C'était la seule chose au monde que j'avais!

Tous gardent le silence. Il se relève désespéré.

Ah Dieu! vous ne savez que rire ou que vous taire!
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine, et s'arracher du front
Des cheveux, que deux nuits pareilles blanchiront!

La porte de la chambre du roi s'ouvre brusquement. Blanche en sort, éperdue, égarée, en désordre; elle vient tomber dans les bras de son père avec un cri terrible.

BLANCHE.

Mon père! — Ah!

TRIBOULET, la serrant dans ses bras.

Mon enfant! Ah! c'est elle! ah! ma fille!
Ah! messieurs!

Suffoqué de sanglots et riant au travers.

Voyez vous, c'est toute ma famille,
Mon ange! — Elle de moins, quel deuil dans ma maison!
— Messeigneurs, n'est-ce pas que j'avais bien raison,
Qu'on ne peut m'en vouloir des sanglots que je pousse,
Et qu'une telle enfant, si charmante et si douce,
Qu'à la voir seulement on deviendrait meilleur,
Cela ne se perd pas sans des cris de douleur?

A Blanche.

— Ne crains plus rien. — C'était une plaisanterie,
C'était pour rire. — Ils t'ont fait bien peur, je parie.
Mais ils sont bons. — Ils ont vu comme je t'aimais.
Blanche, ils nous laisseront tranquille désormais.

Aux seigneurs.

— N'est-ce pas?

A Blanche en la serrant dans ses bras.

— Quel bonheur de te revoir encore!
J'ai tant de joie au cœur que maintenant j'ignore
Si ce n'est pas heureux — je ris, moi qui pleurais! —
De te perdre un moment pour te revoir après!

La regardant avec inquiétude.

— Mais pourquoi pleurer, toi?

BLANCHE, voilant dans ses mains son visage couvert de larmes et de rougeur.

Malheureux que nous sommes!
La honte...

TRIBOULET, tressaillant.

Que dis-tu?

BLANCHE, cachant sa tête dans la poitrine de son père.

Pas devant tous ces hommes!
Rougir devant vous seul!

TRIBOULET, se tournant avec un tremblement de rage vers la porte du roi.

Oh! l'infâme! — Elle aussi!

BLANCHE, sanglotant et tombant à ses pieds.

Rester seule avec vous!

TRIBOULET, faisant trois pas, et balayant du geste tous les seigneurs interdits.

Allez-vous-en d'ici!
Et si le roi François par malheur se hasarde
A passer près d'ici...

A M. de Vermandois.

Vous êtes de sa garde,
Dites-lui de ne pas entrer, — que je suis là !

M. DE PIENNE.

On n'a jamais rien vu de fou comme cela.

M. DE GORDES, lui faisant signe de se retirer.

Aux fous comme aux enfants on cède quelque chose.
Veillons pourtant, de peur d'accident.

Ils sortent.

TRIBOULET, s'asseyant sur le fauteuil du roi et relevant sa fille. D'une voix sinistre et tranquille.

Allons, cause,
Dis-moi tout. —

Il se retourne, et, apercevant M. de Cossé, qui est resté, il se lève à demi en lui montrant la porte.

M'avez-vous entendu, monseigneur ?

M. DE COSSÉ, tout en se retirant comme subjugué par l'ascendant du bouffon.

Ces fous, cela se croit tout permis, en honneur !

Il sort.

SCÈNE IV.

BLANCHE, TRIBOULET.

TRIBOULET, *grave.*

Parle à présent.

BLANCHE, *les yeux baissés, interrompue de sanglots.*

Mon père, il faut que je vous conte
Qu'il s'est glissé hier dans la maison... —

Pleurant, et les mains sur ses yeux.

J'ai honte !

Triboulet la serre dans ses bras et lui essuie le front avec tendresse.

Depuis longtemps — j'aurais dû vous parler plus tôt —
Il me suivait —

S'interrompant encore.

Il faut reprendre de plus haut.
— Il ne me parlait pas. — Il faut que je vous dise
Que ce jeune homme allait le dimanche à l'église...

TRIBOULET.

Oui ! le roi !

BLANCHE, *continuant.*

Que toujours, pour être vu, je croi,
Il remuait ma chaise en passant près de moi.

D'une voix de plus en plus faible.

Hier, dans la maison il a su s'introduire...

TRIBOULET.

Que je t'épargne au moins l'angoisse de tout dire !

Je devine le reste ! —

Il se lève.

O douleur ! il a pris,
Pour en marquer ton front, l'opprobre et le mépris !
Son haleine a souillé l'air pur qui t'environne !
Il a brutalement effeuillé ta couronne !
Blanche ! ô mon seul asile en l'état où je suis !
Jour qui me réveillais au sortir de leurs nuits !
Ame par qui mon âme à la vertu remonte !
Voile de dignité déployé sur ma honte !
Seul abri du maudit à qui tout dit adieu !
Ange oublié chez moi par la pitié de Dieu !
Ciel ! perdue, enfouie, en cette boue immonde,
La seule chose sainte où je crusse en ce monde ! —
Que vais-je devenir après ce coup fatal,
Moi qui, dans cette cour prostituée au mal,
Hors de moi comme en moi, ne voyais sur la terre
Que vice, effronterie, impudeur, adultère,
Infamie et débauche, et n'avais sous les cieux
Que ta virginité pour reposer mes yeux ? —
Je m'étais résigné, j'acceptais ma misère
Les pleurs, l'abjection profonde et nécessaire,
L'orgueil qui toujours saigne au fond du cœur brisé,
Le rire du mépris sur mes maux aiguisé,
Oui, toutes ces douleurs où la honte se mêle,
J'en voulais bien pour moi, mon Dieu, mais non pour elle.
Plus j'étais tombé bas, plus je la voulais haut.
Il faut bien un autel auprès d'un échafaud.
L'autel est renversé ! — Cache ton front ! — Oui, pleure,
Chère enfant ! je t'ai fait trop parler tout à l'heure,
N'est-ce pas ? pleure bien. — Une part des douleurs,
A ton âge, parfois, s'écoule avec les pleurs. —
Verse tout, si tu peux, dans le cœur de ton père !

Rêvant.

Blanche, quand j'aurai fait ce qui me reste à faire,
Nous quitterons Paris. — Si j'échappe pourtant !

Rêvant toujours.

Quoi ! suffit-il d'un jour pour que tout change tant?

Se relevant avec fureur.

O malédiction! qui donc m'aurait pu dire
Que cette cour infâme, effrénée, en délire,
Qui va, qui court, broyant et la femme et l'enfant,
Échappée à travers tout ce que Dieu défend,
N'effaçant un forfait que par un plus étrange,
Éparpillant au loin du sang et de la fange,
Irait, jusque dans l'ombre où tu fuyais leurs yeux,
Éclabousser ce front chaste et religieux?

Se tournant vers la chambre du roi.

O roi François premier! puisse Dieu qui m'écoute
Te faire trébucher bientôt dans cette route!
Puisse s'ouvrir demain le sépulcre où tu cours!

BLANCHE, levant les yeux au ciel. A part.

O Dieu! n'écoutez pas, car je l'aime toujours!

Bruit de pas au fond. Dans la galerie extérieure paraît un cortège de soldats et de gentilshommes. A leur tête, M. de Pienne.

M. DE PIENNE, appelant.

Monsieur de Montchenu, faites ouvrir la grille
Au sieur de Saint-Vallier qu'on mène à la Bastille.

Le groupe de soldats défile deux à deux au fond. Au moment où M. de Saint-Vallier, qu'ils entourent, passe devant la porte, il s'y arrête, et se tourne vers la chambre du roi.

M. DE SAINT-VALLIER, d'une voix haute

Puisque, par votre roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé
Ici-bas ni là-haut de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un bras d'homme au monde,
Je n'espère plus rien. Ce roi prospérera.

TRIBOULET, relevant la tête et le regardant en face.

Comte, vous vous trompez. — Quelqu'un vous vengera!

ACTE QUATRIÈME

BLANCHE

Une grève déserte au bord de la Seine, au-dessous de Saint-Germain. — A droite, une masure misérablement meublée de grosses poteries et d'escabeaux de chêne, avec un premier étage en grenier où l'on distingue un grabat par la fenêtre. La devanture de cette masure tournée vers le spectateur est tellement à jour, qu'on en voit tout l'intérieur. Il y a une table, une cheminée, et au fond un roide escalier qui mène au grenier. Celle des faces de cette masure qui est à la gauche de l'acteur est percée d'une porte qui s'ouvre en dedans. Le mur est mal joint, troué de crevasses et de fentes, et il est facile de voir au travers ce qui se passe dans la maison. Il y a un judas grillé à la porte, qui est recouverte au dehors d'un auvent et surmontée d'une enseigne d'auberge. — Le reste du théâtre représente la grève. A gauche, il y a un vieux parapet en ruine, au bas duquel coule la Seine, et dans lequel est scellé le support de la cloche du bac. — Au fond, au delà de la rivière, le bois du Vésinet. A droite, un détour de la Seine laisse voir la colline de Saint-Germain, avec la ville et le château dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET, BLANCHE, en dehors, SALTABADIL, dans la maison.

Pendant toute cette scène, Triboulet doit avoir l'air inquiet et préoccupé d'un homme qui craint d'être dérangé, vu et surpris. Il doit regarder souvent autour de lui, et surtout du côté de la masure. Saltabadil, assis dans l'auberge, près d'une table, s'occupe à fourbir son ceinturon, sans rien entendre de ce qui se passe à côté.

TRIBOULET.

Et tu l'aimes?

BLANCHE

Toujours.

TRIBOULET.

Je t'ai pourtant laissé
Tout le temps de guérir cet amour insensé.

BLANCHE.

Je l'aime.

TRIBOULET.

O pauvre cœur de femme! — Mais explique
Tes raisons de l'aimer.

BLANCHE.

Je ne sais.

TRIBOULET.

C'est unique!
C'est étrange!

BLANCHE.

Oh! non pas. C'est bien cela qui fait
Justement que je l'aime. On rencontre en effet
Des hommes quelquefois qui vous sauvent la vie,
Des maris qui vous font riche et digne d'envie. —
Les aime-t-on toujours? — Lui ne m'a fait, je croi,
Que du mal, et je l'aime, et j'ignore pourquoi.
Tenez, c'est à ce point qu'il n'est rien que j'oublie,
Et que, s'il le fallait, — voyez quelle folie! —
Lui qui m'est si fatal, vous qui m'êtes si doux,
Mon père, je mourrais pour lui comme pour vous!

TRIBOULET.

Je te pardonne, enfant!

BLANCHE.

Mais écoutez, il m'aime.

TRIBOULET.

Non! — Folle!

BLANCHE.

Il me l'a dit! il me l'a juré même!
Et puis il dit si bien, et d'un air si vainqueur,
De ces choses d'amour qui vous prennent au cœur!
Et puis il a des yeux si doux pour une femme!
C'est un roi brave, illustre et beau!

TRIBOULET, *éclatant.*

C'est un infâme!
Il ne sera pas dit, le lâche suborneur,
Qu'il m'ait impunément dévasté mon bonheur!

BLANCHE.

Vous aviez pardonné, mon père...

TRIBOULET.

Au sacrilége!
Il me fallait le temps de construire le piége.
Voilà.

BLANCHE.

Depuis un mois, — je vous parle en tremblant,
Vous avez l'air d'aimer le roi.

TRIBOULET.

Je fais semblant.

Avec fureur.

— Je te vengerai, Blanche!

BLANCHE, *joignant les mains.*

Épargnez-moi, mon père!

TRIBOULET.

Te viendrait-il du moins au cœur quelque colère,
S'il te trompait?

BLANCHE.

Lui, non. Je ne crois pas cela.

TRIBOULET.

Et si tu le voyais de ces yeux que voilà?
Dis, s'il ne t'aimait plus, tu l'aimerais encore?

BLANCHE.

Je ne sais pas. — Il m'aime, il me dit qu'il m'adore.
Il me l'a dit hier!

TRIBOULET, amèrement.

A quelle heure!

BLANCHE.

Hier soir.

TRIBOULET.

Eh bien! regarde donc, et vois si tu peux voir!

Il désigne à Blanche une des crevasses du mur de la maison. Elle regarde.

BLANCHE, bas

Je ne vois rien qu'un homme.

TRIBOULET, baissant aussi la voix.

Attends un peu.

Le roi, vêtu en simple officier, paraît dans la salle basse de l'hôtellerie. Il entre par une petite porte qui communique avec quelque chambre voisine.

BLANCHE, tressaillant.

Mon père!

Pendant toute la scène qui suit, elle demeure collée à la crevasse du mur, regardant, écoutant tout ce qui se passe dans l'intérieur de la salle, inattentive à tout le reste, agitée par moments d'un tremblement convulsif.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, puis MAGUELONNE.

Le roi frappe sur l'épaule de Saltabadil, qui se retourne, dérangé brusquement dans son opération.

LE ROI.

Deux choses sur-le-champ.

SALTABADIL.

Quoi?

LE ROI.

Ta sœur et mon verre.

TRIBOULET, dehors.

Voilà ses mœurs. Ce roi par la grâce de Dieu
Se risque souvent seul dans plus d'un méchant lieu,
Et le vin qui le mieux le grise et le gouverne
Est celui que lui verse une Hébé de taverne.

LE ROI, dans le cabaret, chantant.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent!

Saltabadil est allé silencieusement chercher dans la pièce voisine une bouteille et un verre, qu'il apporte sur la table. Puis il frappe deux coups au plafond avec le pommeau de sa longue épée. A ce signal, une belle jeune fille, vêtue en bohémienne, leste et riante, descend l'escalier en sautant. Dès qu'elle entre, le roi cherche à l'embrasser, mais elle lui échappe.

LE ROI, à Saltabadil, qui s'est remis gravement à frotter son baudrier.

L'ami, ton ceinturon deviendrait bien plus clair
Si tu l'allais un peu nettoyer en plein air.

SALTABADIL.

Je comprends.

Il se lève, salue gauchement le roi, ouvre la porte du dehors, et sort en la refermant après lui. Une fois hors de la maison, il aperçoit Triboulet, vers qui il se dirige d'un air de mystère. Pendant les quelques paroles qu'ils échangent, la jeune fille fait des agaceries au roi, et Blanche observe avec terreur. — Bas à Triboulet, désignant du doigt la maison.

Voulez-vous qu'il vive ou bien qu'il meure?
Votre homme est dans nos mains. — Là.

TRIBOULET.

Reviens tout à l'heur[e]

Il lui fait signe de s'éloigner. Saltabadil disparaît à pas lents derrière le vieux parapet. Pendant ce temps-là, le roi lutine la jeune bohémienne, qui le repousse en riant.

MAGUELONNE, que le roi veut embrasser.

Nenni!

LE ROI.

Bon. Dans l'instant, pour te serrer de près,
Tu m'as très fort battu. Nenni, c'est un progrès,
Nenni, c'est un grand pas. — Toujours elle recule!
— Causons. —

La bohémienne se rapproche.

Voilà huit jours, — c'est à l'hôtel d'Hercule
— Qui m'avait mené là? mons Triboulet, je crois —
Que j'ai vu tes beaux yeux pour la première fois.
Or, depuis ces huit jours, belle enfant, je t'adore,
Je n'aime que toi seule!

MAGUELONNE, riant.

Et vingt autres encore!
Monsieur, vous m'avez l'air d'un libertin parfait!

LE ROI, riant aussi.

Oui, j'ai fait le malheur de plus d'une, en effet.
C'est vrai, je suis un monstre.

MAGUELONNE.

Oh ! le fat !

LE ROI.

Je t'assure.
Çà, tu m'as ce matin mené dans ta masure,
Méchante hôtellerie où l'on dîne fort mal
Avec du vin que fait ton frère, un animal
Fort laid, et qui doit être un drôle bien farouche
D'oser montrer son mufle à côté de ta bouche.
C'est égal. Je prétends y passer cette nuit.

MAGUELONNE, à part.

Bon. Cela va tout seul !

Au roi qui veut encore l'embrasser.

Laissez-moi !

LE ROI.

Que de bruit !

MAGUELONNE.

Soyez sage !

LE ROI.

Voici la sagesse, ma chère :
— Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère. —
Je pense là-dessus comme feu Salomon.

MAGUELONNE.

Tu vas au cabaret plus souvent qu'au sermon.

LE ROI, lui tendant les bras.

Maguelonne !

MAGUELONNE, lui échappant.

Demain !

LE ROI.

Je renverse la table
Si tu redis ce mot sauvage et détestable.
Jamais une beauté ne doit dire demain

MAGUELONNE, s'apprivoisant tout d'un coup et venant s'asseoir gaiement à table auprès du roi.

Eh bien ! faisons la paix.

LE ROI, lui prenant la main.

Mon Dieu, la belle main !
Et qu'on recevrait mieux, sans être un bon apôtre,
Soufflets de celle-là que caresses d'une autre !

MAGUELONNE, charmée.

Vous vous moquez !

LE ROI.

Jamais !

MAGUELONNE.

Je suis laide.

LE ROI.

Oh ! non pas !
Rends donc plus de justice à tes divins appas !
Je brûle ! Ignores-tu, reine des inhumaines,
Comme l'amour nous tient, nous autres capitaines,
Et que, quand la beauté nous accepte pour siens,
Nous sommes braise et feu jusque chez les russiens !

MAGUELONNE, éclatant de rire.

Vous avez lu cela quelque part dans un livre.

LE ROI, à part.

C'est possible.

Haut.

Un baiser !

MAGUELONNE.

Allons, vous êtes ivre !

LE ROI, souriant.

D'amour !

MAGUELONNE.

Vous vous raillez, avec votre air mignon,
Monsieur l'insouciant de belle humeur !

LE ROI.

Oh ! non.

Le roi l'embrasse.

MAGUELONNE.

C'est assez !

LE ROI.

Çà, je veux t'épouser.

MAGUELONNE, riant.

Ta parole ?

LE ROI.

Quelle fille d'amour délicieuse et folle !

Il la prend sur ses genoux et se met à lui parler tout bas. Elle rit et minaude. Blanche n'en peut supporter davantage. Elle se retourne, pâle et tremblante, vers Triboulet immobile.

TRIBOULET, après l'avoir regardée un instant en silence.

Eh bien ! que penses-tu de la vengeance, enfant ?

BLANCHE, pouvant à peine parler. Très bas.

O trahison ! — L'ingrat ! — Grand Dieu ! mon cœur se fend !
Oh ! comme il me trompait ! Mais c'est qu'il n'a point d'âme !
Mais, c'est abominable, il dit à cette femme
Des choses qu'il m'avait déjà dites à moi !

Cachant sa tête dans la poitrine de son père.

— Et cette femme, est-elle effrontée ! oh !...

TRIBOULET, sombre, à voix basse.

Tais-toi.

Pas de pleurs. Laisse-moi te venger !

BLANCHE, brisée.

Hélas ! — Faites

Tout ce que vous voudrez.

TRIBOULET, avec un hurlement de joie.

Merci!

BLANCHE.

Grand Dieu! vous êtes
Effrayant. Quel dessein avez-vous?

TRIBOULET, impétueusement.

Tout est prêt.
Ne me le reprends pas. Cela m'étoufferait!
Écoute. Va chez moi. Prends-y des habits d'homme.
Un cheval. De l'argent. N'importe quelle somme.
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain.
— Tu sais, ce coffre auprès du portrait de ta mère?
L'habit est là. — Je l'ai d'avance exprès fait faire. —
Le cheval est sellé. — Que tout soit fait ainsi.
Va. — Surtout garde-toi de revenir ici,
Car il va s'y passer une chose terrible.
Va!

BLANCHE.

Venez avec moi, mon bon père!

TRIBOULET.

Impossible.

Il l'embrasse, et lui fait signe de s'en aller.

BLANCHE.

Ah! je tremble!

TRIBOULET.

A bientôt!

Il l'embrasse encore. Blanche se retire en chancelant.

Fais ce que je te dis.

Pendant toute cette scène et la suivante, le roi et Maguelonne, toujours seuls dans la salle basse, continuent de se faire des agaceries et de se parler à voix basse en riant. — Une fois Blanche éloignée, Triboulet va au parapet, et fait un signe. Saltabadil reparaît. Le jour baisse.

SCÈNE III.

TRIBOULET, SALTABADIL, dehors. — MAGUELONNE, LE ROI, dans la maison.

TRIBOULET, comptant des écus d'or devant Saltabadil.

Tu m'en demandes vingt. En voici d'abord dix.

S'arrêtant au moment de les lui donner.

Il passe ici la nuit, pour sûr?

SALTABADIL, qui a examiné l'horizon avant de répondre.

Le temps se couvre.

TRIBOULET, à part.

Au fait, il ne va pas toujours coucher au Louvre.

SALTABADIL.

Soyez tranquille. Avant une heure il va pleuvoir.
La tempête et ma sœur le retiendront ce soir.

TRIBOULET.

A minuit, je reviens.

SALTABADIL.

N'en prenez pas la peine.
Je puis jeter tout seul un cadavre à la Seine.

TRIBOULET.

Non. Je veux l'y jeter moi-même.

SALTABADIL.

A votre gré.
Tout cousu dans un sac je vous le livrerai.

TRIBOULET, lui donnant l'argent.

Bien. — A minuit ! — J'aurai le reste de la somme.

SALTABADIL.

Tout sera fait. — Comment nommez-vous ce jeune homme?

TRIBOULET.

Son nom? Veux-tu savoir le mien également?
Il s'appelle le crime et moi le châtiment!

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins TRIBOULET.

SALTABADIL, resté seul, examine l'horizon qui se charge de nuages du côté de Saint-Germain. La nuit est presque tombée. Quelques éclairs.

L'orage vient. La ville en est presque couverte.
Tant mieux. Tantôt la grève en sera plus déserte.

Réfléchissant.

Autant qu'on peut juger de tout ceci, ma foi,
Tous ces gens-là m'ont l'air d'avoir on ne sait quoi.
Je ne devine rien de plus, l'aze me quille !

Il examine le ciel en hochant la tête. Pendant ce temps-là, le roi badine avec Maguelonne.

LE ROI, essayant de lui prendre la taille.

Maguelonne !

MAGUELONNE, lui échappant.

Attendez !

LE ROI.

Oh ! la méchante fille !

MAGUELONNE, chantant.

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

LE ROI.

Quelle épaule ! quel bras ! ma charmante ennemie,
Qu'il est blanc ! — Jupiter ! la belle anatomie !
Pourquoi faut-il que Dieu qui fit ces beaux bras nus
Ait mis le cœur d'un turc dans ce corps de Vénus ?

MAGUELONNE.

Lairelanlaire!

Repoussant encore le roi.

Point. Mon frère vient.

Entre Saltabadil, qui referme la porte sur lui.

LE ROI.

Qu'importe?

On entend un bruit de tonnerre éloigné.

MAGUELONNE.

Il tonne.

SALTABADIL.

Il va pleuvoir d'une admirable sorte.

LE ROI, frappant sur l'épaule de Saltabadil.

Bon. Qu'il pleuve. — Il me plaît cette nuit de choisir
Ta chambre pour logis.

MAGUELONNE, ironiquement.

C'est votre bon plaisir.
Prend-il des airs de roi! — Monsieur, votre famille
S'alarmera.

Saltabadil la tire par le bras et lui fait des signes.

LE ROI.

Je n'ai ni grand'mère, ni fille,
Et je ne tiens à rien.

SALTABADIL, à part.

Tant mieux!

La pluie commence à tomber à larges gouttes. Il est nuit noire.

LE ROI, à Saltabadil.

Tu coucheras,
Mon cher, à l'écurie, au diable, où tu voudras.

SALTABADIL, saluant.

Merci.

MAGUELONNE, au roi, très bas et très vivement, tout en allumant une lampe.

Va-t'en !

LE ROI, éclatant de rire et tout haut.

Il pleut ! Veux-tu pas que je sorte
D'un temps à ne pas mettre un poëte à la porte ?

Il va regarder à la fenêtre.

SALTABADIL, bas à Maguelonne, lui montrant l'or qu'il a dans la main.

Laisse-le donc rester ! — Dix écus d'or ! et puis
Dix autres à minuit !

Gracieusement au roi.

Trop heureux si je puis
Offrir pour cette nuit à monseigneur ma chambre !

LE ROI, riant.

On y grille en juillet, en revanche en décembre
On y gèle, est-ce pas ?

SALTABADIL.

Monsieur la veut-il voir ?

LE ROI.

Voyons.

Saltabadil prend la lampe. Le roi va dire deux mots en riant à l'oreille de Maguelonne. Puis tous deux montent l'échelle qui mène à l'étage supérieur, Saltabadil précédant le roi.

MAGUELONNE, restée seule.

Pauvre jeune homme !

Allant à une fenêtre.

O mon Dieu ! qu'il fait noir !

On voit par la lucarne d'en haut Saltabadil et le roi dans le grenier.

SALTABADIL, au roi.

Voici le lit, monsieur, la chaise, et puis la table.

LE ROI.

Combien de pieds en tout ?

Il regarde alternativement le lit, la table et la chaise.

Trois, six, neuf, — admirable!
Tes meubles étaient donc à Marignan, mon cher,
Qu'ils sont tous écloppés?

S'approchant de la lucarne, dont les carreaux sont cassés.

Et l'on dort en plein air.
Ni vitres, ni volets. Impossible qu'on traite
Le vent qui veut entrer de façon plus honnête!

A Saltabadil, qui vient d'allumer une veilleuse sur la table.

Bonsoir.

SALTABADIL.

Que Dieu vous garde!

Il sort, pousse la porte, et on l'entend redescendre lentement l'escalier.

LE ROI, seul, débouclant son baudrier.

Ah! je suis las, mortdieu!
Donc, en attendant mieux, je vais dormir un peu.

Il pose sur la chaise son chapeau et son épée, défait ses bottes, et s'étend sur le lit

Que cette Maguelonne est fraîche, vive, alerte!

Se redressant.

J'espère bien qu'il a laissé la porte ouverte.
— Oui, c'est bien!

Il se recouche, et en un moment on le voit profondément endormi sur le grabat. Cependant Maguelonne et Saltabadil sont tous deux dans la salle inférieure. L'orage a éclaté depuis quelques instants. Il couvre tout de pluie et d'éclairs. A chaque instant des coups de tonnerre. Maguelonne est assise près de la table quelque couture à la main. Son frère achève de vider, d'un air réfléchi, la bouteille qu'a laissée le roi. Tous deux gardent quelque temps le silence, comme préoccupés d'une idée grave.

MAGUELONNE, en soupirant.

Ce jeune homme est charmant!

SALTABADIL.

Je cro
Il met vingt écus d'or dans ma poche.

MAGUELONNE.

Combien?

SALTABADIL.

Vingt écus.

MAGUELONNE.

Il valait plus que cela.

SALTABADIL.

Poupée!

Va voir là-haut s'il dort. N'a-t-il pas une épée?
Descends-la.

Maguelonne obéit. L'orage est dans toute sa violence. On voit paraître, au fond, Blanche, vêtue d'habits d'homme, habit de cheval, des bottes et des éperons. En noir. Elle s'avance lentement vers la masure, tandis que Saltabadil boit, et que Maguelonne, dans le grenier, considère avec sa lampe le roi endormi.

MAGUELONNE, *les larmes aux yeux.*

Quel dommage!

Elle prend l'épée.

Il dort. Pauvre garçon!

Elle redescend et rapporte l'épée à son frère.

SCÈNE V.

LE ROI, dans le grenier, SALTABADIL et MAGUELONNE dans la salle basse, BLANCHE dehors.

BLANCHE, venant à pas lents dans l'ombre, à la lueur des éclairs

Il tonne à chaque instant.

Une chose terrible! — Ah! je perds la raison.
— Il doit passer la nuit dans cette maison même.
— Oh! je sens que je touche à quelque instant suprême! —
Mon père, pardonnez. Vous n'êtes plus ici.
Je vous désobéis d'y revenir ainsi.
Mais je n'y puis tenir. —

S'approchant de la maison.

Qu'est-ce donc qu'on va faire?
Comment cela va-t-il finir? — Moi qui naguère,
Ignorant l'avenir, le monde et les douleurs,
Pauvre fille, vivais cachée avec des fleurs,
Me voir soudain jetée en des choses si sombres! —
Ma vertu, mon bonheur, hélas! tout est décombres!
Tout est deuil! — Dans les cœurs où ses flammes ont lui
L'amour ne laisse donc que ruine après lui?
De tout cet incendie il reste un peu de cendre!
Il ne m'aime donc plus! —

Elle pleure amèrement. Relevant la tête.

Il me semblait entendre,
Tout à l'heure, à travers ma pensée, un grand bruit
Sur ma tête. Il tonnait, je crois. — L'affreuse nuit!
Il n'est rien qu'une femme au désespoir ne fasse.

Moi qui craignais mon ombre!

Apercevant la lumière de la maison.

Oh! qu'est-ce qui se passe?

Elle avance, puis recule.

Tandis que je suis là, Dieu! j'ai le cœur saisi.
Pourvu qu'on n'aille pas tuer quelqu'un ici!

Maguelonne et Saltabadil se remettent à causer dans la salle voisine.

SALTABADIL.

Quel temps!

MAGUELONNE.

Pluie et tonnerre.

SALTABADIL.

Oui, l'on fait à cette heure
Mauvais ménage au ciel. L'un gronde et l'autre pleure.

BLANCHE.

Si mon père savait à présent où je suis!

MAGUELONNE.

Mon frère!

BLANCHE, tressaillant.

On a parlé, je crois.

Elle se dirige en tremblant vers la maison, et applique à la fente du mur ses yeux et ses oreilles.

MAGUELONNE.

Mon frère!

SALTABADIL.

Et puis?

MAGUELONNE.

Sais-tu, mon frère, à quoi je pense?

SALTABADIL.

Non.

MAGUELONNE.

Devine.

SALTABADIL.

Au diable!

MAGUELONNE.

Ce jeune homme est de fort bonne mine.
Grand, fier comme Apollo, beau, galant par-dessus.
Il m'aime fort. Il dort comme un enfant Jésus.
Ne le tuons pas.

BLANCHE, *qui entend et voit tout, terrifiée.*

Ciel!

SALTABADIL, *tirant d'un coffre un vieux sac de toile et un pavé, et présentant le sac à Maguelonne d'un air impassible.*

Recouds-moi tout de suite
Ce vieux sac.

MAGUELONNE.

Pourquoi donc?

SALTABADIL.

Pour y mettre au plus vite,
Quand j'aurai dépêché là-haut ton Apollo,
Son cadavre et ce grès, et tout jeter à l'eau.

MAGUELONNE.

Mais...

SALTABADIL.

Ne te mêle pas de cela, Maguelonne.

MAGUELONNE.

Si...

SALTABADIL.

Si l'on t'écoutait, on ne tuerait personne
Raccommode le sac.

BLANCHE.

Quel est ce couple-ci?
N'est-ce pas dans l'enfer que je regarde ainsi?

MAGUELONNE, se mettant à raccommoder le sac.

J'obéis. — Mais causons.

SALTABADIL.

Soit.

MAGUELONNE.

Tu n'as pas de haine
Contre ce cavalier?

SALTABADIL.

Moi! C'est un capitaine!
J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

MAGUELONNE.

Tuer un beau garçon qui n'est pas du commun
Pour un méchant bossu fait comme un S!

SALTABADIL.

En somme.
J'ai reçu d'un bossu pour tuer un bel homme,
Cela m'est fort égal, dix écus tout d'abord.
J'en aurai dix de plus en livrant l'homme mort.
Livrons. C'est clair.

MAGUELONNE.

Tu peux tuer le petit homme
Quand il va repasser avec toute la somme.
Cela revient au même.

BLANCHE.

O mon père!

MAGUELONNE.

Est-ce dit?

SALTABADIL, regardant Maguelonne en face.

Hein! pour qui me prends-tu, ma sœur? suis-je un bandit?
Suis-je un voleur? Tuer un client qui me paie!

MAGUELONNE, lui montrant un fagot.

Eh bien! mets dans le sac ce fagot de futaie.
Dans l'ombre, il le prendra pour son homme.

SALTABADIL.

C'est fort.
Comment veux-tu qu'on prenne un fagot pour un mort?
C'est immobile, sec, tout d'une pièce, roide,
Cela n'est pas vivant.

BLANCHE.

Que cette pluie est froide!

MAGUELONNE.

Grâce pour lui.

SALTABADIL.

Chansons!

MAGUELONNE.

Mon bon frère!

SALTABADIL.

Plus bas!
Il faut qu'il meure! Allons, tais-toi.

MAGUELONNE, irritée.

Je ne veux pas!
Je l'éveille, et le fais évader.

BLANCHE.

Bonne fille!

SALTABADIL.

Et les dix écus d'or?

MAGUELONNE.

C'est vrai.

SALTABADIL.

La, sois gentille,
Laisse-moi faire, enfant!

MAGUELONNE.

Non. Je veux le sauver!

Maguelonne se place d'un air déterminé devant l'escalier, pour barrer le passage à son frère. Saltabadil, vaincu par sa résistance, revient sur le devant, et paraît chercher dans son esprit un moyen de tout concilier.

SALTABADIL.

Voyons. — L'autre à minuit viendra me retrouver.
Si d'ici là quelqu'un, un voyageur, n'importe,
Vient nous demander gîte et frappe à notre porte,
Je le prends, je le tue, et puis, au lieu du tien,
Je le mets dans le sac. L'autre n'y verra rien.
Il jouira toujours autant dans la nuit close
Pourvu qu'il jette à l'eau quelqu'un ou quelque chose.
C'est tout ce que je puis faire pour toi.

MAGUELONNE.

Merci.
Mais qui diable veux-tu qui passe par ici?

SALTABADIL.

Seul moyen de sauver ton homme.

MAGUELONNE.

A pareille heure!

BLANCHE.

O Dieu! vous me tentez, vous voulez que je meure!
Faut-il que pour l'ingrat je franchisse ce pas?
Oh! non, je suis trop jeune! — Oh! ne me poussez pas,
Mon Dieu!

Il tnone.

MAGUELONNE.

S'il vient quelqu'un dans une nuit pareille,
Je m'engage à porter la mer dans ma corbeille.

SALTABADIL.

Si personne ne vient, ton beau jeune homme est mort.

BLANCHE, *frissonnant.*

Horreur! — Si j'appelais le guet?... Mais non, tout dort.
D'ailleurs cet homme-là dénoncerait mon père.
Je ne veux pas mourir pourtant. J'ai mieux à faire,
J'ai mon père à soigner, à consoler. Et puis
Mourir avant seize ans, c'est affreux! Je ne puis!
O Dieu! sentir le fer entrer dans ma poitrine!
Ha!

Une horloge frappe un coup.

SALTABADIL.

Ma sœur, l'heure sonne à l'horloge voisine.

Deux autres coups.

C'est onze heures trois quarts. Personne avant minuit
Ne viendra. Tu n'entends au dehors aucun bruit?
Il faut pourtant finir. Je n'ai plus qu'un quart d'heure.

Il met le pied sur l'escalier. Maguelonne le retient en sanglotant.

MAGUELONNE.

Mon frère, encore un peu!

BLANCHE.

Quoi! cette femme pleure!
Et moi, je reste là, qui peux le secourir!
Puisqu'il ne m'aime plus, je n'ai plus qu'à mourir.
Eh bien! mourons pour lui. —

Hésitant encore.

C'est égal, c'est horrible!

SALTABADIL, à Maguelonne.

Non, je ne puis attendre enfin. C'est impossible.

BLANCHE.

Encor si l'on savait comme ils vous frapperont.
Si l'on ne souffrait pas! Mais on vous frappe au front,
Au visage... Oh! mon Dieu!

SALTABADIL, essayant toujours de se dégager de Maguelonne, qui l'arrête.

Que veux-tu que je fasse?
Crois-tu pas que quelqu'un viendra prendre sa place?

BLANCHE, grelottant sous la pluie.

Je suis glacée!

Se dirigeant vers la porte.

Allons!

S'arrêtant.

Mourir ayant si froid!

Elle se traîne en chancelant jusqu'à la porte, et y frappe un faible coup.

MAGUELONNE.

On frappe!

SALTABADIL.

C'est le vent qui fait craquer le toit.

Blanche frappe de nouveau.

MAGUELONNE.

On frappe!

Elle court ouvrir la lucarne et regarde au dehors.

SALTABADIL.

C'est étrange!

MAGUELONNE, à Blanche.

Holà, qu'est-ce?

A Saltabadil.

Un jeune homme.

BLANCHE.

Asile pour la nuit!

SALTABADIL.

Il va faire un fier somme!

MAGUELONNE.

Oui, la nuit sera longue.

BLANCHE.

Ouvrez!

SALTABADIL, à Maguelonne.

Attends! — Mortdieu!
Donne-moi mon couteau que je l'aiguise un peu.

Elle lui donne son couteau, qu'il aiguise au fer d'une faulx.

BLANCHE.

Ciel! j'entends le couteau qu'ils aiguisent ensemble!

MAGUELONNE.

Pauvre jeune homme, il frappe à son tombeau.

BLANCHE.

Je tremble!
Quoi! je vais donc mourir?

Tombant à genoux.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais,
— Mon père, et vous, mon Dieu, pardonnez-leur de même,
Au roi François premier, que je plains et que j'aime,
A tous, même au démon, même à ce réprouvé,
Qui m'attend là, dans l'ombre, avec un fer levé!
J'offre pour un ingrat ma vie en sacrifice.
S'il en est plus heureux, oh! qu'il m'oublie! — et puisse,
Dans sa prospérité que rien ne doit tarir,

Vivre longtemps celui pour qui je vais mourir!

Se levant.

— L'homme doit être prêt!

Elle va frapper de nouveau à la porte.

MAGUELONNE, à Saltabadil.

Hé! dépêche, il se lasse.

SALTABADIL, essayant sa lame sur la table

Bon. — Derrière la porte attends que je me place.

BLANCHE.

J'entends tout ce qu'il dit. Oh!

Saltabadil se place derrière la porte de manière qu'en s'ouvrant en dedans elle le cache à la persónne qui entre sans le cacher au spectateur.

MAGUELONNE, à Saltabadil.

J'attends le signal.

SALTABADIL, derrière la porte, le couteau à la main.

Ouvre.

MAGUELONNE, ouvrant à Blanche.

Entrez.

BLANCHE, à part.

Ciel! il va me faire bien du mal!

Elle recule.

MAGUELONNE.

Eh bien! qu'attendez-vous?

BLANCHE, avec horreur, à part.

La sœur aide le frère.

— O Dieu! pardonnez-leur! — Pardonnez-moi. mon père!

Elle entre. Au moment où elle paraît sur le seuil de la cabane, on voit Saltabadi lever son poignard. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

TRIBOULET

Même décoration; seulement, quand la toile se lève, la maison de Saltabadil est complètement fermée aux regards, la devanture est garnie de ses volets. On n'y voit aucune lumière. Tout est ténèbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET, seul.

Il s'avance lentement du fond, enveloppé d'un manteau. L'orage a diminué de violence. La pluie a cessé. Il n'y a plus que quelques éclairs et par moments un tonnerre lointain. Triboulet est plongé dans une profonde rêverie, avec une joie sombre dans les yeux.

Je vais donc me venger! — Enfin! la chose est faite.
Voici bientôt un mois que j'attends, que je guette,
Resté bouffon, cachant mon trouble intérieur,
Pleurant des pleurs de sang sous mon masque rieur.

Examinant une porte basse dans la devanture de la maison.

Cette porte... — Oh! tenir et toucher sa vengeance!

C'est bien par là qu'ils vont me l'apporter, je pense.
Il n'est pas l'heure encor. Je reviens cependant.
Oui, je regarderai la porte en attendant.
Oui, c'est toujours cela. —

Il tonne.

Quel temps! nuit de mystère!
Une tempête au ciel! un meurtre sur la terre!
Que je suis grand ici! ma colère de feu
Va de pair cette nuit avec celle de Dieu
Quel roi je tue! — Un roi dont vingt autres dépendent,
Des mains de qui la paix ou la guerre s'épandent!
Il porte maintenant le poids du monde entier.
Quand il n'y sera plus, comme tout va plier!
Quand j'aurai retiré ce pivot, la secousse
Sera forte et terrible, et ma main qui la pousse
Ébranlera longtemps toute l'Europe en pleurs,
Contrainte de chercher son équilibre ailleurs! —
Songer que si demain Dieu disait à la terre :
— O terre, quel volcan vient d'ouvrir son cratère?
Qui donc émeut ainsi le chrétien, l'ottoman,
Clément Sept, Doria, Charles-Quint, Soliman?
Quel César, quel Jésus, quel guerrier, quel apôtre,
Jette les nations ainsi l'une sur l'autre?
Quel bras te fait trembler, terre, comme il lui plaît?
La terre avec terreur répondrait : Triboulet. —
Oh! jouis, vil bouffon, dans ta fierté profonde.
La vengeance d'un fou fait osciller le monde!

Au milieu des derniers bruits de l'orage, on entend sonner minuit à une horloge éloignée. Triboulet écoute.

Minuit!

Il court à la maison, et frappe à la porte basse.

VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Qui va là?

TRIBOULET.

Moi.

LA VOIX.

Bon.

Le panneau inférieur de la porte s'ouvre seul.

TRIBOULET, courbé et haletant.

Vite!

LA VOIX.

N'entrez pas.

Saltabadil sort en rampant par le panneau inférieur de la porte. Il tire par cette ouverture assez étroite quelque chose de pesant, une espèce de paquet de forme oblongue, qu'on distingue avec peine dans l'obscurité. Il n'a pas de lumière à la main, il n'y en a pas dans la maison.

SCÈNE II.

TRIBOULET, SALTABADIL.

SALTABADIL.

Ouf! c'est lourd. Aidez-moi, monsieur, pour quelques pas.

Triboulet, agité d'une joie convulsive, l'aide à apporter sur le devant un long sac de couleur brune, qui paraît contenir un cadavre.

Votre homme est dans ce sac.

TRIBOULET.

Voyons-le! Quelle joie!
Un flambeau!

SALTABADIL.

Pardieu non!

TRIBOULET.

Que crains-tu qui nous voie?

SALTABADIL.

Les archers de l'écuelle et les guetteurs de nuit.
Diable! pas de flambeau! c'est bien assez du bruit! —
L'argent!

TRIBOULET, lui remettant une bourse.

Tiens!

Examinant le sac étendu à terre pendant que l'autre compte.

Il est donc des bonheurs dans la haine!

SALTABADIL.

Vous aiderai-je un peu pour le jeter en Seine?

TRIBOULET.

J'y suffirai tout seul.

SALTABADIL, insistant.

A nous deux, c'est plus court.

TRIBOULET.

Un ennemi qu'on porte en terre n'est pas lourd.

SALTABADIL.

Vous voulez dire en Seine. Eh bien, maître, à votre aise!

Allant à un point du parapet.

Ne le jetez pas là. Cette place est mauvaise.

Lui montrant une brèche dans le parapet.

Ici, c'est très profond. — Faites vite. — Bonsoir.

Il rentre et referme la maison sur lui.

SCÈNE III.

TRIBOULET seul, l'œil fixé sur le sac.

Il est là! — Mort! — Pourtant je voudrais bien le voir.

Tâtant le sac.

C'est égal, c'est bien lui. — Je le sens sous ce voile.
Voici ses éperons qui traversent la toile.
C'est bien lui.

Se redressant et mettant le pied sur le sac

Maintenant, monde, regarde-moi.
Ceci c'est un bouffon, et ceci c'est un roi! —
Et quel roi! le premier de tous! le roi suprême!
Le voilà sous mes pieds, je le tiens, c'est lui-même.
La Seine pour sépulcre, et ce sac pour linceul.
Qui donc a fait cela?

Croisant les bras.

Hé bien! oui, c'est moi seul. —
Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire,
Et les peuples demain refuseront d'y croire.
Que dira l'avenir? quel long étonnement
Parmi les nations d'un tel événement!
Sort, qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes!
Une des majestés humaines les plus hautes,
Quoi! François de Valois, ce prince au cœur de feu,
Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu,
— A l'éternité près, — un gagneur de batailles
Dont le pas ébranlait les bases des murailles,

Il tonne de temps en temps.

L'homme de Marignan, lui qui, toute une nuit,

Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
Ce roi! de l'univers par sa gloire étoilé,
Dieu! comme il se sera brusquement en allé!
Emporté tout à coup, dans toute sa puissance,
Avec son nom, son bruit, et sa cour qui l'encense,
Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu!
Quoi! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée!
Ce roi qui se levait dans une aube enflammée,
Éteint, évanoui, dissipé dans les airs!
Apparu, disparu, — comme un de ces éclairs!
Et peut-être demain des crieurs inutiles,
Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
Et crieront au passant, de surprise éperdu :
— A qui retrouvera François premier perdu! —
— C'est merveilleux!

Après un silence.

Ma fille, ô ma pauvre affligée,
Le voilà donc puni, te voilà donc vengée!
Oh! que j'avais besoin de son sang! Un peu d'or,
Et je l'ai!

Se penchant avec rage sur le cadavre.

Scélérat! peux-tu m'entendre encor?
Ma fille, qui vaut plus que ne vaut ta couronne,
Ma fille, qui n'avait fait de mal à personne,
Tu me l'as enviée et prise! tu me l'as
Rendue avec la honte, — et le malheur, hélas!
Eh bien! dis, m'entends-tu? maintenant, c'est étrange,
Oui, c'est moi qui suis là, qui ris et qui me venge!
Parce que je feignais d'avoir tout oublié,
Tu t'étais endormi! — Tu croyais donc, — pitié!
La colère d'un père aisément édentée? —
Oh! non dans cette lutte entre nous suscitée,

Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
Lui qui léchait tes pieds, il te ronge le cœur!
Je te tiens.

Se penchant de plus en plus sur le sac.

M'entends-tu? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : Chien! —

Il frappe le cadavre.

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau!

Se relevant à demi.

Oh! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore,
Sans pouvoir remuer! —

Se penchant de nouveau.

M'entends-tu? je t'abhorre!
Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis!

Se relevant.

A l'eau François premier!

Il prend le sac par un bout et le traîne au bord de l'eau. Au moment où il le dépose sur le parapet, la porte basse de la maison s'entr'ouvre avec précaution. Maguelonne en sort, regarde autour d'elle avec inquiétude, fait le geste de quelqu'un qui ne voit rien, rentre, et reparaît un instant après avec le roi, auquel elle explique par signes qu'il n'y a plus personne là, et qu'il peut s'en aller. Elle rentre en refermant la porte, et le roi traverse la grève dans la direction que lui a indiquée Maguelonne. C'est le moment où Triboulet se dispose à pousser le sac dans la Seine.

TRIBOULET, la main sur le sac.

Allons!

LE ROI, chantant au fond.

Souvent femme varie!
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET, tressaillant.

Quelle voix! quoi!
Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi?

Il se retourne et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu. Mais on l'entend chanter dans l'éloignement.

VOIX DU ROI.

Souvent femme varie!
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET.

O malédiction! ce n'est pas lui que j'ai!
Ils le font évader, quelqu'un l'a protégé,
On m'a trompé! —

Courant à la maison, dont la fenêtre supérieure est seule ouverte.

Bandit!

La mesurant des yeux comme pour l'escalader.

C'est trop haut, la fenêtre!

Revenant au sac avec fureur.

Mais qui donc m'a-t-il mis à sa place, le traître?
Quel innocent? — Je tremble...

Touchant le sac.

Oui, c'est un corps humain.

Il déchire le sac du haut en bas avec son poignard, et y regarde avec anxiété.

Je n'y vois pas! — La nuit!

Se retournant, égaré.

Quoi! rien dans le chemin!
Rien dans cette maison! pas un flambeau qui brille!

S'accoudant avec désespoir sur le corps.

Attendons un éclair.

Il reste quelques instants l'œil fixé sur le sac entr'ouvert, dont il a tiré Blanche à demi.

SCÈNE IV.

TRIBOULET, BLANCHE.

TRIBOULET.

Un éclair passe, il se lève, et recule avec un cri frénétique.

— Ma fille! Ah! Dieu! ma fille!
Ma fille! Terre et cieux! c'est ma fille, à présent!

Tâtant sa main.

Dieu! ma main est mouillée! — A qui donc est ce sang?
— Ma fille! — Oh! je m'y perds! c'est un prodige horrible!
C'est une vision! Oh! non, c'est impossible,
Elle est partie, elle est en route pour Évreux.

Tombant à genoux près du corps, les yeux au ciel.

O mon Dieu! n'est-ce pas que c'est un rêve affreux,
Que vous avez gardé ma fille sous votre aile,
Et que ce n'est pas elle, ô mon Dieu?

Un second éclair passe et jette une vive lumière sur le visage pâle et les yeux fermés de Blanche.

Si! c'est elle!
C'est bien elle!

Se jetant sur le corps avec des sanglots.

Ma fille! enfant! réponds-moi, dis,
Ils t'ont assassinée! oh! réponds! oh! bandits!
Personne ici, grand Dieu! que l'horrible famille!
Parle-moi! parle-moi! ma fille! ô ciel! ma fille!

BLANCHE, comme ranimée aux cris de son père, entr'ouvrant la paupière, et d'une voix éteinte.

Qui m'appelle?

TRIBOULET, *éperdu.*

Elle parle! elle remue un peu!
Son cœur bat! son œil s'ouvre! elle est vivante, ô Dieu!

BLANCHE.

Elle se relève à demi. Elle est en chemise, tout ensanglantée, les cheveux épars. Le bas du corps, qui est resté vêtu, est caché dans le sac.

Où suis-je?

TRIBOULET, *la soulevant dans ses bras.*

Mon enfant, mon seul bien sur la terre,
Reconnais-tu ma voix? m'entends-tu, dis?

BLANCHE.

Mon père!...

TRIBOULET.

Blanche! que t'a-t-on fait? quel mystère infernal? —
Je crains en te touchant de te faire du mal.
Je n'y vois pas. Ma fille, as-tu quelque blessure?
Conduis ma main.

BLANCHE, *d'une voix entrecoupée.*

Le fer a touché, — j'en suis sûre, —
— Le cœur, — je l'ai senti... —

TRIBOULET.

Ce coup, qui l'a frappé?

BLANCHE.

Ah! tout est de ma faute, — et je vous ai trompé. —
— Je l'aimais trop, — je meurs — pour lui.

TRIBOULET.

Sort implacable
Prise dans ma vengeance! Oh! c'est Dieu qui m'accable! —
Comment donc ont-ils fait? Ma fille, explique-toi!
Dis!

BLANCHE, *mourante.*

Ne me faites pas parler!

TRIBOULET, la couvrant de baisers.

Pardonne-moi,
Mais, sans savoir comment, te perdre! Oh! ton front penche

BLANCHE, faisant un effort pour se retourner.

Oh!... de l'autre côté!... J'étouffe!

TRIBOULET, la soulevant avec angoisse.

Blanche! Blanche!
Ne meurs pas! —

Se retournant, désespéré.

Au secours! Quelqu'un! Personne ici!
Est-ce qu'on va laisser mourir ma fille ainsi?
— Ah! la cloche du bac est là, sur la muraille. —
Ma pauvre enfant, peux-tu m'attendre un peu que j'aille
Chercher de l'eau, sonner pour qu'on vienne? — un instant!

Blanche fait signe que c'est inutile.

Non, tu ne le veux pas? — Il le faudrait pourtant!

Appelant sans la quitter.

Quelqu'un!

Silence partout. La maison demeure impassible dans l'ombre.

Cette maison, grand Dieu, c'est une tombe!

Blanche agonise.

Oh! ne meurs pas! Enfant, mon trésor, ma colombe,
Blanche! si tu t'en vas, moi, je n'aurai plus rien!
Ne meurs pas, je t'en prie!

BLANCHE.

Oh!

TRIBOULET.

Mon bras n'est pas bien,
N'est ce pas? il te gêne. — Attends que je me place
Autrement. — Es-tu mieux comme cela? — Par grâce,
Tâche de respirer jusqu'à ce que quelqu'un
Vienne nous assister! — Aucun secours! aucun!

BLANCHE, *d'une voix éteinte et avec effort.*

Pardonnez-lui, mon père... — Adieu!

Sa tête retombe.

TRIBOULET, *s'arrachant les cheveux.*

Blanche!... Elle expire

Il court à la cloche du bac et la secoue avec fureur.

A l'aide! au meurtre! au feu!

Revenant à Blanche.

Tâche encor de me dire
Un mot! un seulement! parle-moi, par pitié!

Essayant de la relever.

Pourquoi veux-tu rester ainsi le corps plié?
Seize ans! non, c'est trop jeune! oh! non, tu n'es pas morte!
Blanche, as-tu pu quitter ton père de la sorte?
Est-ce qu'il ne doit plus t'entendre? ô Dieu! pourquoi?

Entrent des gens du peuple, accourant au bruit avec des flambeaux.

Le ciel fut sans pitié de te donner à moi!
Que ne t'a-t-il reprise au moins, ô pauvre femme,
Avant de me montrer la beauté de ton âme?
Pourquoi m'a-t-il laissé connaître mon trésor?
Que n'es-tu morte, hélas! toute petite encor,
Le jour où des enfants en jouant te blessèrent!
Mon enfant! mon enfant!

SCENE V.

LES MÊMES, HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

UNE FEMME.

Ses paroles me serrent
Le cœur.

TRIBOULET, se retournant.

Ah! vous voilà! vous venez maintenant!
Il est bien temps!

Prenant au collet un charretier, qui tient son fouet à la main.

As-tu des chevaux, toi, manant?
Une voiture? dis!

LE CHARRETIER.

Oui. — Comme il me secoue!

TRIBOULET.

Oui? Hé bien, prends ma tête, et mets-la sous ta roue!

Il revient se jeter sur le corps de Blanche.

Ma fille!

UN DES ASSISTANTS.

Quelque meurtre! un père au désespoir!
Séparons-les.

Ils veulent entraîner Triboulet, qui se débat.

TRIBOULET.

Je veux rester! je veux la voir!
Je ne vous ai point fait de mal pour me la prendre!

Je ne vous connais pas. — Voulez-vous bien m'entendre?

A une femme.

Madame, vous pleurez, vous êtes bonne, vous!
Dites-leur de ne pas m'emmener.

La femme intercède pour lui. Il revient près de Blanche. Tombant à genoux.

A genoux!
A genoux, misérable! et meurs à côté d'elle!

LA FEMME.

Ah! calmez-vous. Si c'est pour crier de plus belle,
On va vous remmener.

TRIBOULET, égaré.

Non, non! laissez! —

Saisissant Blanche dans ses bras.

Je croi
Qu'elle respire encore! elle a besoin de moi!
Allez vite chercher du secours à la ville.
Laissez-la dans mes bras. Je serai bien tranquille.

Il la prend tout à fait sur lui, et l'arrange comme une mère son enfant endormi.

Non! elle n'est pas morte! Oh! Dieu ne voudrait pas.
Car, enfin, il le sait, je n'ai qu'elle ici-bas.
Tout le monde vous hait quand vous êtes difforme,
On vous fuit, de vos maux personne ne s'informe,
Elle m'aime, elle! — elle est ma joie et mon appui.
Quand on rit de son père, elle pleure avec lui.
Si belle et morte! oh! non. — Donnez-moi quelque chose
Pour essuyer son front.

Il lui essuie le front.

Sa lèvre est encor rose.
Oh! si vous l'aviez vüe, oh! je la vois encor
Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or!
Elle était blonde alors. —

La serrant sur son cœur avec emportement.

O ma pauvre opprimée!
Ma Blanche! mon bonheur! ma fille bien-aimée!

Se calmant et l'admirant.

Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.
Elle dormait sur moi, tout comme la voici!
Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange!
Je ne lui semblais pas quelque chose d'étrange,
Elle me souriait avec ses yeux divins,
Et moi, je lui baisais ses deux petites mains!
Pauvre agneau! — Morte! oh non! elle dort et repose.
Tout à l'heure, messieurs, c'était bien autre chose,
Elle s'est cependant réveillée. — Oh! j'attend.
Vous l'allez voir rouvrir ses yeux dans un instant!
Vous voyez maintenant, messieurs, que je raisonne,
Je suis tranquille et doux, je n'offense personne,
Puisque je ne fais rien de ce qu'on me défend,
On peut bien me laisser regarder mon enfant.

Il la contemple.

Pas une ride au front! pas de douleurs anciennes! —
J'ai déjà réchauffé ses mains entre les miennes,
Voyez, touchez-les donc un peu!

Entre un médecin.

LA FEMME, *à Triboulet.*

Le chirurgien.

TRIBOULET, *au chirurgien qui s'approche.*

Tenez, regardez-la, je n'empêcherai rien.
Elle est évanouie, est-ce pas?

LE CHIRURGIEN, *examinant Blanche.*

Elle est morte.

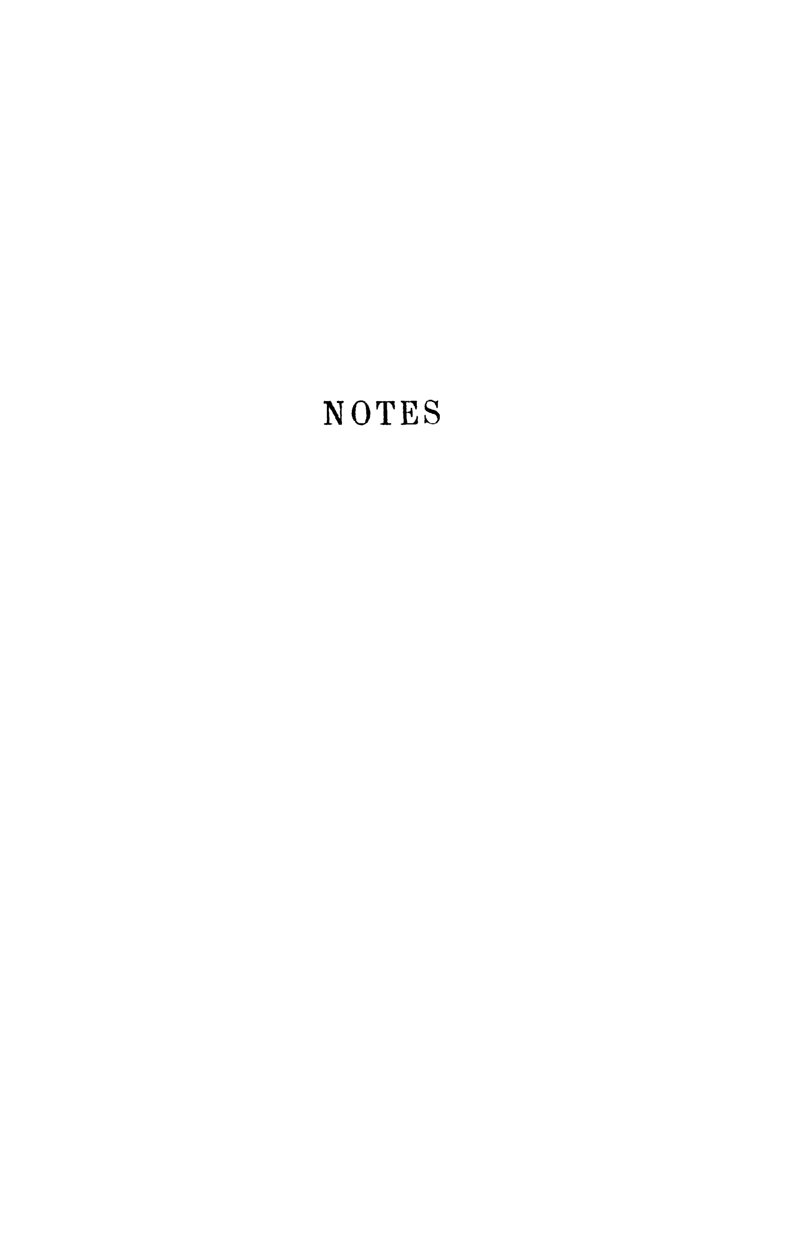
Triboulet se lève debout d'un mouvement convulsif.

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte.
Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant ! j'ai tué mon enfant !

Il tombe sur le pavé.



NOTES

NOTES

1832

CINQUIÈME ÉDITION

L'auteur, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, a traduit l'acte arbitraire du gouvernement devant les tribunaux. La cause a été débattue le 19 décembre, en audience solennelle, devant le tribunal de commerce; le jugement n'est pas encore prononcé à l'heure où nous écrivons, mais l'auteur compte sur des juges intègres, qui sont jurés en même temps que juges, et qui ne voudront pas démentir leurs honorables antécédents.

L'auteur s'empresse de joindre à cette édition du drame défendu son plaidoyer complet, tel qu'il l'a prononcé. Il est heureux que cette occasion se présente pour remercier et féliciter encore une fois hautement M. Odilon Barrot, dont la belle improvisation, lucide et grave dans l'exposition de la cause, véhémente et magnifique dans la réplique, a fait sur le tribunal et sur l'assemblée cette impression profonde que la parole de cet orateur renommé est habituée à produire sur tous les auditoires. L'auteur est heureux aussi de remercier le public, ce public immense qui encombrait les vastes salles de la Bourse; ce public qui était venu en foule assister

non à un simple débat commercial et privé, mais au procès de l'arbitraire fait par la liberté ; ce public auquel des journaux, honorables d'ailleurs, ont reproché à tort, selon nous, des tumultes inséparables de toute foule, de toute réunion trop nombreuse pour ne pas être gênée, et qui avaient toujours eu lieu dans toutes les occasions pareilles, et notamment aux derniers procès politiques si célèbres de la restauration ; ce public désintéressé et loyal que certaines autres feuilles, acquises en toute occasion au ministère, ont cru devoir insulter, parce qu'il a accueilli par des murmures et des signes d'antipathie l'apologie officielle d'un acte illégal, révoltant, et par des applaudissements l'écrivain *qui venait réclamer fermement* en face de tous l'affranchissement de sa pensée. Sans doute, en général, il est à souhaiter que la justice des tribunaux soit troublée le moins possible par des manifestations extérieures d'approbation et d'improbation ; cependant il n'est peut-être pas de procès politique où cette réserve ait pu être observée ; et, dans la circonstance actuelle, comme il s'agissait ici d'un acte important dans la carrière d'un citoyen, l'auteur range parmi les plus précieux souvenirs de sa vie les marques éclatantes de sympathie qui sont venues prêter tant d'autorité à sa parole, si peu importante par elle-même, et qui lui ont donné le redoutable caractère d'une réclamation générale. Il n'oubliera jamais quels témoignages d'affection et de faveur cette foule intelligente et amie de toutes les idées d'honneur et d'indépendance lui a prodigués, avant, pendant et après l'audience. Avec de pareils encouragements, il est impossible que l'art ne se maintienne pas imperturbablement dans la double voie de la liberté littéraire et de la liberté politique.

Paris, le 21 décembre 1832.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. VICTOR HUGO

DEVANT LE TRIBUNAL DE COMMERCE

Pour contraindre le Théâtre-Français à représenter
et le gouvernement à laisser représenter
le Roi s'amuse

« Messieurs, après l'orateur éloquent qui me prête si généreusement l'assistance puissante de sa parole, je n'aurais rien à dire si je ne croyais de mon devoir de ne pas laisser passer, sans une protestation solennelle et sévère, l'acte hardi et coupable qui a violé tout notre droit public dans ma personne.

« Cette cause, messieurs, n'est pas une cause ordinaire. Il semble à quelques personnes, au premier aspect, que ce n'est qu'une simple action commerciale, qu'une réclamation d'indemnités pour la non-exécution d'un contrat privé, en un mot, que le procès d'un auteur à un théâtre. Non, messieurs, c'est plus que cela, c'est le procès d'un citoyen à un gouvernement. Au fond de cette affaire, il y a une pièce défendue *par ordre;* or, une pièce défendue par ordre, c'est la censure, et la charte abolit la censure; une pièce défendue par ordre, c'est la confiscation, et la charte abolit la confiscation. Votre jugement, s'il m'est favorable,

et il me semble que je vous ferais injure d'en douter, sera un blâme manifeste, quoique indirect, de la censure et de la confiscation. Vous voyez, messieurs, combien l'horizon de la cause s'élève et s'élargit. Je plaide ici pour quelque chose de plus haut que mon intérêt propre; je plaide pour mes droits les plus généraux, pour mon droit de penser et pour mon droit de posséder, c'est-à-dire pour le droit de tous. C'est une cause générale que la mienne, comme c'est une équité absolue que la vôtre. Les petits détails du procès s'effacent devant la question ainsi posée. Je ne suis plus simplement un écrivain, vous n'êtes plus simplement des juges consulaires. Votre conscience est face à face avec la mienne. Sur ce tribunal vous représentez une idée auguste, et moi, à cette barre, j'en représente une autre. Sur votre siége il y a la justice, sur le mien il y a la liberté.

« Or, la justice et la liberté sont faites pour s'entendre. La liberté est juste et la justice est libre.

« Ce n'est pas la première fois, M. Odilon Barrot vous l'a dit avant moi, messieurs, que le tribunal de commerce aura été appelé à condamner, sans sortir de sa compétence, les actes arbitraires du pouvoir. Le premier tribunal qui a déclaré illégales les ordonnances du 25 juillet 1830, personne ne l'a oublié, c'est le tribunal de commerce. Vous suivrez, messieurs, ces mémorables antécédents, et, quoique la question soit bien moindre, vous maintiendrez le droit aujourd'hui, comme vous l'avez maintenu alors; vous écouterez, je l'espère, avec sympathie, ce que j'ai à vous dire; vous avertirez par votre sentence le gouvernement qu'il entre dans une voie mauvaise, et qu'il a eu tort de brutaliser l'art et la pensée; vous me rendrez mon droit et mon bien; vous flétrirez au front la police et la censure qui sont venues chez moi, de nuit, me voler ma liberté et ma propriété avec effraction de la charte.

« Et ce que je dis ici, je le dis sans colère; cette réparation que je vous demande, je la demande avec gravité et

modération. A Dieu ne plaise que je gâte la beauté et la bonté de ma cause par des paroles violentes. Qui a le droit a la force, et qui a la force dédaigne la violence.

« Oui, messieurs, le droit est de mon côté. L'admirable discussion de M. Odilon Barrot vous a prouvé victorieusement qu'il n'y a rien dans l'acte ministériel qui a défendu *le Roi s'amuse* que d'arbitraire, d'illégal et d'inconstitutionnel. En vain essaierait-on de faire revivre, pour attribuer la censure au pouvoir, une loi de la terreur, une loi qui ordonne en propres termes aux théâtres de jouer trois fois par semaine les tragédies de *Brutus* et de *Guillaume Tell*, de ne monter que des *pièces républicaines* et d'arrêter les représentations de tout ouvrage qui tendrait, je cite textuellement, *à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté*. Cette loi, messieurs, les appuis actuels de la royauté nouvelle oseraient-ils bien l'invoquer, et l'invoquer contre le *Roi s'amuse?* N'est-elle pas évidemment abrogée dans son texte comme dans son esprit? Faite pour la terreur, elle est morte avec la terreur. N'en est-il pas de même de tous ces décrets impériaux, d'après lesquels, par exemple, le pouvoir aurait non seulement le droit de censurer les ouvrages de théâtre, mais encore la faculté d'envoyer, selon son bon plaisir et sans jugement, un acteur en prison? Est-ce que tout cela existe à l'heure qu'il est? Est-ce que toute cette législation d'exception et de raccroc n'a pas été solennellement raturée par la charte de 1830? Nous en appelons au serment sérieux du 9 août. La France de Juillet n'a à compter ni avec le despotisme conventionnel, ni avec le despotisme impérial. La charte de 1830 ne se laisse bâillonner ni par 1807, ni par 93.

« La liberté de la pensée, dans tous ses modes de publication, par le théâtre comme par la presse, par la chaire comme par la tribune, c'est là, messieurs, une des principales bases de notre droit public. Sans doute il faut pour chacun de ces modes de publication une loi organique,

une loi répressive et non préventive, une loi de bonne foi, d'accord avec la loi fondamentale, et qui, en laissant toute carrière à la liberté, emprisonne la licence dans une pénalité sévère. Le théâtre, en particulier, comme lieu public, nous nous empressons de le déclarer, ne saurait se soustraire à la surveillance légitime de l'autorité municipale. Eh bien! messieurs, cette loi sur les théâtres, cette loi plus facile à faire peut-être qu'on ne pense communément, et que chacun de nous, poëtes dramatiques, a probablement construite plus d'une fois dans son esprit, cette loi manque, cette loi n'est pas faite. Nos ministres, qui produisent, bon an mal an, de soixante-dix à quatrevingts lois par session, n'ont pas jugé à propos de produire celle-là. Une loi sur les théâtres, cela leur aura paru chose peu urgente. Chose peu urgente, en effet, qui n'intéresse que la liberté de la pensée, le progrès de la civilisation, la morale publique, le nom des familles, l'honneur des particuliers, et, à de certains moments, la tranquillité de Paris, c'est-à-dire la tranquillité de la France, c'est-à-dire la tranquillité de l'Europe!

« Cette loi de la liberté des théâtres, qui aurait dû être formulée depuis 1830 dans l'esprit de la nouvelle charte, cette loi manque, je le répète, et manque par la faute du gouvernement. La législation antérieure est évidemment écroulée, et tous les sophismes dont on replâtrerait sa ruine ne la reconstruiraient pas. Donc, entre une loi qui n'existe plus et une loi qui n'existe pas encore, le pouvoir est sans droit pour arrêter une pièce de théâtre. Je n'insisterai pas sur ce que M. Odilon Barrot a si souverainement démontré.

« Ici se présente une objection de second ordre, que je vais cependant discuter. — La loi manque, il est vrai, dira-t-on, mais, dans l'absence de la législation, le pouvoir doit-il rester complétement désarmé? Ne peut-il pas apparaître tout à coup sur le théâtre une de ces pièces infâmes, faites évidemment dans un but de marchandise et de scan-

dale, où tout ce qu'il y a de saint, de religieux et de moral dans le cœur de l'homme soit effrontément raillé et moqué, où tout ce qui fait le repos de la famille et la paix de la cité soit remis en question, où même des personnes vivantes soient piloriées sur la scène au milieu des huées de la multitude? La raison d'état n'imposerait-elle pas au gouvernement le devoir de fermer le théâtre à des ouvrages si monstrueux, malgré le silence de la loi? — Je ne sais pas, messieurs, s'il a jamais été fait de pareils ouvrages, je ne veux pas le savoir, je ne le crois pas et je ne veux pas le croire, et je n'accepterais en aucune façon la charge de les dénoncer ici; mais, dans ce cas-là même, je le déclare, tout en déplorant le scandale causé, tout en comprenant que d'autres conseillent au pouvoir d'arrêter sur-le-champ un ouvrage de ce genre, et d'aller ensuite demander aux Chambres un bill d'indemnité, je ne ferais pas, moi, fléchir la rigueur du principe. Je dirais au gouvernement : Voilà les conséquences de votre négligence à présenter une loi aussi pressante que la loi de la liberté théâtrale! vous êtes dans votre tort, réparez-le, hâtez-vous de demander une législation pénale aux Chambres, et, en attendant, poursuivez le drame coupable avec le code de la presse qui, jusqu'à ce que les lois spéciales soient faites, régit, selon moi, tous les modes de publicité. Je dis, selon moi, car ce n'est ici que mon opinion personnelle. Mon illustre défenseur, je le sais, n'admet qu'avec plus de restriction que moi la liberté des théâtres; je parle ici, non avec les lumières du jurisconsulte, mais avec le simple bon sens du citoyen : si je me trompe, qu'on ne prenne acte de mes paroles que contre moi, et non contre mon défenseur. Je le répète, messieurs, je ne ferais pas fléchir la rigueur du principe, je n'accorderais pas au pouvoir la faculté de confisquer la liberté dans un cas même légitime en apparence, de peur qu'il n'en vînt un jour à la confisquer dans tous les cas, je penserais que réprimer le scandale par l'arbitraire, c'est faire deux scandales au lieu d'un, et je dirais

avec un homme éloquent et grave, qui doit gémir aujourd'hui de la façon dont ses disciples appliquent ses doctrines : *Il n'y a pas de droit au-dessus du droit.*

« Or, messieurs, si un pareil abus de pouvoir, tombant même sur une œuvre de licence, d'effronterie et de diffamation, était déjà inexcusable, combien ne l'est-il pas davantage et que ne doit-on pas dire quand il tombe sur un ouvrage d'art pur, quand il s'en va choisir, pour la proscrire, à travers toutes les pièces qui ont été données depuis deux ans, précisément une composition sérieuse, austère et morale! C'est pourtant là ce que le gauche pouvoir qui nous administre a fait en arrêtant *le Roi s'amuse.* M. Odilon Barrot vous a prouvé qu'il avait agi sans droit; je vous prouve, moi, qu'il a agi sans raison.

« Les motifs que les familiers de la police ont murmurés pendant quelques jours autour de nous, pour expliquer la prohibition de cette pièce, sont de trois espèces : il y a la raison morale, la raison politique, et, il faut bien le dire aussi, quoique cela soit risible, la raison littéraire. Virgile raconte qu'il entrait plusieurs ingrédients dans les foudres que Vulcain fabriquait pour Jupiter. Le petit foudre ministériel qui a frappé ma pièce, et que la censure avait forgé pour la police, est fait avec trois mauvaises raisons tordues ensemble, mêlées et amalgamées, *tres imbris torti radios.* Examinons-les l'une après l'autre.

« Il y a d'abord, ou plutôt il y avait, la raison morale. Oui, messieurs, je l'affirme, parce que cela est incroyable, la police a prétendu d'abord que *le Roi s'amuse* était, je cite l'expression, *une pièce immorale.* J'ai déjà imposé silence à la police sur ce point. Elle s'est tue, et elle a bien fait. En publiant *le Roi s'amuse,* j'ai déclaré hautement, non pour la police, mais pour les hommes honorables qui veulent bien me lire, que ce drame était profondément moral et sévère. Personne ne m'a démenti, et personne ne me démentira, j'en ai l'intime conviction au fond de ma conscience d'honnête homme. Toutes les préventions que la police

avait un moment réussi à soulever contre la moralité de cette œuvre sont évanouies à l'heure où je parle. Quatre mille exemplaires du livre, répandus dans le public, ont plaidé ce procès chacun de leur côté, et ces quatre mille avocats ont gagné ma cause. Dans une pareille matière, d'ailleurs, mon affirmation suffisait. Je ne rentrerai donc pas dans une discussion superflue. Seulement, pour l'avenir comme pour le passé, que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces immorales. Qu'elle se le tienne pour dit. Je n'y reviendrai plus.

« Après la raison morale, il y a la raison politique. Ici, messieurs, comme je ne pourrais que répéter les mêmes idées en d'autres termes, permettez-moi de vous citer une page de ma préface que j'ai attachée au drame*.

. . . .

« Ces ménagements que je me suis engagé à garder, je les garderai, messieurs. Les hautes personnes intéressées à ce que cette discussion reste digne et décente n'ont rien à craindre de moi. Je suis sans colère et sans haine. Seulement, que la police ait donné à l'un de mes vers un sens qu'il n'a pas, qu'il n'a jamais eu dans ma pensée, je déclare que cela est insolent, et que cela n'est pas moins insolent pour le roi que pour le poëte. Que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces à allusions. Qu'elle se tienne encore ceci pour dit. C'est aussi là une chose sur laquelle je ne reviendrai plus.

« Après la raison morale et la raison politique, il y a la raison littéraire. Un gouvernement arrêtant une pièce pour des raisons littéraires, ceci est étrange, et ceci n'est pourtant pas sans réalité. Souvenez-vous, si toutefois cela vaut la peine qu'on s'en souvienne, qu'en 1829, à l'époque où les premiers ouvrages dits *romantiques* apparaissaient sur le théâtre, vers le moment où la Comédie-Française recevait *Marion de Lorme,* une pétition, signée par sept personnes,

* Voir la préface, pages 8, 9.

fut présentée au roi Charles X pour obtenir que le Théâtre-Français fût fermé tout bonnement, et de par le roi, aux ouvrages de ce qu'on appelait la *nouvelle école*. Charles X se prit à rire, et répondit spirituellement qu'en matière littéraire il n'avait, comme nous tous, *que sa place au parterre*. La pétition expira sous le ridicule. Eh bien, messieurs, aujourd'hui plusieurs des signataires de cette pétition sont députés, députés influents de la majorité, ayant part au pouvoir et votant le budget. Ce qu'ils pétitionnaient timidement en 1829, ils ont pu, tout-puissants qu'ils sont, le faire en 1832. La notoriété publique raconte, en effet, que ce sont eux qui, le lendemain de la première représentation, ont abordé le ministre à la chambre des députés, et ont obtenu de lui, sous tous les prétextes moraux et politiques possibles, que *le Roi s'amuse* fût arrêté. Le ministre, homme ingénu, innocent et candide, a bravement pris le change; il n'a pas su démêler sous toutes ces enveloppes l'animosité directe et personnelle; il a cru faire de la proscription politique, j'en suis fâché pour lui, on lui a fait faire de la proscription littéraire. Je n'insisterai pas davantage là-dessus. C'est une règle pour moi de m'abstenir des personnalités et des noms propres pris en mauvaise part, même quand il y aurait lieu à de justes représailles. D'ailleurs cette toute petite manigance littéraire m'inspire infiniment moins de colère que de pitié. Cela est curieux, voilà tout. Le gouvernement prêtant main-forte à l'académie en 1832! Aristote redevenu loi de l'état! une imperceptible contre-révolution littéraire manœuvrant à fleur d'eau au milieu de nos grandes révolutions politiques! des députés qui ont déposé Charles X travaillant dans un petit coin à restaurer Boileau! quelle pauvreté!

« Ainsi, messieurs, en admettant pour un instant, ce qui est si invinciblement contesté par nous, que le ministère ait eu le droit d'arrêter *le Roi s'amuse*, il n'a pas une raison *raisonnable* à alléguer pour l'avoir fait. Raisons morales, nulles; raisons politiques, inadmissibles; raisons

littéraires, ridicules. Mais y a-t-il donc quelques raisons personnelles? Suis-je un de ces hommes qui vivent de diffamation et de désordre, un de ces hommes chez lesquels l'intention mauvaise peut toujours être présupposée, un de ces hommes qu'on peut prendre à toute heure en flagrant délit de scandale, un de ces hommes enfin contre lesquels la société se défend comme elle peut? Messieurs, l'arbitraire n'est permis contre personne, pas même contre ces hommes-là, s'il en existe. Assurément, je ne descendrai pas à vous prouver que je ne suis pas de ces hommes-là. Il est des idées que je ne laisse pas approcher de moi. Seulement j'affirme que le pouvoir a eu tort de venir se heurter à celui qui vous parle en ce moment, et je vous demande la permission, sans entrer dans une apologie inutile, et que nul n'a droit de me demander, de vous redire ici ce que je disais il y a peu de jours au public*. . . . .
. . . .

« Messieurs, je me résume. En arrêtant ma pièce, le ministre n'a, d'une part, pas un texte de loi valide à citer, d'autre part, pas une raison valable à donner. Cette mesure a deux aspects également mauvais : selon la loi elle est arbitraire, selon le raisonnement elle est absurde. Que peut-il donc alléguer dans cette affaire, le pouvoir qui n'a pour lui ni la raison ni le droit? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien.

« Vous ferez justice, messieurs, de cette volonté, de cette fantaisie, de ce caprice. Votre jugement, en me donnant gain de cause, apprendra au pays, dans cette affaire, qui est petite, comme dans celle des ordonnances de Juillet, qui était grande, qu'il n'y a en France d'autre *force majeure* que celle de la loi, et qu'il y a au fond de ce procès un ordre illégal que le ministre a eu tort de donner, et que le théâtre a eu tort d'exécuter.

* Voir la préface, page 7.

« Votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement dans cette occasion, que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre, qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre doit être respecté comme une des voix avec lesquelles parle la pensée publique, et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril. Je m'adresse à vous avec une foi profonde dans l'excellence de ma cause. Je ne craindrai jamais, dans de pareilles occasions, de prendre un ministère corps à corps; et les tribunaux sont les juges naturels de ces honorables duels du bon droit contre l'arbitraire; duels moins inégaux qu'on ne pense, car, s'il y a d'un côté tout un gouvernement, et de l'autre rien qu'un simple citoyen, ce simple citoyen est bien fort quand il peut traîner à votre barre un acte illégal, tout honteux d'être ainsi exposé au grand jour, et le souffleter publiquement devant vous, comme je le fais, avec quatre articles de la charte.

« Je ne me dissimule pas cependant que l'heure où nous sommes ne ressemble plus à ces dernières années de la restauration où la résistance aux empiétements du gouvernement était si applaudie, si encouragée, si populaire. Les idées d'immobilité et de pouvoir ont momentanément plus de faveur que les idées de progrès et d'affranchissement. C'est une réaction naturelle après cette brusque reprise de toutes nos libertés au pas de course, qu'on a appelée la révolution de 1830. Mais cette réaction durera peu. Nos ministres seront étonnés un jour de la mémoire implacable avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure leur majorité leur rappelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui. D'ailleurs, que ce jour vienne tard ou bientôt, cela ne m'importe guère. Dans cette circonstance, je ne cherche pas plus l'applaudissement que je ne crains l'invective; je n'ai suivi que le conseil austère de mon droit et de mon devoir.

« Je dois le dire ici, j'ai de fortes raisons de croire que le gouvernement profitera de cet engourdissement passager de l'esprit public pour rétablir formellement la censure, et que mon affaire n'est autre chose qu'un prélude, qu'une préparation, qu'un acheminement à une mise hors la loi générale de toutes les libertés du théâtre. En ne faisant pas de loi répressive, en laissant exprès déborder depuis deux ans la licence sur la scène, le gouvernement s'imagine avoir créé dans l'opinion des hommes honnêtes, que cette licence peut révolter, un préjugé favorable à la censure dramatique. Mon avis est qu'il se trompe, et que jamais la censure ne sera en France autre chose qu'une illégalité impopulaire. Quant à moi, que la censure des théâtres soit rétablie par une ordonnance qui serait illégale ou par une loi qui serait inconstitutionnelle, je déclare que je ne m'y soumettrai jamais que comme on se soumet à un pouvoir de fait, en protestant; et cette protestation, messieurs, je la fais ici solennellement, et pour le présent et pour l'avenir.

« Et observez d'ailleurs comme, dans cette série d'actes arbitraires qui se succèdent depuis quelque temps, le gouvernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Cet édifice, beau, quoique incomplet, qu'avait improvisé la révolution de Juillet, il le mine lentement, souterrainement, sourdement, obliquement, tortueusement. Il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où l'on ne s'y attend pas, Il n'ose pas censurer ma pièce avant la représentation, il l'arrête le lendemain. Il nous conteste nos franchises les plus essentielles; il nous chicane nos facultés les mieux acquises; il échafaude son arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées; il s'embusque, pour nous dérober nos droits, dans cette forêt de Bondy des décrets impériaux, à travers les quels la liberté ne passe jamais sans être dévalisée.

« Je dois vous faire remarquer ici, en passant, messieurs, que je n'entends franchir dans mon langage aucune des

convenances parlementaires. Il importe à ma loyauté qu'on sache bien quelle est la portée précise de mes paroles quand j'attaque le gouvernement dont un membre actuel a dit : *Le roi règne et ne gouverne pas.* Il n'y a pas d'arrière-pensée dans ma polémique. Le jour où je croirai devoir me plaindre d'une personne couronnée, je lui adresserai ma plainte à elle-même, je la regarderai en face, et je lui dirai : Sire! En attendant, c'est à ses conseillers que j'en veux, c'est sur les ministres seulement que tombe ma parole, quoique cela puisse sembler singulier dans un temps où les ministres sont inviolables et les rois responsables.

« Je reprends, et je dis que le gouvernement nous retire petit à petit tout ce que nos quarante ans de révolution nous avaient acquis de droits et de franchises. Je dis que c'est à la probité des tribunaux de l'arrêter dans cette voie fatale pour lui comme pour nous. Je dis que le pouvoir actuel manque particulièrement de grandeur et de courage dans la manière mesquine dont il fait cette opération hasardeuse que chaque gouvernement, par un aveuglement étrange, tente à son tour, et qui consiste à substituer plus ou moins rapidement l'arbitraire à la Constitution, le despotisme à la liberté.

« Bonaparte, quand il fut consul et quand il fut empereur, voulut aussi le despotisme. Mais il fit autrement. Il y entra de front et de plain-pied. Il n'employa aucune des misérables petites précautions avec lesquelles on escamote aujourd'hui une à une toutes nos libertés, les aînées comme les cadettes, celles de 1830 comme celles de 1789. Napoléon ne fut ni sournois ni hypocrite. Napoléon ne nous filouta pas nos droits l'un après l'autre à la faveur de notre assoupissement, comme on fait maintenant. Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Le lion n'a pas les mœurs du renard.

« Alors, messieurs, c'était grand ! L'empire, comme gouvernement et comme administration, fut absolument une

époque d'intolérable tyrannie, mais souvenons-nous que notre liberté nous fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, comme Rome sous César, une attitude tout à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même, c'était la France esclave d'un homme et maîtresse du monde.

« Alors on nous prenait notre liberté, c'est vrai; mais on nous donnait un bien sublime spectacle. On disait : Tel jour, à telle heure, j'entrerai dans telle capitale; et l'on y entrait au jour dit et à l'heure dite. On faisait se coudoyer toutes sortes de rois dans ses antichambres. On détrônait une dynastie avec un décret du *Moniteur*. Si l'on avait la fantaisie d'une colonne, on en faisait fournir le bronze par l'empereur d'Autriche. On réglait un peu arbitrairement, je l'avoue, le sort des comédiens français, mais on datait le règlement de Moscou. On nous prenait toutes nos libertés, dis-je, on avait un bureau de censure, on mettait nos livres au pilon, on rayait nos pièces de l'affiche; mais, à toutes nos plaintes, on pouvait faire d'un seul mot des réponses magnifiques, on pouvait nous répondre : Marengo! Iéna! Austerlitz!

« Alors, je le répète, c'était grand; aujourd'hui, c'est petit. Nous marchons à l'arbitraire comme alors, mais nous ne sommes pas des colosses. Notre gouvernement n'est pas de ceux qui peuvent consoler une grande nation de la perte de sa liberté. En fait d'art, nous déformons les Tuileries; en fait de gloire, nous laissons périr la Pologne. Cela n'empêche pas nos petits hommes d'état de traiter la liberté comme s'ils étaient taillés en despotes; de mettre la France sous leurs pieds, comme s'ils avaient des épaules à porter le monde. Pour peu que cela continue encore quelque temps, pour peu que les lois proposées soient adoptées, la confiscation de nos droits sera complète. Aujourd'hui on me fait prendre ma liberté de poëte par un censeur, demain on me fera prendre ma liberté de citoyen

par un gendarme; aujourd'hui on me bannit du théâtre, demain on me bannira du pays; aujourd'hui on me bâillonne, demain on me déportera; aujourd'hui l'état de siège est dans la littérature, demain il sera dans la cité. De liberté, de charte, de droit public, plus un mot. Néant. Si le gouvernement, mieux conseillé par ses propres intérêts, ne s'arrête sur cette pente pendant qu'il en est temps encore, avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807, moins la gloire. Nous aurons l'empire sans l'empereur.

« Je n'ai plus que quatre mots à dire, messieurs, et je désire qu'ils soient présents à votre esprit au moment où vous délibérerez. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et une grande chose, la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose. »

Nous avons cru devoir joindre à cette édition le détail du procès dont *le Roi s'amuse* a été l'occasion Ce détail est emprunté à un journal qui, soutenant à cette époque le pouvoir, ne saurait être suspect de partialité en faveur de l'auteur.

TRIBUNAL DE COMMERCE

Séance du 19 décembre 1832.

PROCÈS DE M. VICTOR HUGO CONTRE LE THÉATRE-FRANCAIS ET ACTION EN GARANTIE DU THÉATRE-FRANCAIS CONTRE LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS.

Le drame *le Roi s'amuse* n'avait peut-être point, proportion gardée, attiré autant de foule à la Comédie-Française que le procès auquel il a donné lieu en a amené aujourd'hui à l'audience de la juridiction consulaire.

Ici, comme dans la rue Richelieu, les spectateurs se séparaient en plusieurs classes distinctes. Dans l'enceinte du parquet, des personnes choisies et des dames brillantes de parure; dans le barreau réservé aux agréés, des jurisconsultes, parmi lesquels s'étaient confondus MM. de Bryas et de Brigode, députés; enfin, dans la partie la plus reculée où les spectateurs sont debout, et que l'on peut comparer au parterre de nos théâtres, on voyait se presser un auditoire plns impatient, et qui, longtemps avant l'ouverture des portes, dès neuf heures du matin, faisait queue dans les vastes galeries du palais de la Bourse. Derrière ces spectateurs était encore un autre public d'une mise plus modeste, et d'autant plus bruyant qu'il se voyait relégué aux dernières places.

A midi, les portes ayant été ouvertes à ces deux dernières parties du public, tout ce qui restait vide dans l'auditoire a été envahi, et la salle même des Pas-Perdus, espèce de vestibule séparé de

l'auditoire proprement dit par des portes vitrées, a été encombrée d'une multitude de curieux.

Quelques-uns des spectateurs semblaient surpris de ne point voir le tribunal, les parties et leurs conseils, aussi ponctuels qu'eux-mêmes, et ils réclamaient le commencement de ce qui semblait être pour eux un spectacle.

Lorsqu'on a vu arriver et se placer aux bancs de la gauche M. Victor Hugo et ses conseils, beaucoup d'individus sont montés sur les banquettes, les autres leur ont crié de s'asseoir, et M. Victor Hugo a été vivement applaudi.

Le tribunal, présidé par M. Aubé, prend enfin séance, et le silence ne se rétablit pas sans peine. Les cris : *A la porte!* s'élèvent contre ceux qui, n'ayant pu trouver place, occasionnent quelque tumulte. C'est au milieu de cette agitation que l'on fait l'appel des deux causes : 1° la demande formée par M. Hugo contre le Théâtre-Français ; 2° l'action récursoire des comédiens contre M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Me Chaix-d'Est-Ange, avocat de M. le ministre, prend des conclusions tendant à ce que le tribunal se déclare incompétent, attendu que la question de la légalité ou de l'illégalité d'un acte administratif, aux termes de la loi du 24 août 1791, défend aux tribunaux de connaître des actes administratifs et de s'immiscer dans les affaires d'administration. Le texte de la loi, dit Me Chaix-d'Est-Ange est tellement formel, que l'incompétence ne me paraît pas souffrir la moindre difficulté, j'attendrai au surplus les objections pour y répondre.

Me Odilon Barrot, avocat de M. Victor Hugo, prend les conclusions suivantes : « Attendu que, par convention verbale du 22 août dernier, entre M. Victor Hugo et la Comédie-Française, représentée par M. Desmousseaux, l'un de MM. les sociétaires du Théâtre-Français, dûment autorisé, l'administration s'est obligée à jouer la pièce *le Roi s'amuse,* drame en cinq actes et en vers, aux conditions stipulées ; que la première représentation a eu lieu le 22 novembre dernier, que, le lendemain, l'auteur a été prévenu *officieusement* que les représentations de sa pièce étaient suspendues *par ordre ;* que, de fait, l'annonce de la seconde représentation, indiquée au samedi 24 novembre suivant, a disparu de l'affiche du Théâtre-Français pour n'y plus reparaître ; que les conventions font la loi des parties ; que rien ne peut ici les faire changer dans leur exécution : plaira au tribunal condamner par toutes les voies de

droit, *même par corps*, les sociétaires du Théâtre-Français à jouer la pièce dont il s'agit, sinon à payer par corps 25,000 francs de dommages et intérêts, et, dans le cas où ils consentiraient à jouer la pièce, les condamner, pour le dommage passé, à telle somme qu'il plaira au tribunal arbitrer. »

Messieurs, dit le défenseur, la célébrité de mon client me dispense de vous le faire connaître. Sa mission, celle qu'il a reçue de son talent et de son génie, était de rappeler notre littérature à la vérité, non à cette vérité de convention et d'artifice, mais à cette vérité qui se puise dans la réalité de notre nature, de nos mœurs, de nos habitudes. Cette mission, il l'a entreprise avec courage, il la poursuit avec persévérance et talent. Il a soulevé bien des orages, et le public, ce tribunal souverain devant lequel il est traduit, semble avoir consacré ses efforts par maints et maints suffrages. Comment se fait-il aujourd'hui qu'il soit assis sur ces bancs, devant un tribunal, ayant pour appui, non le prestige de son talent, mais mon sévère ministère et la présence de jurisconsultes qui n'ont rien de littéraire ni de poétique? C'est que M. Victor Hugo n'est pas seulement poëte, il est citoyen; il sait qu'il est des droits qu'on peut abandonner quand on n'apporte préjudice qu'à soi-même; mais il en est d'autres qu'on doit défendre par tous les moyens possibles, parce qu'on ne peut pas abandonner son droit propre sans livrer le droit d'autrui, le droit de la liberté de la pensée, de la liberté des représentations théâtrales. La résistance à la censure, à des actes arbitraires, ce sont là des droits, des garanties que l'on ne peut pas déserter lorsqu'on a la conscience de ces droits et de ces garanties, et lorsqu'on sait ce qu'est le devoir d'un citoyen. C'est ce devoir que M. Victor Hugo vient remplir devant vous; et, bien qu'on ait reproché, quelquefois avec justice, à la république des lettres de livrer trop aisément ses franchises et ses priviléges au pouvoir, l'illustre poëte a l'avantage d'avoir déjà donné de nobles et d'éclatants démentis à ce reproche. M. Victor Hugo a depuis longtemps fait ses preuves; déjà sous la restauration il a refusé de fléchir devant l'arbitraire de la censure. Ni les décorations, ni les pensions, ni les faveurs de toute espèce n'ont pu dominer en lui le sentiment de son droit, la conscience de son devoir. Nous l'admirions, et alors nous l'entourions de nos témoignages de sympathie, de nos manifestations publiques d'admiration. Eh bien! serait-il accueilli avec d'autres sentiments aujourd'hui qu'il vient d'accomplir ce même devoir, aujourd'hui que, dans des circon-

stances bien plus favorables, lorsqu'une révolution semble avoir aboli toute censure, lorsqu'au frontispice de notre charte sont écrits ces mots : *La censure est abolie*, il vient réclamer, non un droit douteux, incertain, mais un droit consacré par notre révolution, consacré par la Charte constitutionnelle, qui a été le fruit, la conquête de cette révolution?

Non, messieurs, je ne crains pas que le sentiment de faveur qui jusqu'ici a accompagné M. Victor Hugo l'abandonne aujourd'hui; ses sentiments sont restés les mêmes; ils ont peut-être acquis un nouveau caractère d'énergie par les circonstances qui se sont passées depuis. Je n'oublierai jamais, la France n'oubliera pas non plus que c'est dans cette enceinte même, le 28 juillet 1830, qu'à été donné le plus solennel exemple de résistance à l'arbitraire : c'est le jugement mémorable qui a condamné l'imprimeur Chantpie à exécuter ses engagements en imprimant le *Journal du Commerce*, malgré les ordonnances du 25 juillet.

Je prévois que l'on m'objectera un autre jugement rendu par vous en 1831, à l'occasion de l'interdiction qui fut faite par l'autorité au théâtre des Nouveautés de jouer la pièce intitulée : *Procès d'un Maréchal de France*. Les auteurs, MM. Fontan et Dupeuty, perdirent leur cause; mais l'espèce était bien différente. Votre jugement constate que le directeur du théâtre des Nouveautés avait fait tout ce qui était en lui pour continuer de jouer la pièce, il n'avait cédé qu'à la force majeure, et même à l'emploi de la force armée; son théâtre avait été cerné par des gendarmes et fermé pendant plusieurs jours. Il ne se rencontre rien de semblable dans le procès actuel. Le lendemain de la première représentation, on écrit vaguement à M. Victor Hugo qu'il existe un ordre qui défend sa pièce. Cet ordre n'est pas produit, nous ne le connaissons pas; nous devrions d'abord savoir si en effet il existe, et ensuite quelle en est la nature.

Me Léon Duval, avocat de la Comédie-Française, interrompt Me Odilon Barrot: Les relations de M. Victor Hugo avec le Théâtre-Français ne sont pas, dit-il, tellement rares, qu'il ne puisse connaître l'ordre intimé par le ministre. Au surplus, voici cet ordre :

« Le ministre secrétaire d'État au département du commerce et des travaux publics, vu l'article 14 du décret du 9 juin 1806; considérant que, dans des passages nombreux du drame représenté au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, et intitulé *le Roi s'amuse*, les

mœurs sont outragées (*violents murmures et rires ironiques au fond de la salle*) ; nous avons arrêté et arrêtons : Les représentations du drame intitulé *le Roi S'amuse* sont désormais *interdites*.

« Fait à Paris, le 10 décembre 1832.

« *Signé* : comte D'ARGOUT. »

Les clameurs redoublent au fond de la salle, on entend même quelques sifflets.

Me ODILON BARROT : Je suis bien aise d'avoir provoqué cette explication ; nous avons au moins désormais une base certaine sur laquelle la discussion peut porter.

Messieurs, je crois qu'il y a ici une étrange confusion, et que M. d'Argout s'est complétement trompé sur la nature de ses pouvoirs. Trois espèces d'influence ou d'autorité peuvent s'exercer sur les théâtres...

Ici le tumulte devient tel, dans le vestibule qui précède la salle d'audience, qu'il est impossible de saisir les paroles de l'avocat.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Je prie le tribunal de prendre des mesures pour faire cesser ce bruit, qui m'empêche de suivre les raisonnements de mon adversaire, et doit lui nuire à lui-même.

M. LE PRÉSIDENT : Si le calme ne se rétablit pas, on sera obligé de faire évacuer une partie de l'auditoire.

Me ODILON BARROT (se tournant vers la foule) : Il est difficile de continuer une discussion qui a nécessairement de la sécheresse et de l'aridité, au milieu de cette agitation continuelle. Je prie le public de vouloir bien écouter au moins avec résignation les déductions légales que j'ai à faire dériver de la législation existante.

M. LE PRÉSIDENT : Que l'on ferme les portes !

Voix de l'intérieur : Nous étoufferons.

Autres voix : Il vaudrait mieux ouvrir les fenêtres, on étouffe.

Me ODILON BARROT : La première influence est celle de la police municipale. Si l'ordre est troublé par la représentation d'une pièce, si l'on craint pour les représentations suivantes le renouvellement de pareils désordres, je conçois que l'autorité intervienne et prenne des mesures pour faire cesser la cause du trouble. La seconde influence est celle qui s'exerçait sous la Convention et sous l'Empire, et qui existait encore sous la Restauration. La troisième est l'influence de protection et de subvention : l'autorité qui subventionne un théâtre peut lui intimer, sous peine de perdre ses bien-

faits, de ne plus jouer telle ou telle pièce. Nous ne sommes dans aucun de ces cas; nous n'avons point vu, par une anomalie que sans doute la loi sur l'organisation municipale de Paris fera cesser bientôt, nous n'avons point vu le préfet de police et les commissaires de police exerçant le pouvoir municipal mettre un terme aux représentations du drame. Ce n'est pas non plus le ministre *de la police* qui a usé des droits de censure, c'est le ministre des travaux publics qui a empiété sur les pouvoirs de son collègue. Ainsi ce pauvre ministère de l'intérieur (*rires ironiques dans la même partie de la salle d'où vient tout le bruit*), ce ministère de l'intérieur, déjà si mutilé, qui fait incessamment des efforts pour couvrir sa nudité et ressaisir quelques-unes des attributions qui lui ont échappé, se voit dépouillé par le ministre des travaux publics de son droit de police sur les théâtres. Le ministre des travaux publics n'a pu intervenir que d'une seule manière et en menaçaut la Comédie-Frnçaise de lui retirer la subvention que la loi du budget accorde aux théâtres royaux. Cette considération ne saurait intéresser l'auteur, ni influer sur la décision du tribunal. Le théâtre doit exécuter ses engagements, dût-il perdre sa subvention. En passant le contrat, il a dû calculer toutes les chances. Serait-on admis à refuser l'exécution d'un engagement vis-à-vis d'un tiers, sous prétexte que cette convention déplaît à un bienfaiteur, à un parent dont on attend un legs ou dont on peut craindre l'exhérédation? Je ne professe point la liberté absolue du théâtre, ce n'est point ici le lieu de nous livrer à des théories absolues, surtout lorsqu'elles ne sont pas nécessaires; mais, enfin, la censure dramatique, comme toute autre censure, est abolie par la Charte de 1830. Un article formel dit que *la censure ne pourra être rétablie*. Aussi, vers la fin de 1830, M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, présentant sur la police des théâtres un projet auquel il n'a pas donné suite, disait dans l'exposé des motifs : *La censure est morte!* Mais ce qu'on voudrait rétablir, ce ne serait point la censure préventive, ce serait une censure bien autrement dangereuse, la censure *a posteriori*. On laisserait une administration théâtrale faire des frais énormes de décorations et de costumes, on laisserait jouer la première représentation, et tout d'un coup la pièce serait arbitrairement interdite. Voilà une mesure à laquelle la Comédie-Française aurait dû elle-même ne pas obéir avec tant de docilité. Nous ne pourrions trop nous étonner de voir qu'elle n'a pas attendu, le 24 novembre, l'ordre qui n'a été signé que le 10 décembre suivant; elle s'est con-

tentée d'une simple intimation verbale, peut-être de quelques mots échappés dans la conversation du ministre. Elle doit donc supporter la peine de l'inexécution de ses engagements vis-à-vis de nous, et cette infraction ne peut se résoudre qu'en des dommages et intérêts.

Nous vivons, messieurs, à une singulière époque, à une époque de transition et de confusion, car nous vivons sous l'empire de quatre à cinq législations successives, qui se croisent et se contredisent les unes les autres. Il n'y a que les tribunaux qui puissent, dans cet arsenal de lois, dégager les armes qui peuvent encore servir de celles dont l'usage n'est plus permis. Vous vous attacherez à la lettre de la charte, qui proscrit toute espèce de censure, la censure dramatique comme la censure des ouvrages imprimés, et, en rendant justice à mon client, vous aurez servi les intérêts de la la liberté.

M. le Président : L'avocat du Théâtre-Français a la parole.

M. Victor Hugo : Je demanderai à M. le président la permission de prendre ensuite la parole.

M. le Président : Vous l'avez en ce moment.

M. Victor Hugo : Je préférerais parler après mes deux adversaires.

Me Léon Duval prend et développe, au nom du Théâtre-Français, des conclusions tendant à faire déclarer l'incompétence du Tribunal de commerce. La Comédie-Française n'aurait pas demandé mieux que de continuer les représentations d'un ouvrage qui lui promettait d'abondantes recettes; elle aurait désiré appeler des orages du premier jour à de nouveaux orages; mais elle a dû céder à une nécessité impérieuse...

Le tumulte devient si violent qu'il est impossible de continuer les plaidoiries. On crie de toutes parts : — On étouffe! Ouvrez les fenêtres! Donnez-nous de l'air! Il faut faire évacuer la première pièce! — Plusieurs dames effrayées se retirent de l'enceinte.

M. le Président : On n'entend déjà pas trop; si l'on ouvre les fenêtres, on n'entendra plus les défenseurs.

Une foule de voix : Nous ne pouvons ni sortir ni respirer, nous étouffons.

M. le Président : L'audience va être suspendue; on ouvrira les fenêtres, et l'on fera évacuer la première pièce. (*Applaudissements dans la partie la plus rapprochée du tribunal; murmures dans le vestibule.*)

Le tumulte est à son comble; un piquet de gardes nationaux pénètre dans l'enceinte; le plus grand nombre l'applaudit, surtout quand on s'aperçoit que les soldats-citoyens ont pris soin de retirer leurs bayonnettes du canon de leurs fusils. La force armée dissipe la foule qui se trouvait dans le premier vestibule. Quelques spectateurs, en se retirant, fredonnent la *Marseillaise*. MM. les agents de change et les négociants qui étaient en ce moment occupés d'affaires de bourse au rez-de-chaussée ont pu croire qu'ils étaient cernés par une émeute. Enfin on ferme les portes vitrées, ainsi que les portes extérieures, pour ne laisser entrer personne, et l'audience est reprise à deux heures et demie.

M. LE PRÉSIDENT : Le tribunal a fait tout ce qui dépendait de lui pour que le public fût à son aise; si ce bruit se renouvelle, l'audience sera levée et la cause remise à un autre jour.

Me LÉON DUVAL achève son plaidoyer. Il démontre que la Comédie-Française a cédé à la force majeure, et que, ne se fût-il agi que de la subvention, elle ne devait pas s'engager dans une lutte où elle aurait inévitablement succombé.

M. VICTOR HUGO, à qui M. le président accorde la parole, annonce qu'il désire parler le dernier.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Il serait plus logique de plaider en ce moment; je répondrais à tous mes adversaires. Sans quoi, je serai obligé de demander une réplique.

M. VICTOR HUGO : Je suis prêt à plaider.

(*Voir plus haut le discours prononcé par M. Victor Hugo.*)

. . . .

Ce discours a été suivi d'applaudissements redoublés partant du fond et du dehors de la salle.

M. LE PRÉSIDENT : Une partie du public oublie qu'on n'est pas ici au spectacle.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Messieurs, deux questions ont été agitées dans ce procès; l'une de compétence : il s'agit de savoir si vous pouvez apprécier un acte dont la régularité vous est déférée; l'autre de fond : il s'agit de savoir en fait si cet acte est légal, régulier, conforme à la constitution et à la liberté qu'elle a promise. Sur la première question, soulevée par moi-même, je dois entrer dans quelques détails. Je devrais négliger la seconde : incompétents que vous êtes, je ne devrais pas examiner devant la juridiction consulaire si l'acte de l'autorité administrative est légal et doit être aboli. Mais

avant tout, messieurs, il y a un devoir de conscience et d'honneur que l'avocat doit remplir. Il ne voudra pas laisser sans réponse les reproches qui lui sont adressés, il ne voudra pas qu'il lui reste cette honte, il la repoussera, et ç'a été là, messieurs, la première condition de ma présence dans la cause, que si l'on adressait des reproches graves à l'autorité que j'étais chargé de représenter et de défendre, je prendrais la parole sur le fond, et prouverais devant des hommes d'honneur que l'autorité a rempli son devoir.

J'espère que j'obtiendrai de ce public, si ardent pour la cause de M. Victor Hugo, si ami de la liberté, cette liberté de discussion qu'on doit accorder à tout le monde. Que personne ici ne se croie le droit d'interrompre un avocat dont jamais de la vie on n'a suspecté la loyauté ni l'indépendance. *(Mouvement général d'approbation.)*

J'examine la première, celle de compétence. Il y a des principes que, dans toute argumentation, il suffit, ce semble, d'énoncer, et qui ne peuvent jamais être soumis à aucune contradiction. Ainsi l'estime générale, ainsi l'expérience de tous les temps ont consacré, de telle sorte qu'il n'est plus possible d'y porter atteinte, le principe de la division des pouvoirs dans tout gouvernement bien réglé.

Ainsi il y a le pouvoir législatif, c'est celui qui fait les lois; il y a le pouvoir judiciaire, c'est celui qui les applique; il y a le pouvoir administratif, c'est celui qui veille à leur exécution et à qui l'administration est confiée. Cette division n'est pas nouvelle. Le principe a été consacré dans des lois si nombreuses, dans des textes si précis, qu'il suffit de les énoncer.

Après avoir cité entre autres les lois de 1790 et de 1791, et invoqué l'autorité d'un vénérable magistrat, M. Henrion de Pansey, le défenseur ajoute : Je puis encore opposer à mon adversaire le témoignage d'un de ses collègues, de M. le vicomte de Cormenin, ce défenseur si ardent, si intrépide de la liberté. Il ne faut pas, disait M. le vicomte de Cormenin, lorsqu'il n'était encore que baron (*rire presque général, suivi de violentes rumeurs au fond de la salle*), il ne faut pas s'écarter de ce principe tutélaire de la division des pouvoirs. Mon adversaire vous a cité le premier un jugement rendu par ce tribunal dans l'affaire relative à la pièce de MM. Fontan et Dupeuty au sujet du *Procès du maréchal Ney*. Le tribunal n'a pas seulement appuyé le rejet de la demande sur le cas de force majeure, résultat de l'intervention des gendarmes; il a

nettement reconnu l'incompétence de la juridiction commerciale pour prononcer sur un acte d'administration. Dans cette affaire, en effet, on avait vu, comme dans celle-ci, une espèce de concert entre les auteurs et le théâtre pour mettre le ministre en cause.

Me ODILON BARROT : Ne nous accusez pas de manquer de franchise; nous n'avons connu votre intervention qu'à l'audience.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Je vous prie de ne pas m'interrompre; j'ai déjà assez de peine à lutter contre les interruptions de certains auditeurs qui épient mes moindres paroles. Vous voyez que je n'ai pu, jusqu'à présent, prononcer les mots de *morale* et *d'outrage aux mœurs* sans exciter les plus inconcevables murmures. On a invoqué le jugement rendu le 28 juillet 1830 dans l'affaire du *Courrier français*. Un jugement rendu au milieu des combats et des périls, un jugement prononcé du haut de cette espèce de trône a proclamé l'illégalité des ordonnances du 25 juillet. Ce fut un grand acte de courage, un acte de bons citoyens; mais faut-il, dans des moments de calme, citer ce qui s'est passé dans des temps de désordre? Les juges qui ont rendu cette décision étaient comme les gardes nationaux qui, illégalement aussi, se revêtaient de leur uniforme et allaient combattre pour la liberté et les lois. Nous ne sommes heureusement plus à cette époque, et cependant M. Victor Hugo a une pensée qui le poursuit toujours; M. Victor Hugo pense que l'ordre qui arrête sa pièce vaut au moins les ordonnances de juillet. Il pense que, pour faire cesser cet ordre, on est prêt, comme lors des ordonnances de juillet, à faire une émeute, ou plutôt une révolution. (*Nouveaux murmures dans les mêmes parties de la salle.*) L'auteur l'a dit lui-même dans une lettre adressée par lui aux journaux; je le répète, parce que toute liberté doit entourer ici l'avocat qui parle avec conscience. (*Applaudissements et bravos de la grande majorité des spectateurs.*)

Oui, M. Victor Hugo a écrit qu'il voulait se jeter entre l'émeute et nous; il a eu la complaisance, la générosité d'écrire dans les journaux pour recommander à la généreuse jeunesse des ateliers et des écoles de ne pas faire d'émeute pour lui et de ne pas ressusciter sa pièce par une révolution.

Dans l'intérêt de l'administration, je devrais m'arrêter ici; mais j'ai annoncé que je traiterais la question légale. Ici mes deux adversaires ne sont pas d'accord. Le client se roidit contre toute espèce d'entraves et toute espèce de mesures préventives, et veut, du moins avant la représentation, une liberté illimitée. Le défen-

seur n'est pas du tout du même avis : la censure pour le théâtre a paru au défenseur une question délicate; aussi son argumentation est restée entourée de ces nuages dont son talent aime quelquefois à s'envelopper au milieu d'une discussion (*On rit.*) Il est devenu en quelque sorte insaisissable; il vous a prié de permettre à lui, homme politique, de ne pas prendre parti et de ne pas vous dire le fond de sa pensée, car sa pensée n'est pas encore définitivement arrêtée. Or, je dis à mes adversaires : Mettez-vous donc d'accord. Si vous ne voulez pas la censure, dites-le franchement; si vous en voulez, homme populaire, ayez le courage de le dire avec la même franchise, car il y a courage à braver les fausses opinions dont le public est imbu et à proclamer ostensiblement la vérité. Je ne m'étonne pas, au surplus, de cette hésitation de mon adversaire. Lorsque M. Odilon Barrot fut appelé, comme membre du Conseil d'État, à donner son avis sur la liberté des théâtres, il a reconnu la nécessité de la répression préventive; seulement il ne voulait pas qu'elle restât dans les mains de la police. Un des préfets de police qui sont succédé depuis la Révolution, M. Vivien, a partagé le même avis. Qu'on ne vienne donc plus nous présenter la censure dramatique comme une attaque à la charte *avec effraction*, et que M. Hugo, dans son langage énergique et pittoresque, ne se vante pas de *souffleter* un acte du pouvoir avec quatre articles de la charte.

Toutes les lois sur les théâtres subsistent; elles ont été exécutées sous le régime du Directoire; aucune n'a été révoquée. Pouvait-il en être autrement? Telle pièce peut être sans danger dans un lieu, et présenter dans d'autres les plus grands périls. Supposez, en effet, la tragédie de *Charles IX*, le massacre de la Saint-Barthélemy représenté sur le théâtre de Nîmes, dans un pays où les passions, où les haines entre les catholiques et les protestants sont si exaltées, et jugez l'effet qui en résulterait. Des trois espèces d'influences de l'autorité sur les théâtres, dont vous a parlé mon adversaire, la seconde, celle de la censure, subsiste. En parlant de la première, celle de l'autorité municipale, mon adversaire est tombé en contradiction avec lui-même; car la loi de 1790 défend aux municipalités de s'immiscer dans la police des théâtres. L'influence des subventions n'aurait pas dû être traitée par un auteur dramatique. Cependant mon adversaire insiste; il prétend que c'est le ministre de l'intérieur et non le ministre des travaux publics qui devrait être chargé de la police des théâtres; il s'est attendri sur

ce pauvre ministre de l'intérieur, dépouillé d'une de ses plus importantes attributions. Eh bien! la police des théâtres est, aussi bien que les subventions, dans les attributions du ministre des travaux publics. C'est ce ministre et non celui de l'intérieur qui a été mis en cause dans l'affaire de la pièce du *Maréchal Ney*. Pourquoi, dit-on, le ministre n'a-t-il pas exercé envers M. Victor Hugo la censure préventive, ce que mon adversaire appelle la *bonne censure?* La raison en est simple. Le ministre à dit à M. Victor Hugo, qui se refusait à la censure : Je ne vous demande pas le manuscrit de votre pièce, mais donnez-moi votre parole d'honneur que la pièce ne contient rien de contraire à la morale. La parole a été donnée; voilà pourquoi la pièce a été permise sans examen.

M. Victor Hugo : Je demanderai à répondre à cette assertion du défenseur... (*Bruits divers.*)

M. Chaix-d'Est-Ange : Les censeurs, j'en conviens, ont tué la censure, ils l'ont souvent rendue odieuse; mais que l'on se rassure. nos mœurs publiques et l'opinion publique sont toutes-puissantes en France. Il ne serait pas dans le désir ni dans le pouvoir du gouvernement d'arrêter une pièce qui n'offrirait aucun danger pour la tranquillité ou pour la morale. Que M. Victor Hugo fasse un chef-d'œuvre (et il a assez de talent pour le faire), qu'il parle des bienfaits de la liberté comme il parlait autrefois des *bienfaits de la Restauration*, il sera écouté; et, s'il éprouve des entraves, justice lui sera rendue.

Me Odilon Barrot réplique sur-le-champ, et rappelle différentes circonstances où des actes administratifs ont été reconnus illégaux par les tribunaux. Tel fut le principe de l'arrêt de la cour de cassation au sujet de l'ordonnance de police qui enjoignait de tapisser les maisons lors des processions de la Fête-Dieu.

Ainsi les tribunaux ont toujours le droit d'apprécier les actes dont on fait dériver une poursuite ou une exception, de décider si cet acte puise sa force dans la loi, et si l'on peut fonder un jugement sur un pareil acte. On a eu le courage, continue Me Odilon Barrot, je dirai presque l'audace, de voir dans le jugement que vous avez rendu dans l'affaire de l'imprimeur Chantpie et de l'éditeur du *Journal du Commerce* une espèce de sédition. Sans doute, comme citoyens, comme individus, vous avez le droit de résister à des actes d'oppression; mais quand nous sommes revêtus de la toge, quand nous exerçons une fonction publique, quand nous sommes institués pour faire respecter les lois, nous ne les violons pas, et c'est faire

injure au tribunal que de supposer que, dans une circonstance quelconque, à la face du peuple, on a violé les lois. Non, messieurs, le tribunal de commerce n'a point violé les lois dans l'affaire Chantpie, et sa gloire est d'autant plus belle qu'il a résisté à l'arbitraire dans la limite de ses devoirs. Il a maintenu le respect des lois en les respectant lui-même. Enfin le défenseur qualifie d'ordre posthume la défense notifiée au Théâtre-Français, le 10 décembre, par M. le ministre des travaux publics. Il n'en est pas moins vrai qu'en refusant, le 24 novembre précédent, de jouer la pièce, le Théâtre-Français avait enfreint les conventions passées entre lui et l'auteur, et qu'aucun cas de force majeure ne saurait être allégué.

M. Victor Hugo : Je demande à dire seulement quelques mots.

M. le Président : La cause a été longuement plaidée.

M. Victor Hugo :

Il y a quelque chose de personnel sur lequel il serait nécessaire que je donnasse une explication de fait.

Un passage du plaidoyer de Me Chaix-d'Est-d'Ange me fournit l'occasion de rappeler un fait dont je n'avais point parlé d'abord, parce qu'il m'est honorable, et que je ne crois pas devoir me targuer de faits qui peuvent me faire honneur. Voici ce qui s'est passé.

Avant la représentation de ma pièce, prévenu par MM. les sociétaires du Théâtre-Français que M. d'Argout voulait la censurer, je suis allé trouver le ministre, et je lui ai dit alors, moi citoyen, parlant à lui ministre, que je ne lui reconnaissais pas le droit de censurer un ouvrage dramatique, que ce droit était aboli, selon moi, par la charte; j'ajoutai que s'il prétendait censurer mon ouvrage, je le retirerais à l'instant même, et que ce serait à lui à voir s'il n'y aurait point là, pour l'autorité, une conséquence plus fâcheuse que s'il permettait de jouer le drame sans l'avoir censuré.

M. d'Argout me dit alors qu'il était d'un avis tout différent sur la matière, qu'il se croyait, lui ministre, le droit de censurer un ouvrage dramatique, mais qu'il me croyait homme d'honneur, et incapable de faire des ouvrages à allusions, ou des ouvrages immoraux, et qu'il consentait volontiers à ce que ma pièce ne fût point censurée.

Je répondis au ministre que je n'avais rien à lui demander; que c'était un droit que je prétendais exercer. M. d'Argout ne s'opposa point à ce qu'on représentât la pièce, et il renonça à la faculté qu'il croyait avoir de faire censurer l'ouvrage.

Voilà ce qui s'est passé, j'invoque ici le témoignage d'un homme d'honneur présent à l'audience, et qui ne me démentira pas. Si M. d'Argout avait voulu censurer ma pièce, je l'aurais retirée à l'instant même. Je déclare qu'une députation du Théâtre-Français est venue le matin même, chez moi, me demander avec prière de ne pas retirer ma pièce dans le cas où le ministre voudrait la censurer. Je persistai dans la volonté de ne point me soumettre à la censure; je n'ai pas un seul instant voulu me départir de mon droit.

Voilà un fait que j'aurais pu raconter en détail dans ma plaidoirie, et j'ai la certitude qu'il ne m'aurait attiré qu'une vive sympathie de la part de vous, messieurs, et de la part du public. Puisque l'avocat de ma partie adverse en a parlé le premier, je puis maintenant m'en targuer et m'en vanter.

Me Chaix-d'Est-Ange : Le fait que j'ai rappelé était nécessaire à la défense sous un double rapport, en fait et en droit. Il n'était pas inutile de répondre à cette argumentation de mon adversaire, que le ministre a négligé d'exercer la censure préventive avant la représentation. J'ai expliqué pourquoi on n'a pas insisté pour avoir communication de la pièce : c'est parce que le ministre avait assez de confiance dans l'honneur et la loyauté de M. Victor Hugo pour être persuadé qu'il n'y aurait dans son drame aucune atteinte aux mœurs publiques.

M. le Président : Le tribunal met la cause en délibéré pour prononcer son jugement à la quinzaine.

L'audience est levée à six heures moins un quart. La foule, qui encombrait l'auditoire et toutes les avenues, a attendu M. Victor Hugo à son passage, et l'a salué de ses acclamations.

(*Journal des Débats*, 20 décembre 1832.)

1880

NOTE I.

Dans le manuscrit original du *Roi s'amuse*, la page du titre porte cette mention :

« Commencé le 3 juin 1832. Fini le 23 juin.

« La dernière scène du premier acte (Saint-Vallier, etc.) a été « faite au milieu de la fusillade de l'émeute des 5 et 6 juin. »

Voici les dates incrites en tête et à la fin des actes :

1er ACTE.	3 juin	—	5 juin.
2e	—	7 juin	—	13 juin.
3e	—	15 juin	—	18 juin.
4e	—	18 juin	—	21 juin.
5e	—	22 juin	—	23 juin.

Sur une dernière page ajoutée, un dessin à la plume : *Le dernier bouffon songeant au dernier roi.*

Le manuscrit du *Roi s'amuse* est la copie qui a servi, en 1832, à l'imprimerie, et le texte de la première édition s'y est assez exactement conformé.

Notons seulement quelques variantes :

TROISIÈME ACTE :

M. DE COSSÉ, riant, à Triboulet.

. . . . Oui, que viens-tu nous dire?

TRIBOULET, le regardant de la tête aux pieds.

Que vous êtes velu, triste, vêtu de gris,
Et gobe-mouche, comme une chauve-souris!

A la dernière scène de ce troisième acte :

TRIBOULET, serrant Blanche dans ses bras, et mettant la tête de sa fille dans sa poitrine.

Cache ta honte là, — dans mon amour!...

QUATRIÈME ACTE. — Dans la masure de Saltabadil.

LE ROI, s'approchant de la lucarne dont les carreaux sont cassés.

Ni vitres, ni volets. Donnez-vous donc la peine,
Messieurs les quatre vents, d'entrer! rien ne vous gêne.

CINQUIÈME ACTE. — Au verso de la dernière page, où un tiret marque la fin du drame :

LE MÉDECIN.

Oh! le cœur ne bat plus.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant!

UN PASSANT, survenant, à Triboulet.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette jeune femme?

TRIBOULET, absorbé.

J'ai tué mon enfant!

UN AUTRE PASSANT, bas à Triboulet.

Cours vite à Notre-Dame
Y demander asile, avant qu'on t'ait saisi.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant!

Entre un magistrat, suivi d'estafiers.

LE MAGISTRAT, à Triboulet.

Qu'est-ce que tout ceci?
Voici des faits qu'il faut que la justice éclaire.
Êtes-vous du quartier? Je suis juge ordinaire.

Je dois verbaliser. Dites auparavant
Vos noms et qualités.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant!

Il tombe sur le pavé.

NOTE II

Voici la distribution de la représentation unique du *Roi s'amuse*, joué, au Théâtre-Français, le 22 novembre 1832 :

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
TRIBOULET	MM.	LIGIER.
FRANÇOIS PREMIER		PÉRIER.
BLANCHE	Mlle	ANAÏS.
M. DE SAINT-VALLIER	MM.	JOANNY.
SALTABADIL		BEAUVALLET.
MAGUELONNE	Mlle	DUPONT.
CLÉMENT MAROT	MM.	SAMSON.
M. DE PIENNE		GEFFROY.
M. DE GORDES		MARIUS.
M. DE PARDAILLAN	Mlle	EULALIE DUPUIS.
M. DE BRION	MM.	ALBERT.
M. DE MONTCHENU		MONLAUR.
M. DE MONTMORENCY		ARSÈNE.
M. DE COSSÉ		DUPARAY.
M. DE LA TOUR-LANDRY		BOUCHET.
MADAME DE COSSÉ	Mlle	MORALÈS.
DAME BÉRARDE	Mme	TOUSEZ.
UN GENTILHOMME DE LA REINE	MM.	REGNIER.
UN VALET DU ROI		FAURE.
UN MÉDECIN		DUMILATRE.

NOTE III

Distribution de la représentation du *Roi s'amuse*, repris au Théâtre-Français le 22 novembre 1882.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
TRIBOULET..................................	MM. GOT.
FRANÇOIS PREMIER....................	MOUNET-SULLY.
BLANCHE..................................	Mlle BARTLT.
M. DE SAINT-VALLIER.................	MM. MAUBANT.
SALTABADIL................................	F. FEBVRE.
MAGUELONNE	Mme JEANNE SAMARY.
CLÉMENT MAROT........................	MM. DE FERAUDY.
M. DE PIENNE.............................	PRUDHON.
M. DE GORDES............................	BAILLET.
M. DE PARDAILLAN......................	H. SAMARY
M. DE BRION..............................	P. RENEY.
M. DE MONTCHENU.......................	JOLIET.
M. DE MONTMORENCY...................	VILLAIN.
M. DE COSSÉ..............................	GARRAUD.
M. DE LA TOUR-LANDRY.................	BOUCHER.
M. DE VIC..................................	DAVRIGNY.
MADAME DE COSSÉ.......................	Mlle FREMAUX.
DAME BERARDE...........................	Mme JOUASSAIN.
UN GENTILHOMME DE LA REINE..........	MM. HAMEL.
UN CHARRETIER............................	ROGER.
FEMME DU PEUPLE.......................	Mme JAMAUX.
UN MÉDECIN................................	M. LELOIR.

TABLE

Pages

PRÉFACE 1

Acte Ier. M. DE SAINT-VALLIER 13
Acte II. SALTABADIL 47
Acte III. LE ROI 81
Acte IV. BLANCHE 107
Acte V. TRIBOULET 137

NOTES 157

DISCOURS DEVANT LE TRIBUNAL DE COMMERCE 161

SÉANCE DU TRIBUNAL DE COMMERCE DU 19 DÉCEMBRE 1832 175